

LES
PERSECUTÉES

SEVERINE REALTI — LA BARONNE MIROËL

PAR

ERNEST DAUDET



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—
1877

Tous droits réservés

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en septembre 1877.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR HISTOIRE

LE MINISTÈRE DE M. DE MARTIGNAC ET LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION, d'après des publications récentes et des documents inédits (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. in-8°,

LA VÉRITÉ SUR L'ESSAI DE RESTAURATION MONARCHIQUE 1 vol. in-18.

LE CARDINAL CONSALVI (étude diplomatique) 1 –
ROMANS

LES AVENTURES RAY MOND ROCHE RAV vol. in-18.

MARTHE VARADES 1 –

LE PRIX PRINCE 1 –

LE ROMAN DE DELPHINE.... 1 –

LE MISSIONNAIRE 1 –

FLEUR DE PÉCHÉ 1 –

LE ROMAN D'UNE JEUNE FILLE 1 –

U MARIAGE TRAGIQUE..... .] –

DANIEL DE KERFONS (confession d'un homme du monde). 2 –

HENRIETTE, fragments du journal du marquis de Bois-guerny,
DÉPUTÉ 1 –

EN PRÉPARATION

LA TERREUR BLANCHE (épisodes et souvenirs de 1815 1 vol. in-18.

HISTOIRE DE CINQ ANS (1871-1816)..... 2 vol. in-8°.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET c^{ie}, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES
PERSECUTEES

SEVERINE REALTI – LA BARONNE MIROËL

PAR

ERNEST DAUDET



PARIS

E. PLON ET C^{ie}. IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1877

Tous droits réservés

LES PERSÉCUTÉES

SEVERINE REALTI

I.

C'est d'un épisode de ma jeunesse que je veux vous faire le récit. Quand l'homme est vieux et qu'avec les cheveux blancs l'expérience lui est venue, payée des douleurs et des désenchantements attachés à sa conquête, il goûte une douceur infinie à remonter le courant de , ses souvenirs et à revivre dans le passé, afin d'y rechercher des émotions salutaires. Comme les aventures qu'il se plaît à évoquer sont celles qui ont exercé sur sa destinée une influence heureuse, elles se parent à ses yeux d'un charme exquis, par lequel est allégée son âme qu'a lassée le poids des jours. Elles forment avec les tristesses du présent un consolant contraste et les lui font oublier. C'est pour cela que les vieillards aiment tant à raconter leurs jeunes années.

Je suis né à Paris au commencement du siècle. En 1830, j'avais vingt-cinq ans. Orphelin dès l'enfance, riche du modeste héritage que m'avaient légué mes parents, épris des choses d'art, j'étais venu à Rome en touriste, dans l'unique but de satisfaire une noble curiosité. Mais, peu à peu, j'avais subi la séduction puissante qui se dégage de ce théâtre de tant de grandeurs disparues, où une civilisation plus durable qu'elles s'est élevée sur leurs ruines. Puis, je m'y étais installé, parce que j'avais découvert un lieu propice pour y dresser ma tente, je veux dire une petite maison située à l'extrémité d'un faubourg, au sein d'un paysage de collines, de villas et de jardins, et au pied de laquelle plusieurs terrasses encadrées dans les pampres des vignes et les guirlandes des roses s'étagaient en gradins rustiques, descendant jusqu'au Tibre.

Charmé par la beauté de ces lieux, j'avais loué la maison pour plusieurs années. J'y vivais dans l'étude, heureux, oublié, sans songer au lendemain. De longues stations dans les églises et les musées, tantôt seul, tantôt en compagnie de quelque compatriote de passage à Rome, des promenades à travers les vieux quartiers, des excursions dans la campagne romaine, des visites-reçues ou rendues remplissaient mes journées. Le soir, je mettais en ordre mes impressions et mes souvenirs.

Ma vie s'écoulait ainsi depuis plusieurs mois, paisible, jamais troublée, enveloppant mon âme d'un bien-être immatériel, fait de calme et de sérénité, quand, vers le milieu de l'automne, sur le chemin qui conduisait à ma demeure, je fis un soir la rencontre d'une jeune fille et d'un vieillard.

, Ils passèrent devant moi. Je les saluai. La jeune fille s'inclina, tandis que le vieillard soulevait son chapeau, en murmurant une parole de remerciement. La nuit voilait leurs traits, mais leurs vêtements, leur démarche, l'accent que j'avais entendu ne permettaient pas de les confondre avec les paysans ou les ouvriers qui circulaient ordinairement sur cette route. Je les suivis du regard, un peu intrigué, car, dans mon existence, cette rencontre se transformait en un événement.

Je les vis s'arrêter devant la grille d'une villa voisine de celle que j'habitais, la franchir et disparaître, non sans avoir tourné la tête de mon côté, comme s'ils eussent éprouvé une curiosité égale à la mienne.

La maison dans laquelle ils venaient d'entrer appartenait au sculpteur Giacomo Realti.. Au moment de mon arrivée à Rome, elle était inhabitée, et depuis je ne l'avais jamais vue s'ouvrir ; mais j'avais appris que son propriétaire voyageait en Europe avec sa fille, cherchant à distraire la cruelle douleur causée à l'un et à l'autre par la mort subite de sa femme, survenue trois ans auparavant.

Il me fut facile de deviner que je venais de rencontrer le père et l'enfant. Je me réjouis en pensant que la maison, en deuil depuis longtemps, se rouvrirait à la vie et au soleil, que ma solitude se peuplait, et qu'auprès de moi allait vivre une jeune fille que mon imagination revêtit sur-le-champ de mille attraits.

Je regagnai mon logis sous l'empire de ces pensées ; rapidement, elles avaient pris possession de moi. Elles me troublaient au delà de la raison, comme si quelque ivresse soudaine s'était emparée de mon cerveau, et si la longue paix dans laquelle je venais de vivre m'avait rendu plus faible et plus accessible aux sensations qui préparent le cœur à l'amour.

Au lieu de monter dans ma chambre, je fis quelques pas dans mon jardin. La soirée était calme, la nuit claire. Sur le ciel étoilé qu'estompaient des vapeurs floconneuses encore empourprées des derniers reflets du jour, les arbres, les clochers, les dômes, les terrasses se détachaient en lourdes masses, confuses à leur base, finement découpées à leur sommet où l'œil pouvait en suivre les contours.

Ici, la lune caressait de ses rayons des balustres de marbre, au travers desquels sa lumière blanche passait en jets argentés. Là, les étoiles piquaient une nappe d'eau d'innombrables gerbes d'or. Plus loin, au milieu d'une pelouse, entrevue au-dessus d'un vieux mur, s'allongeait l'ombre tremblotante d'une statue de satyre, vêtue de mousse et inondée de clarté. Plus près, un clocher rayait longitudinalement l'espace d'une bande large et noire. Puis, c'étaient des bruissements d'insectes, des chants d'oiseaux, des murmures de fontaines jaillissantes, des sons de cloches arrivant à mon oreille graves et sonores, des horloges de la ville ou annonçant, d'un timbre plus clair, . l'heure de la prière au couvent voisin. Au milieu des innombrables rumeurs d'un monde qui s'endort, une lumière mystérieuse

descendait du ciel, fouillait le paysage, arrachait à la terre et poussait vers les airs des parfums enivrants, des tiédeurs exquises.

Tout à coup, dans cette imposante sérénité de la nature au repos, une voix s'éleva, une voix de femme, harmonieuse et puissante, qui modulait avec une expression indicible je ne sais quel air charmant, mélancolique et doux. Les accords d'un piano en accompagnaient les accents.

Ce concert remplissait l'espace et couvrait tous les autres bruits. Rien de vulgaire dans ce chant attristé, chef-d'œuvre de la musique italienne. C'était la plainte d'une âme malade, poussée par un compositeur de génie et répétée par une femme pour qui l'art musical n'avait plus de secrets.

Elle venait du côté de la maison de Giacomo Realti. J'eus aussitôt la certitude que c'était la fille du sculpteur qui chantait ainsi. Longtemps je l'écoutai ; puis, la nuit se fit plus obscure, les étoiles devinrent plus brillantes. La voix s'arrêta ; j'allai dormir, en proie à des sensations qui troublèrent mon repos et que je ne saurais plus décrire aujourd'hui.

Le lendemain, mon domestique entra dans ma chambre, ainsi qu'il avait coutume de le faire chaque matin. C'était un Italien de soixante ans, que j'avais trouvé préposé à la garde de la maison dont j'étais devenu le locataire et que j'avais gardé près de moi. Son honnêteté, sa connaissance des quartiers et des usages de Rome en faisaient un serviteur précieux. Son âge le rendait respectable. Je tolérais qu'il causât familièrement avec moi. Il connaissait le monde, ayant été autrefois au service d'un cardinal, nonce à plusieurs reprises à Paris et à Vienne, et je prenais plaisir à l'entendre, car il avait toujours quelque intéressante histoire à me raconter.

– Monsieur sait-il la nouvelle ? me demanda-t-il ce matin-là.

– Il y a une nouvelle ! Dites vite, Tibalde.

– Giacomo Realti est revenu à Rome et s'est réinstallé dans sa maison. Nous ne serons plus seuls ici ; nous avons des voisins.

– Les connaissez-vous ?

– Assurément, monsieur ; autrefois le signor Realti a voulu faire mon buste. J'allais souvent dans son atelier, et c'est seulement quand, après la mort de sa femme, il a entrepris un long voyage que j'ai cessé de le voir.

– Est-il jeune ? est-il vieux ?

– Oh ! voici longtemps déjà qu’il a des rides au front et des cheveux blancs sur la tête ; mais l’âge n’a pas affaibli sa main, et si les longues pérégrinations ne l’ont pas changé, ce que j’ignore, puisque je n’ai fait que l’entrevoir, il est jeune d’esprit et de cœur, et possède la vigueur et la santé qui font ordinairement défaut à la vieillesse. Ainsi, depuis quatre ans, il a couru le monde, comme un touriste. Il a passé six mois à Florence, un hiver à Londres, une année à Paris. Il est allé aussi à New-York ; on l’a vu au Caire et à Saint-Pétersbourg, et partout il n’est demeuré que pendant le temps nécessaire à l’exécution des travaux qu’on lui demandait, et que, grâce à sa réputation, on payait chèrement. Ce qu’il laisse derrière lui de bustes, de statues, de monuments, est considérable. Il a gagné une fortune.

– Il est riche, alors ?

– On ne sait jamais à quoi s’en tenir sur ce point avec les artistes. Ils ont les mains percées et dépensent autant qu’ils encaissent. Giacomo Reali voyageait avec un luxe royal, et je ne pense pas qu’il ait réalisé des économies abondantes. Heureusement que, pour se marier, la signora Severine, sa fille, n’attend pas une dot : elle a sa jeunesse et sa beauté.

– Elle est belle ? demandai-je vivement.

– Comme un ange, monsieur, et comme une fille de dix-neuf ans à qui le ciel n’a rien refusé, ni la grâce du regard, ni la pureté des traits, ni l’intelligence, ni la fierté, ni rien enfin de ce qui fait la séduction et le charme des femmes.

– Vous l’avez donc vue depuis son retour, Tibalde, pour la décrire ainsi ?

– Ce matin, monsieur, je l’ai rencontrée dans l’atelier de son père qui m’avait fait appeler pour me demander votre nom.

– Mon nom !

– Vous voilà voisins, monsieur, et il voulait savoir qui vous êtes, d’où vous venez, en un mot, si l’on peut entrer en relations avec vous.

– Et vous avez répondu ?.

– Ce qu’il fallait pour lui inspirer le désir de connaître monsieur.

Tibalde prononça ces paroles avec une évidente satisfaction, comme s’il avait pressenti qu’en me les adressant il irait au devant des préoccupations dont ma pensée était obsédée depuis la veille. Puis il ajouta :

– C’est un grand artiste que ce Giacomo Realti. Rome a le droit d’en être fière, et monsieur sera très-heureux de devenir de ses amis.

– Vous a-t-il dit qu’il viendrait me voir ?

– Il ne me l’a pas dit, mais il est homme à venir sans attendre qu’on l’invite, et puis une occasion vous aura mis en présence avant peu. Au besoin, il la fera surgir lui-même.

Je n’exposerais pas en toute sincérité l’état de mon âme, si je n’avouais que Tibalde m’apparut en ce moment comme un très-habile homme, et qu’il m’inspira toute la reconnaissance que mérite un service rendu ou le désir de le rendre. Je lui savais gré d’avoir compris que, vivant dans le voisinage d’une personne aussi accomplie que Severine Realli, je ne pourrais être heureux avant de l’avoir connue, et j’attendis avec impatience qu’une circonstance me rapprochât d’elle.

Ce fut l’affaire d’une semaine.

Huit jours s’étaient écoulés depuis que j’avais fait la rencontre de Giacomo et de sa fille, lorsqu’à la même heure et à la même place, je les trouvai sur mon chemin. N’osant leur adresser le premier la parole, j’allais m’éloigner après les avoir salués, quand je vis le sculpteur, dont l’ombre du soir me cachait à moitié le visage, s’avancer vers moi, et je l’entendis prononcer mon nom.

Je m’arrêtai en m’inclinant.

– Pardonnez-moi de vous retenir ainsi, me dit-il alors, mais j’ai un trop vif désir de vous connaître pour laisser échapper l’occasion qui me met en votre présence. Je serais allé déjà vous présenter mes devoirs si je n’avais eu à m’occuper des mille détails de ma réinstallation dans une maison abandonnée depuis longtemps. Mais j’avais bien le dessein, maintenant que me voici libre, de frapper à votre porte.

Je voulus l’interrompre, afin d’exprimer mes remerciements ; mais il ne m’en laissa pas le loisir et reprit avec vivacité :

– Je voulais vous connaître, d’abord, parce que vous êtes jeune et que j’aime les jeunes gens ; ensuite, parce que vous êtes mon plus proche voisin ; enfin, parce que vous êtes Français. J’aime passionnément vos compatriotes, monsieur. Une année de séjour à Paris m’a appris à apprécier leurs qualités de cœur et d’esprit.

Il continua assez longtemps sur ce ton, s'exprimant en français avec assez de pureté. Sa fille, debout auprès de lui, demeurait immobile et silencieuse ; mais, quand il cessa de parler, elle lui dit dans sa langue qui m'était familière, et d'un accent grave et doux qui m'alla jusqu'au fond de l'âme :

– Je crains pour vous l'air du soir qui fraîchit, mon père ; priez monsieur d'accepter notre souper et rentrons.

Je n'eus pas la pensée de répondre par un refus à cette invitation indirecte, et Giacomo Reali me l'ayant répétée, j'y répondis en l'acceptant.

Nous voilà donc tous les trois, nous dirigeant à pas lents vers la maison du sculpteur. Séverine s'était placée naturellement entre son père et moi, et, comme presque aussitôt l'entretien s'était porté sur Paris, ses musées, ses monuments, ses salons, ses spectacles, elle prit part à notre entretien avec une vivacité et une netteté d'opinion qui attestaient un esprit ferme et résolu.

Quelques minutes nous suffirent pour arriver à la grille du logis où nous nous rendions. Nous traversâmes une large terrasse qui s'étendait devant une maison vaste et simple d'aspect, sombre à sa base, enfouie dans les arbres, les vignes et les fleurs, toute blanche à son sommet couronné par un toit plat, autour duquel courait une balustrade élégante et légère

Puis, ayant gravi un perron de quelques degrés et au delà d'une porte monumentale, nous nous trouvâmes dans une immense pièce qu'une double portière, ouverte par le milieu et tendue dans sa largeur, partageait en deux parties.

Dans la plus grande, on voyait deux blocs de marbre à peine dégrossis, posés sur le piédestal qu'ils ne devaient plus quitter que fouillés, ciselés, transformés, et, pour tout dire, à l'état de chefs-d'œuvre ; une statue ébauchée dans la terre glaise et dont les formes, indiquées déjà par la main de l'artiste, s'accusaient avec une grâce mystérieuse sous le linge humide et transparent qui les recouvrait. Six bougies dans un lustre de cuivre roux éclairaient assez cette partie de l'atelier pour permettre de s'y guider, mais non d'embrasser dans tous leurs détails diverses œuvres terminées et rangées comme dans une galerie du Louvre.

Nous ne fîmes que passer.

– Demain, au jour, me dit Giacomo, vous reviendrez, je l’espère, et je vous montrerai mes travaux. Ici se tiennent mes élèves et mes praticiens. Quant à moi, voici ma place.

En disant ces mots, il souleva le rideau qui divisait l’atelier, et nous pûmes pénétrer de l’autre côté. Là, une lumière discrète, mais claire, baignait les murs sur lesquels des vieilles tapisseries offraient au regard des aventures mythologiques, dont les personnages semblaient vivre et peupler la salle de leurs chairs roses et de leurs costumes éclatants. Des meubles anciens, réunis à grand’peine ou achetés à grand prix, garnissaient cette pièce dans laquelle un buste, émergeant de l’argile récemment pétrie et mouillée, indiquait seul que Realti s’y retirait pour travailler à quelque œuvre de prédilection.

– Le buste de ma fille que j’ai commencé, me dit-il l ; on ne peut encore le juger. D’ailleurs, le modèle n’est plus là.

En entrant dans la maison, Severine nous avait en effet quittés, sans doute pour donner des ordres. Comme je la cherchais du regard, il reprit :

– Oh ! elle va nous rejoindre. Elle s’occupe du souper.

Tout en parlant, il avait machinalement repris son ébauchoir. Ses doigts habiles modelaient la terre à laquelle son génie semblait vouloir donner la vie. Je le regardais avec attention, ce que je n’avais pu faire encore. C’était un petit vieillard maigre et sec, au visage parcheminé, aux yeux sombres, brillants, toujours en mouvement comme deux feux follets. Les cheveux coupés ras et la barbe qu’il portait longue et taillée en éventail étaient entièrement blancs, ce qui parait l’ensemble de cette physionomie d’un caractère vénérable, bien qu’elle révélât la vigueur de la pensée et du corps.

Il était vêtu d’une sorte de pourpoint en velours noir, à manches étroites, ample et flottant autour de la taille. Dans ce costume, et l’étrangeté de son visage aidant, il semblait appartenir à quelque siècle lointain et avoir été oublié par la mort dans la société moderne, aux usages et aux mœurs de laquelle on l’eût cru tenté d’opposer les mœurs et les usages d’un temps où l’art tenait dans les préoccupations des hommes une place qu’il ne possède plus aujourd’hui.

Tout à coup, et tandis que je l’observais avec curiosité, une porte s’ouvrit en face de moi. J’eus le temps d’entrevoir une vaste salle à manger, autour

de laquelle d'antiques dressoirs en bois sculpté, que le temps avait embellis en assombrissant leurs teintes naturelles, supportaient quelques pièces d'argenterie, des aiguères en cuivre aux formes élégantes et des cristaux de diverses couleurs, taillés comme le diamant, dont les feux d'un lustre, suspendu au-dessus de la table déjà servie, leur communiquait l'éclat.

Dans ce cadre resplendissant m'apparut, toute baignée de lumière irisée, s'avancant vers nous le sourire aux lèvres, un peu pâle dans sa robe blanche, et le front comme écrasé sous le poids de ses noirs cheveux, Severine Realli.

Depuis le jour où, pour la première fois, je la vis ainsi parée de son incomparable grâce, les années ont succédé aux années, et sur leurs ailes le temps s'est enfui ; mais je n'ai pu oublier l'apparition charmante : ce souvenir s'est emparé de ma vie et ne s'en est plus détaché.

Severine était mince, sa taille flexible comme la tige d'une fleur, brune avec des traits d'une exquise pureté recouverts d'une pâleur mate qui prenait aux lumières une transparence éblouissante. Élégante était sa démarche, harmonieux chacun de ses mouvements. Mais son plus grand charme venait du regard. Elle avait des yeux très-grands, de couleur fauve, qui jetaient parfois autour d'eux, à travers les cils bruns et longs, des reflets de paillettes d'or, mais dont l'éclat se tempérant d'une expression infinie de douceur et de sérénité. Ils étaient le miroir d'une âme ardente et tendre, mais fière et fortement pénétrée du sentiment de l'honneur et du devoir. Telle je la devinai au début de cette entrevue, telle l'avenir me la révéla, en me prouvant que mon impression première ne m'avait pas trompé.

Charmé, ainsi que moi, par sa présence, Giacomo Realti la regardait venir, et toute son attitude trahissait les satisfactions de l'orgueil paternel.

– Allons-nous bientôt souper, petite ? demanda-t-il, avec un bon sourire. Je me sens un formidable appétit, et notre voisin est sans doute comme moi.

– Vous êtes servis, messieurs ; je venais vous l'annoncer, répondit-elle.

Nous prîmes place tous les trois autour de la table, et je ressentis une émotion singulière en me voyant admis dans l'intimité de l'adorable jeune fille, dont l'image, à peine entrevue avant ce moment, m'avait obsédé pendant les jours qui s'étaient écoulés depuis notre première rencontre.

Le repas était simple, mais se ressentait, par son ordonnance et son confort, du long séjour que mes hôtes avaient fait à Paris et à Londres. Un jeune domestique circulait autour de nous, versant dans nos verres les meilleurs vins d'Italie. Le corps à l'aise, le cœur doucement troublé, le regard satisfait, je n'ai jamais peut-être goûté la douceur de vivre plus complètement que ce soir-là.

– Ainsi, mon voisin, vous vous plaisez à Rome et vous n'avez pas le projet de partir ? me dit vers le milieu du repas Giacomo Realti, en donnant un nouveau tour à l'entretien dont les choses de voyage et d'art avaient jusqu'à ce moment fait tous les frais.

– Je n'ai pas ce projet, répondis-je. Nulle part, je ne pourrais me trouver plus heureux qu'ici.

– Si ce n'est auprès de votre famille, cependant, objecta Severine.

– Je n'ai plus de famille, mademoiselle ; j'avais deux ans quand mon père est mort, j'en avais dix-neuf quand j'ai perdu ma mère. Je suis seul au monde.

Elle porta sur moi avec plus d'attention ses yeux, où se manifesta l'attendrissement qu'elle venait de ressentir. Je continuai :

– Je me suis fixé à Rome pour longtemps, je l'espère. Je ne souhaite pas d'être obligé de changer.

– Vous vous marierez ? reprit Giacomo Realti.

– Il faut trouver une femme telle qu'on l'a rêvée.

– C'est difficile, peut-être, me dit Severine en souriant, sans attendre que j'eusse exprimé ma pensée tout entière.

Mon regard s'arrêta sur elle avec une persistance dont je ne fus pas maître, et je lui répondis d'une voix grave :

– Ce qui est difficile, ce n'est pas de la trouver, mais de se faire aimer d'elle.

Ses paupières subitement abaissées me dérobèrent la flamme de ses yeux, et le silence régna un instant entre nous. Puis Giacomo, reprenant la parole, se mit à raconter son voyage, afin de répondre à une question que je lui avais précédemment adressée.

Quatre ans avant, la mort de sa femme, survenue subitement, l'avait laissé dans un deuil qui semblait devoir être éternel. Mais sa douleur, plus

âpre peut-être que si elle eût éclaté, était tout intérieure, contenue, ne se trahissant que par la tristesse empreinte sur ses traits. Celle de Severine, au contraire, se révélait par d'amères larmes et par une invincible répulsion pour les lieux où elle avait vécu jusqu'à ce jour dans l'enivrement et dans la paix des tendresses maternelles.

Giacomo Realli voyait sa fille dépérir et demeurait impuissant à la consoler. Cédant alors aux conseils d'un médecin, il avait résolu de voyager et de demander à des distractions puissantes pour Severine et pour lui l'apaisement de leur chagrin. Le père et l'enfant étaient partis, accompagnés de la nourrice de Severine. Ils avaient successivement parcouru les grandes villes de l'Europe, et dans plusieurs d'entre elles, notamment à Londres et à Paris, Giacomo avait accepté des travaux que plusieurs de ses compatriotes s'étaient empressés de lui procurer. C'est ainsi que sa réputation avait franchi les frontières de l'Italie, et qu'après ce long voyage il rentrait à Rome couvert de succès et d'honneurs, heureux de voir sa fille devenue belle et forte, rattachée à la vie et à l'espoir qui est l'apanage de la jeunesse.

– Je ne regrette pas ce voyage, me dit-il en terminant son récit ; je lui dois des satisfactions sans nombre ; je lui dois d'avoir vu ma Severine recouvrer la santé et compléter son éducation mieux qu'elle n'eût pu le faire ici, malgré le mérite des maîtres que j'aurais réunis autour d'elle. Non, je ne le regrette pas ; mais nous sommes rentrés avec bonheur dans notre maison et résolus à ne la plus quitter. Par conséquent, mon voisin, si vous êtes aussi sédentaire que nous nous proposons de l'être, il ne tiendra qu'à vous de vous donner des amis qui ne vous abandonneront pas.

Je ne cite ces paroles que pour faire comprendre comment, dès le début de mes relations avec la famille Realti, se créa entre nous une intimité qui ne devait plus être détruite et qui m'associa pour jamais à la destinée de Severine.

A dater de cette soirée, la maison du sculpteur devint ma maison. Chaque jour je passais de longues heures dans son atelier, où sa fille venait nous rejoindre. Tandis qu'il travaillait, il la priait de se mettre au piano. Elle obéissait simplement, sans se faire prier, et de son adorable voix nous disait des mélodies italiennes et allemandes qu'elle accompagnait elle-même avec un merveilleux talent.

A la musique succédaient d'interminables causeries où, s'abandonnant tout entière, elle nous révélait son esprit et son cœur, me laissant ensuite sous le charme de sa parole et de sa grâce. Qu'elle rappelât les épisodes de son voyage, qu'elle fît allusion à quelque poétique souvenir de son enfance, ou qu'au contraire elle entretînt son père des simples détails de leur vie commune, elle avait le don de m'émouvoir et lui causait à lui-même, quelque habitude qu'il eût de la voir et de l'entendre, une émotion qu'il n'avouait que lorsqu'elle n'était plus à ses côtés pour en recueillir l'expression.

Pendant tout l'hiver, je la vis ainsi chaque jour. Sous les soleils pâles de janvier, par les temps clairs, nous allions souvent faire une rapide excursion dans les jardins qui entourent Rome. Ces promenades étaient charmantes. Séverine s'appuyait familièrement à mon bras . et si grande était sa confiance en moi, qu'il semblait que nous nous fussions toujours connus. Son père encourageait de sa présence et de son paternel sourire notre amitié naissante. Je me figurais qu'ayant lu dans mon âme les sentiments qui s'y pressaient, il souhaitait la réalisation des rêves qui obsédaient ma pensée.

D'autres fois, nous allions visiter ensemble les églises et les musées, et là encore se resserraient les liens que chaque jour créait entre nous. Puis, ce fut dans les salons les plus illustres de la noblesse romaine que j'accompagnai Severine et son père. Perdu dans la foule, j'assistais à son entrée. Tremblant et surexcité, j'écoutais les éloges accordés à sa beauté, et je me plaisais à en jouir, comme s'ils eussent été adressés à quelque chose qui aurait été mien. Partout, Giacomo Realti était accueilli comme un grand artiste, et sa fille fêtée comme la plus parfaite de ses œuvres.

C'est ainsi que, peu à peu, l'amour pénétra dans mon cœur, l'envahit, en prit possession, et que je m'accoutumai à considérer Severine comme ma femme.

Entre elle et moi, je ne voyais aucun obstacle. Elle s'abandonnait si complètement à mon enthousiasme, elle mettait une si constante attention à me convaincre que j'étais son seul ami, qu'il me semblait que, le jour où je parlerais, elle serait à moi, acceptant sans hésiter ma fortune, mon nom, et la promesse qui montait sans cesse à mes lèvres, et que j'hésitais toujours à prononcer, de passer ma vie à ses pieds.

Cependant, en dépit d'une tendresse si profonde et d'une espérance tous les jours encouragée, je goûtais à me taire un indicible plaisir. Dans la force même de mon sentiment, je puisais la conviction que j'étais aimé autant que j'aimais. Dès lors, pourquoi me serais-je pressé de parler ? Garder le silence, quand les yeux et le cœur sont pleins de l'être adoré, attendre un bonheur dont on est certain, n'est-ce point la félicité infinie ?

Lorsque, après une journée dont un invincible espoir avait charmé toutes les heures, je me trouvais seul, je m'abandonnais à la joie de vivre. Je formais pour l'avenir des projets dont Severine était l'âme. Je m'endormais en disant :

– Demain, je parlerai.

Le lendemain venait et je ne parlais pas. Mais si quelqu'un m'eût dit que Severine ne m'avait pas encore compris et que son cœur ne battait pas à l'unisson du mien, je l'aurais accusé d'aveuglement et de folie.

II

Vers la fin de l'hiver, il y eut un bal chez la princesse T. Severine s'y rendit, accompagnée de son père. Je les y rejoignis vers minuit. Quand j'entrai dans les salons du palais, la fête était dans tout son éclat. Ils étaient ouverts ce soir-là aux plus illustres représentants de l'aristocratie romaine, aux membres du corps diplomatique et à un grand nombre d'étrangers, de passage à Rome.

Au milieu de cette cohue dorée, mes yeux, impatients de découvrir Severine, se mirent à la chercher. Parmi des hommes qu'avait captivés sa grâce, elle était assise, souriante et simple comme toujours. A quelques pas d'elle, son père s'enivrait de ses succès. Elle était vêtue d'une robe blanche, ayant pour toute parure dans ses beaux cheveux noirs une rose thé, et autour du cou un collier de pierres gravées, rapporté d'Egypte.

Je fus surpris, je l'avoue, de l'éclat de son teint et de la flamme qui s'échappait de ses yeux. M'étant approché d'elle, je constatai qu'elle parlait avec une volubilité surprenante chez une personne aussi calme. Je m'inclinai, afin d'attirer son attention. Elle me vit, et, se penchant de mon côté, elle me dit :

– Vous venez bien tard. Ne vous éloignez pas ; j'aurai peut-être besoin de vous.

Jamais accents aussi résolus n'avaient frappé mes oreilles. Elle ajouta :

– Je suis très-troublée. Ladislav est à Rome. On m'a dit qu'il devait venir ici ce soir.

– Ladislav ! répétais-je sans comprendre.

– Ladislav Wienowski. Ne le connaissez-vous pas ? Ah ! c'est vrai. Jamais je n'ai prononcé son nom devant vous. C'est une histoire bien triste. Je vous la raconterai.

Puis, sans ajouter un mot qui pût m'en apprendre plus long, elle se retourna vers les hommes qui formaient un cercle autour d'elle, et reprit là où elle l'avait laissé l'entretien que mon arrivée venait d'interrompre.

Je devinai que je ne saurais en ce moment obtenir d'elle un renseignement plus complet, mais qu'un gros événement allait surgir dans ma vie jusque-là si paisible. Mon âme s'ouvrit à l'inquiétude comme à la veille d'un danger pressenti, sinon certain. Une angoisse véritable s'empara de mon être, et je maudis cette foule qui s'interposait entre Severine et moi, et m'empêchait de provoquer ses confidences.

Giacomo Reali pénétra ma tristesse. Il fut vite à mes côtés, et de sa voix douce comme celle d'un père s'adressant à son fils :

– Comme vous êtes pâle, Richard ! Etes-vous malade ?

Je m'efforçai de sourire, et je balbutiai :

– Je suis bien portant, monsieur Reali. Mais la chaleur qui règne dans ce salon m'a saisi à la gorge.

– Et vous étouffez. Venez alors.

Il m'entraîna dans une galerie où la foule était moins compacte et où l'on circulait plus librement.

– Êtes-vous mieux ? reprit-il avec sollicitude.

– Tout à fait bien, répondis-je.

– Asseyons-nous ici, ajouta-t-il, en désignant des sièges adossés à des massifs de fleurs.

J'obéis, et quand nous nous trouvâmes ainsi côte à côte, ne pouvant plus résister aux inquiétudes qui déchiraient mon cœur, je lui dis, du ton le plus naturel :

– Ladislas Wienowski est donc à Rome ?

Il tressaillit, me regarda surpris et s'écria :

– Vous le connaissez ? Comment avez-vous pu le connaître ?

– Qui ne l'a rencontré ?

Ma réponse tranquille le trompa.

– C'est vrai ! Quand on porte son nom, quand on a sa beauté, sa jeunesse, sa fortune, on est le point de mire de tous les regards, et l'on ne peut entrer quelque part sans qu'aussitôt la rumeur publique en répande la nouvelle.

Il était donc beau ! Il était donc jeune ! Il était donc riche ! J'eus le cœur mordu par une âpre jalousie, et dès ce moment cet homme encore inconnu devint mon ennemi.

– Oui, il est à Rome, continua Giacomo. Je l'ai su ce matin. Mais je n'en ai rien dit à ma fille, et j'ai l'espoir qu'elle l'ignorera.

– Qu'avez-vous donc à redouter du personnage ?

Au lieu de me répondre d'abord, le sculpteur se pencha vers moi, me serra le bras, et d'une voix altérée :

– Vous ne savez donc rien ? Je veux tout vous dire alors. Le comte Ladislas Wienowski nous a été présenté à Paris. C'est le descendant d'une noble famille polonaise, réfugiée en France depuis 1815. Il a aimé ma fille, et je crois bien que la pauvre enfant l'a aimé aussi, et qu'elle a espéré qu'il demanderait sa main. Malheureusement, il a une mère vieille et entêtée, un oncle follement riche dont il est l'unique héritier. Ces gens-là sont pétris de préjugés. A la pensée que le rejeton d'une race qui s'est assise autrefois sur les trônes de l'Europe était exposé à épouser la fille d'un pauvre statuaire, ils se sont voilé la face. Ils ont fait partir Ladislas, et ni ma fille ni moi ne l'avons revu. Mais cette aventure a laissé dans le cœur de Severine un long chagrin. Elle a voulu me le taire. J'ai tout deviné. Je ne suis pas seulement père, moi, je suis mère aussi, et je connais le cœur de ma fille comme si elle m'avait fait sa confession. J'espérais que nous n'entendrions jamais plus parler de lui. Mon espérance était vaine. Il est à Rome. On l'a vu hier soir à l'ambassade de France. Je suis très-inquiet.

J'avais écouté ce récit la tête en feu, l'esprit bouleversé.

– Vous ne m'avez jamais parlé de cette histoire ! m'écriai-je, non sans amertume.

– Ce n'était pas mon secret, répondit doucement Giacomo.

Je ne trouvais rien à objecter. Je me tus, brisé par ce que je venais d'entendre, malheureux au delà de ce que j'aurais pu exprimer. Je n'avais donc rien compris à ce cœur de femme. J'en avais cru la conquête assurée, et c'est au moment où je me targuais d'y régner en maître que j'apprenais qu'un autre avant moi avait provoqué ses battements.

L'édifice de mon bonheur s'écroulait. Mes espérances s'envolaient, dissipées par cette révélation soudaine. J'aurais voulu fuir, être libre de

crier, de pleurer, d'adresser d'amers reproches à Severine, dont le silence avait excité mon fol amour et favorisé mes illusions. Mais il fallait se taire autant parce que je n'étais pas seul, que parce qu'après tout, cette jeune fille, à qui je n'avais jamais parlé que comme un ami, et qui m'avait traité comme un frère, n'était pas responsable des sentiments nés de sa présence et de sa beauté.

Je demurai longtemps ainsi. Quand je revins à moi, Giacomo Reali n'était plus à mes côtés. Je me levai pour rentrer dans le premier salon. En m'y retrouvant, je constatai que Severine n'avait pas changé de place. Elle était toujours au milieu des mêmes hommes qui se pressaient autour d'elle, aimables et galants, et à qui elle répondait en souriant.

– Non, rien n'est changé entre nous, pensai-je, en regardant son front candide, ses yeux purs. Nulle passion n'a terni ce cœur angélique. Pour moi seul, il garde ses soupirs et ses aveux. Tout le reste n'est qu'un mauvais rêve.

Au même moment, la voix du domestique qui annonçait les invités domina pendant une seconde le tumulte de la fête, et j'entendis distinctement prononcer ce nom :

– Le comte Ladislav Wienowski !

Je regardai Severine. Je la vis tressaillir, devenir très-pâle et cacher, derrière l'éventail qu'elle tenait dans ses mains, le trouble peint sur ses traits. En même temps, elle jeta autour d'elle des regards anxieux. Je me souvins qu'elle m'avait recommandé de ne pas m'éloigner. Je fus aussitôt à ses côtés. Elle m'accueillit d'un sourire triste.

– Ah ! vous voilà ! me dit-elle, asseyez-vous là et ne me quittez plus.

J'obéis, heureux encore, au milieu de mon trouble, qu'elle eût songé à recourir à moi pour la protéger et veiller sur elle. Tout à coup, elle se leva en glissant à mon oreille ce seul mot :

– Partons !

Mais presque aussitôt, elle retomba sur son fauteuil, en murmurant :

– Il n'est plus temps. Il m'a vue. Le voilà !

C'était, en effet, le comte Ladislav. Entre toutes les femmes dont les regards se pressaient sur lui, il venait de découvrir Severine. Il s'avancait vers elle. Je le vis venir. Une sensation de violente colère déchira mon

cœur ; pour la première fois, je me trouvais stupide d'avoir perdu trois mois en soupirs silencieux.

Si j'avais avoué plus tôt à Severine l'amour que je ressentais pour elle, mes aveux l'auraient trouvée désarmée, désireuse d'oublier l'homme par qui sa vie avait été un moment troublée, et qui semblait ne devoir plus être dans sa mémoire qu'à l'état de souvenir importun. Elle m'aurait écouté, et, touchée de mon désir, elle aurait réalisé mes vœux en associant sa vie à la mienne.

Maintenant, c'était trop tard. L'autre revenu, les sentiments jadis inspirés par lui reprenaient leur empire, et, quelque résolution que Severine eût formée de l'oublier à jamais, il suffisait de la voir anxieuse à son approche, bouleversée, craintive, pour comprendre que le passé, comme sa faiblesse, la lui livrait de nouveau.

Le comte Ladislas paraissait avoir à peine trente ans. Il était de haute taille, svelte et fort, tel qu'on peut se figurer le rejeton d'une vigoureuse race. Les cheveux roux, courts et drus, dessinaient un front proéminent et bas, sous lequel brillaient des yeux gris, larges et à fleur de tête. A les considérer de près, ces yeux manquaient d'expression ; un observateur attentif y aurait trouvé, peut-être, le signe d'un caractère brutal et d'un défaut de franchise ; mais, au premier abord, ils étaient doux et remarquables surtout par leur mobilité. Une moustache épaisse, de même couleur que les cheveux, rejoignait, en couvrant les lèvres, une barbe épaisse et courte, divisée en deux parts et tordue en boucles frisées, comme si le fer du coiffeur y eût passé.

Au total, Ladislas Wienowski possédait ce genre de beauté qui résulte moins de la pureté des traits que d'un sang riche et sain, transmis d'une génération à une autre, pur de tout alliage. Tout en lui trahissait, avec l'aristocratie de la naissance, l'habitude du commandement. Il était fait pour vaincre et pour dominer, et, quand j'eus comparé ma personne timide et modeste à ce type de conquérant, je compris que j'étais perdu, et qu'entre nous Severine, déjà prévenue en sa faveur, ne pouvait hésiter.

Cependant, il s'était avancé vers elle. Il la salua respectueusement et lui saisit la main qu'il pressa d'un geste énergique, comme s'il eût repris possession de son bien.

– Vous ! vous ! murmura-t-il. C’est vous que je retrouve ?

Elle tremblait de tous ses membres, elle le regardait avec une expression de terreur et de confiance, épouvantée et joyeuse à la fois. Je crus qu’elle allait perdre connaissance.

– Prenez garde ! monsieur, dis-je vivement au comte Ladislas. Ayez au moins pitié d’elle.

Son regard m’interrogea avec impertinence, comme s’il eût voulu savoir de quel droit je me mettais entre elle et lui. Puis il répondit :

– Eh ! monsieur, l’on ne meurt pas de joie, regardez-moi plutôt !

Je restai stupéfait, immobile, vaincu par cette expansion d’une joie qui m’écrasait. A ce moment, Severine tourna vers moi des yeux suppliants et, d’un accent qui trahissait sa défaite, elle me dit :

– Vous pouvez nous laisser, mon bon monsieur Richard. Vous voyez bien que j’étais folle et qu’il m’aime toujours.

Mes jambes tremblèrent sous le poids de mon corps. J’eus cependant assez d’empire sur moi-même pour contenir ma douleur, et je me retirai tandis que l’heureux Ladislas s’asseyait triomphant auprès de Severine.

J’étais vaincu, vaincu sans combat, par ma faute, châtié de ma discrétion, de mon silence. Il ne me restait plus qu’à céder la place et qu’à fuir. Désormais, Severine était à cet homme, l’époux de son choix, retrouvé soudainement à l’heure même où elle le croyait perdu.

Je quittai le palais et je m’enfuis, navré, le cœur brisé, traînant après moi, comme un importun fardeau, le douloureux bagage de mes illusions trompées et de mes espérances déçues.

Chacun des jours qui s’étaient écoulés me revint en mémoire. Je revis par la pensée les occasions de me prononcer que j’avais laissé fuir sans en profiter. Je m’adressai des injures. Désarmé avant de m’être servi de mes armes, je me trouvai grotesque. En proie aux réflexions les plus amères, je parcourus, affolé, les rues de Rome, et quand la fatigue et la douleur m’eurent ramené dans ma demeure, je pleurai comme un enfant.

Le lendemain me remit en présence de Severine et de son père. C’est elle que je vis d’abord. Elle était radieuse. Elle vint au-devant de moi et, cédant à l’impérieux besoin de me confier son bonheur, elle me laissa lire dans son âme dominée par l’amour.

– Je veux vous parler comme une sœur parlerait à son frère, me dit-elle. J’ai douté longtemps de mon Ladislas. Je me croyais oubliée, alors qu’il n’avait cessé de penser à Severine. J’étais folle, absolument folle. Il m’aimait toujours ; après que j’ai eu quitté Paris, il m’a cherchée, afin de ramener dans mon cœur la confiance et la paix. Sa famille s’oppose à l’accomplissement de ses désirs. Mais il entend lui résister, lui imposer sa volonté. Il est son maître après tout, et l’on ne saurait empêcher plus longtemps ce mariage qu’il souhaite passionnément. Il m’épousera. Ah ! cher Richard, je suis bien heureuse !

J’écoutais, anéanti, cette confidence cruelle. Mais Severine, dans l’excès de son égoïste bonheur, ne pouvait deviner tout le mal qu’elle me faisait.

– Vous êtes mon ami, continua-t-elle, mon unique ami, et Ladislas, à qui j’ai raconté votre dévouement, vous chérit déjà. Nous attendons de vous un service. Il faut que vous obteniez le consentement de mon père à notre union. Le pauvre homme se défie de Ladislas. Il doute de la sincérité de sa tendresse et j’ai compris qu’il voudrait l’éloigner. Parlez-lui. Engagez-le à ne pas résister aux supplications de sa fille et à accueillir Ladislas comme un fils.

En me sollicitant ainsi, elle laissait les larmes monter à ses yeux, et je fus si profondément remué par ses prières, que je lui promis d’être son avocat auprès de Giacomo Realti. Je me rendis auprès du sculpteur et je me fis l’interprète des désirs de Severine. Il m’écouta silencieusement. Puis il me dit avec tristesse :

– Pauvre garçon ! par quelle amère ironie est-ce vous qu’on charge de plaider une cause gagnée d’avance ? Severine veut ce mariage ! Il se fera. Je n’ai jamais su contrarier ses caprices, et, puisqu’il lui a convenu de choisir pour époux le comte Ladislas Wienowski, elle l’aura, sans que je tente même de la détourner d’un semblable projet. Mais le comte n’est pas le mari que j’avais rêvé pour elle. Elle ne sera pas heureuse, et la plus amère douleur qui pût être réservée à ma vieillesse, c’est la douleur de voir mon enfant se livrer à un homme qui ne comprendra rien à cette nature délicate et fière. Ah ! les enfants sont implacables, monsieur Richard. Severine a passé à côté du bonheur sans le voir ! Mais c’est votre faute aussi. Que n’avez-vous parlé ?

Ses plaintes étaient éloquentes et sincères. La pensée de voir sa fille entrer dans une illustre maison et devenir comtesse ne l'aveuglait pas. Pendant son séjour à Paris, il avait été admis avec elle dans l'intérieur de la famille Wienowski, et il savait contre quel orgueil patricien viendraient se briser les efforts de Severine pour plaire et s'imposer aux parents de son mari.

Mais dans quel but aurait-il tenté de me faire partager ses appréhensions ? Il me voyait malheureux. Il ne voulait pas ajouter à ma peine une peine nouvelle, et quand, dans un premier et involontaire mouvement, son cœur se fut répandu dans le mien, il s'arrêta en disant ces seuls mots :

– Je ferai ce qu'elle voudra.

Je revins auprès de Severine.

– Votre père consent, lui dis-je.

– Oh ! merci ! s'écria-t-elle.

Et ses mains étreignirent les miennes. Ma constance et ma tendresse n'eurent pas d'autre prix. Je rentrai chez moi morne et désespéré. Grâce à moi, la maison Reali était ouverte au comte Ladislas. Il y vint le lendemain, et, dès ce moment, je cessai d'exister pour Severine. Elle était tout entière à sa passion.

Je ne parlerai ni de mon désespoir, ni de ma jalousie. Pendant quinze jours, j'eus le courage de les taire. Quand Severine me voyait apparaître dans la maison de son père, elle ne pouvait rien deviner de ma souffrance. C'est à ce moment que, pour la première fois, la nécessité de fuir un bonheur dont le spectacle déchirait mon âme se présenta à ma pensée et que je songeai à quitter Rome. J'écartai d'abord ce projet comme un événement qui allait modifier toute ma vie et me livrer à des aventures nouvelles auxquelles je n'étais pas préparé.

Mais il s'imposa bientôt à mon esprit avec une persistance qui puisait sa force dans mon chagrin même. Je lui résistai cependant. J'aimais encore mieux mon mal auprès de Severine que la guérison loin d'elle. Et puis, tant que j'occupais une place à ses côtés, tout espoir n'était pas perdu. Me séparer d'elle me semblait au-dessus de mes forces. Devant un sacrifice rigoureux qui s'offre à lui comme l'accomplissement d'un devoir, l'homme

est lâche. Je ne voulais pas partir. Mais un incident vint dissiper mes incertitudes et me contraindre à prendre une résolution virile.

Un soir, j'arrivai chez Giacomo Realti, à l'heure où j'avais coutume d'y venir. Familiarisé avec les êtres de la maison, j'entrai dans l'atelier où je croyais trouver le sculpteur. L'atelier était désert ; j'allais me diriger vers le salon, quand tout à coup un bruit de voix retentit derrière la draperie qui divisait la salle en deux parties et dont j'ai parlé déjà.

J'écoutai. C'était Ladislav et Severine. Aussitôt que je les eus reconnus sans les voir, une curiosité malsaine, fruit de la jalousie, s'empara de mon esprit. Je voulus entendre ce que, se croyant seuls, ils allaient se dire. Une seule phrase parvint à mon oreille :

– Je vous aime, Severine, dit Ladislav, et bientôt j'aurai le droit de vous le dire à la face du ciel et de la terre, car bientôt vous serez ma femme.

Un long silence succéda à cette déclaration. Puis Severine répondit :

– Votre femme éternellement dévouée, Ladislav.

Après un tel aveu, j'eusse été fou d'espérer encore. Severine était bien perdue pour moi. Le lendemain, colorant ma résolution d'un prétexte, j'annonçai à Giacomo Realti mon prochain départ pour la France, et, huit jours après, je quittais Rome et je rentrais à Paris, éperdu, malheureux, n'ayant plus la force de donner un but à ma vie, certain qu'au milieu des agitations des hommes j'allais être comme une âme en peine, errante et dépossédée.

III

A la suite des événements que je viens de raconter, trois années s'écoulèrent. Elles n'apportèrent aucun changement dans ma vie. J'étais venu habiter à Paris la maison dans laquelle j'étais né. Située dans le faubourg du Roule, au milieu d'un jardin sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui un brillant quartier, cette maison, remplie des souvenirs de mon père et de ma mère, m'offrait une retraite tranquille. J'y recouvrai bientôt le calme qui m'avait rendu le séjour de Rome particulièrement cher. Mais je n'y pus trouver l'oubli. L'image de Severine ne cessa pas d'être présente à ma pensée, et ni le travail, ni les distractions de chaque jour, ni les voyages que je faisais chaque été ne parvinrent à la chasser de mon cœur.

Après m'être séparé d'elle, je lui avais d'abord écrit quelques lettres, et, pendant plusieurs semaines, elle y avait répondu avec exactitude, évitant de me parler de Ladislav, comme si elle eût compris qu'elle ne pouvait prononcer ce nom sans meurtrir mon cœur, mais me laissant entendre qu'elle était heureuse. Puis, ses réponses étaient devenues plus rares, et enfin elles avaient cessé tout à coup. C'est ainsi que naturellement, sans qu'il y eût de ma part volonté ni parti pris, nos relations s'étaient brisées.

Je ne m'en étonnais pas, sachant combien l'amitié pèse peu devant l'amour. Néanmoins, je songeais toujours à Severine, sans parvenir à me consoler de l'avoir perdue, mais aussi sans qu'aucun sentiment de colère ou de rancune s'élevât contre elle dans mon cœur. Sans doute, elle était mariée, son bonheur avait emporté loin de sa pensée l'ami d'autrefois. Comment aurais-je pu lui en vouloir ? Dans la pleine possession d'une félicité longtemps poursuivie et enfin conquise, l'homme devient égoïste, et bien fou celui-là qui lui tiendrait rigueur. Severine m'avait oublié. Je ne pouvais me le taire à moi-même. Mais était-ce donc un motif pour la précipiter de l'autel que je lui avais élevé en moi, pour briser mon idole. Non, certes, et

je l'aimais toujours, je l'aimais au point de souffrir de son indifférence, mais je portais avec fierté ma douleur et mes regrets.

Il est à peine besoin de dire qu'en cet état de moi-même, j'avais fui toutes les occasions de me marier qui s'étaient offertes. Mes amis, mes parents s'étaient maintes fois entremis pour me procurer un établissement honorable. J'avais toujours refusé leurs offres. Je me plaisais à vivre dans l'isolement, poursuivi toujours par une vague espérance qui suffisait, quoique dépourvue de toute raison, à remplir ma vie.

Dans ces circonstances et depuis que je vivais loin de Severine, le printemps revint pour la troisième fois. C'était l'époque où, tous les ans, je quittais Paris pour entreprendre un long voyage. Les années précédentes, j'avais successivement parcouru les Pays-Bas, l'Espagne et l'Égypte. Cette année-là, une volonté plus forte que mes appréhensions et mes résistances me fit prendre le chemin de Rome. Je voulais procéder à une redoutable expérience, et m'exposer, au besoin, à quelque âpre douleur pour savoir si je pouvais impunément me trouver en présence de Severine mariée et appartenant à un autre. Une fois ce projet formé, je n'hésitai pas à l'accomplir.

J'arrivai à Rome un matin du mois de mai. A peine eus-je mis le pied sur le sol de la Ville éternelle que je me dirigeai vers mon ancienne habitation. Chaque pas qui m'en rapprochait activait les pulsations de mon cœur. Les lieux que je traversais m'étaient si familiers, la représentation en était restée si vivante dans ma mémoire, qu'il me semblait que je les avais quittés la veille, et que j'y rentrais après une absence de quelques heures.

Je me trouvai bientôt devant ma maison. Fenêtres et portes closes, elle s'offrit à mes yeux dans un cadre de tristesse qui serra mon cœur. La vétusté des murailles frappa mes regards ; j'eus en quelque sorte horreur de la demeure où s'étaient écoulées cependant tant d'heures heureuses de ma vie.

Je poussai la grille. Elle céda sous la pression de ma main. J'entrai. Je voulus faire le tour des terrasses, mais les allées du jardin me semblèrent étroites, les pampres desséchés, les roses flétries. J'allais me retirer pour me rendre à la villa Reali, quand, du fond d'une charmille épaisse, je vis sortir le vieux Tibalde. Bien que ses traits se fussent ridés et que son corps se fût plié sous le poids de l'âge, je le reconnus sur-le-champ ; je marchai à sa

rencontre, certain qu'il pourrait me fournir les renseignements que je cherchais. En me voyant, il s'arrêta et m'attendit, surpris de ma présence, mais sans se souvenir encore de mes traits. C'est seulement quand je fus auprès de lui, qu'il leva les mains au ciel, en s'écriant :

– Monsieur Richard !

Je le pressai dans mes bras, je l'embrassai, tandis que de ses lèvres tombaient, en se succédant, des exclamations de joie et d'étonnement.

– Nous revenez-vous tout à fait ? me demanda-t-il. La maison est encore à louer. La voulez-vous ?

– Hélas ! non, mon bon Tibalde. Ce n'est pas pour me réinstaller à Rome que j'y suis venu, mais uniquement pour être renseigné sur le sort de ceux que j'y ai connus et aimés.

Son visage s'assombrit, et, me regardant avec fixité, il me demanda :

– De qui parlez-vous ?

– De qui parlerais-je, si ce n'est de Giacomo Realti et de sa fille ?

– Vous n'avez donc rien su ? s'écria-t-il, tandis qu'une inexprimable angoisse se peignait sur ses traits.

– Rien ! Que devais-je savoir ? Vous m'effrayez, Tibalde e !

– Giacomo Realti est mort trois mois après votre départ de Rome.

– Mais Severine vit, n'est-ce pas ?

Tandis que cette question s'échappait de ma bouche, je vis des larmes couler sur les joues de Tibalde. Il me répondit :

– Rassurez-vous, elle vit.

– Mariée ?

– Veuve !

Je bondis comme si quelque vision saisissante se fût tout à coup offerte à mes regards, et, prenant les mains de Tibalde, je le secouai violemment. J'aurais voulu lui arracher le récit que je brûlais de connaître.

– Veuve ! repris-je. Quand ? Comment ? Racontez vite.

– C'est une longue histoire, monsieur Richard, et ce n'est pas ici en plein soleil et debout que vous pouvez l'écouter. Venez vous asseoir sous les arbres, et je vous donnerai satisfaction, en vous racontant ce que je sais.

Je le suivis à l'ombre des pins et des cyprès rangés au bord de l'une des terrasses. Nous nous assîmes sur un banc de pierre, et, fidèle à sa promesse,

il me fit le récit des événements qui s'étaient accomplis après mon départ. Pour l'intelligence de ce qui doit suivre, je vais répéter ce récit en le complétant par divers traits qu'il ignorait, mais qui parvinrent un peu tard à ma connaissance.

En quittant Rome, trois ans auparavant, j'avais laissé Severine entièrement livrée au bonheur de vivre auprès du comte Ladislas Wienowski. C'était le moment où elle caressait des espérances consolantes, où elle se voyait, dans un avenir prochain, l'épouse de l'homme qui lui était cher. Trop éprise pour songer aux obstacles qui entravaient encore l'exécution de ses projets, elle ne pensait qu'à ce mariage qui devait réaliser tous ses vœux et pour lequel il lui avait été facile d'obtenir, par mon entremise, le consentement de son père. Les mois qui suivirent mon départ ne firent que fortifier son impatience et son amour, et bientôt elle supporta mal l'attente qui s'imposait encore à elle.

Ladislas, quelque tendresse qu'il lui témoignât, ne se montrait pas très-pressé de se marier. Quand, à diverses reprises, elle fit allusion à l'avenir et à leur prochain bonheur, comme à des biens qui ne pouvaient plus leur être ravies et dont la possession était à portée de leur main, il parut toujours désireux de reculer le terme de leur mutuelle attente.

Ce n'est pas que son amour se fût affaibli : non, il aimait et n'obéissait qu'à des intentions droites et pures. Mais de graves dissentiments menaçaient de s'élever entre sa mère et lui. Il lui avait écrit pour l'entretenir de l'état de son cœur, de la grâce et de la beauté de Severine, et pour obtenir qu'elle consentît à leur mariage. Or, l'orgueilleuse comtesse s'était si opiniâtrement refusée à tout consentement, qu'on pouvait en conclure que jamais elle ne prêterait les mains à des plans dont la réalisation ouvrirait son aristocratique maison à la fille d'un sculpteur.

Ladislas avait alors allégué qu'il était depuis longtemps indépendant de toute tutelle, qu'à trente ans on est libre d'agir à sa guise et de choisir une femme selon son cœur ; que la fortune de son père, dont il jouissait depuis sa majorité, suffirait aux besoins de son jeune ménage ; qu'en sollicitant l'adhésion de sa mère, il obéissait à l'inspiration de sa tendresse filiale, mais que cette adhésion ne pouvait être considérée comme indispensable

s'il était mis dans la nécessité de s'en passer ou de briser de ses propres mains son bonheur.

En réponse à ces considérations respectueuses, il reçut de la comtesse Wienowska une lettre brève et froide, telle que pouvait l'écrire une femme dans le cœur de laquelle l'orgueil de la naissance régnait souverainement, plus dominateur et plus exigeant que l'amour maternel lui-même : « Vous êtes libre, disait-elle, de vous marier sans mon consentement, mais sachez bien que pour moi ce mariage sera toujours nul, que votre femme ne sera jamais ma fille, que vos enfants ne seront jamais ni mes enfants, ni mes héritiers. Maintenant, décidez ; mais ne me parlez jamais plus de cette personne, je ne veux pas la connaître.

Après une telle déclaration, un devoir s'imposait impérieusement à Ladislav : le devoir de communiquer à Severine ces ordres absolus, et de renoncer à elle ; ou, s'il voulait les lui taire, de n'en tenir aucun compte et de l'épouser. Ladislav ne possédait pas cet esprit de décision qui permet de dénouer les situations critiques et d'en sortir avec honneur. N'ayant plus qu'un faible espoir de fléchir la volonté de sa mère, il n'osait cependant la transgresser ni s'exposer au courroux dont on le menaçait ; il n'osait pas davantage faire connaître à Severine la vérité ni s'éloigner d'elle. C'est du temps surtout qu'il attendait une solution, employant son habileté à démontrer à Giacomo Realta et à sa fille que l'ajournement du mariage était une nécessité de courte durée par laquelle les plans d'avenir ne pouvaient être compromis.

Severine était si confiante dans les promesses de son fiancé, elle goûtait à le voir tous les jours, empressé, tendre et charmant, un si parfait bonheur, qu'elle n'avait aucune hâte de rien souhaiter au delà. Mais, plus au courant des choses de la vie et sachant par expérience le peu que valent, devant leur réalité, les projets des hommes, Giacomo Realta était loin de partager cette tranquillité. A diverses reprises, il entretint Ladislav de ses craintes ; ce dernier protestait avec tant d'ardeur de ses sentiments, de sa loyauté, de sa ferme volonté d'avoir raison de tous les obstacles, que le sculpteur laissait fuir le temps, sans oser provoquer une résolution décisive.

Malheureusement, les jours qui passaient, loin de détruire ces obstacles, les aggravaient. Le comte Ladislav avait acquis la certitude qu'il ne

fléchirait pas la volonté maternelle, et que la nécessité de prendre un parti s'imposait à lui d'heure en heure plus pressante. Mais, comme on l'a vu, c'était une nature indolente, plus propre à se laisser aller au courant de la destinée qu'à réagir contre elle, et qui ne pouvait être poussée à un acte énergique que par quelque circonstance impérieuse.

Cette circonstance se produisit. C'était cinq mois après mon départ. Une maladie soudaine emporta en moins d'une semaine Giacomo Reali. Severine eut la douleur de le perdre avant même d'avoir compris que ses jours étaient en danger. Elle était désormais seule au monde. Dans cette extrême détresse, elle se retourna vers Ladislav comme vers son unique bien.

– Je n'ai plus que vous, lui dit-elle quelques jours après la mort de son père, et tout mon espoir réside dans vos promesses. Mais l'intérêt de mon honneur, devenu le vôtre, m'impose l'obligation de cesser de vous recevoir, si vous ne pouvez encore me donner votre nom. Décidez ce que vous devez faire. Si l'heure qui verra notre union est venue, je suis prête à vous suivre à l'autel et à vous engager ma foi devant Dieu ; si au contraire un nouveau délai est nécessaire, partez. Votre absence déchirera mon âme, mais j'attendrai, calme et résignée, que vous puissiez tenir vos promesses.

Ladislav n'était pas un cœur lâche. Sous sa faiblesse, il cachait un sentiment de l'honneur et du devoir aussi puissant que son amour. Devant la douleur de son amie, ce sentiment se manifesta avec force et lui inspira une décision qu'il lui soumit aussitôt.

– L'opiniâtre refus de ma mère a été, jusqu'à ce jour, l'unique cause du retard apporté à notre union. Je vous aime assez pour n'en plus tenir compte aujourd'hui et pour apporter à votre douleur filiale la seule consolation que je puisse vous offrir. Je suis prêt à réaliser les doux projets que nous avons formés ; mais je voudrais, en vous donnant une satisfaction que je désire non moins que vous-même, ne pas porter à ma mère un irréparable coup. Ce n'est pas seulement son courroux que je redoute ; c'est encore plus sa douleur. Si elle apprend que je vous épouse contre son gré, elle croira son fils à jamais perdu pour elle ; elle me maudira et me pleurera. Eh bien, si vous le voulez, nous pouvons éviter ce grand désastre.

– Que faut-il faire ? demanda Severine.

– Marions-nous secrètement. Dans quelque chapelle obscure, un prêtre nous unira. Puis nous viendrons ici cacher notre bonheur, jusqu'au moment où ma mère sera devenue plus docile et mieux éclairée. Alors, je vous conduirai vers elle. Je lui dirai : « Voilà votre fille, bénissez-la ; elle est digne de vous. »

Placée entre sa douleur et son amour, effrayée de la solitude à laquelle elle serait condamnée si Ladislav s'éloignait d'elle, ignorante des lois françaises et des conditions dont elles ont entouré le mariage, afin de lui donner sa validité, Severine se laissa séduire par ces offres, faites d'ailleurs avec une entière bonne foi. Ladislav n'eut pas plus qu'elle la pensée de se dire qu'étant naturalisé Français, il ne pouvait se marier qu'après avoir rempli diverses formalités, telles que les publications légales et les actes respectueux dont ne sont pas exemptées les unions contractées à l'étranger par un Français.

Accompagné de deux de ses compatriotes qu'il avait rencontrés dans Rome et qui devaient lui servir de témoins, Ladislav vint un soir chercher sa fiancée et la conduisit dans un couvent de Franciscains dont le prieur était Polonais comme lui.

Dans une chapelle silencieuse et pauvre, devant un modeste autel, Severine Reali fut mariée à minuit. Elle a raconté depuis, qu'au moment où le moine prononçait les paroles sacramentelles, elle fut saisie d'une soudaine terreur en constatant que pas un cœur ami n'était auprès d'elle pour l'assister en ces moments solennels. Elle eut le pressentiment d'un malheur prochain ; mais cette impression fut passagère ; elle glissa sur son âme livrée à un indicible bonheur et à toutes les espérances de son jeune et sincère amour. Après la cérémonie, le prieur rédigea l'acte du mariage, qui fut inscrit sur le registre du couvent et que signèrent après lui les parties et les témoins. Puis les époux regagnèrent leur demeure, c'est-à-dire la maison où Severine était née, où je l'avais connue, et qu'elle tenait de son père.

C'est là que s'écoulèrent les premiers mois de leur union. Cachés à tous les yeux, désireux de vivre obscurs et ignorés, ils ne s'occupèrent pendant ce temps que d'eux seuls, et comme s'ils devaient toujours demeurer étrangers au reste du monde. Ladislav, pour parer les débuts de sa nouvelle

existence d'un inoubliable éclat, aurait voulu promener sa jeune femme à travers l'Europe ; mais la prudence les astreignit à ne pas quitter Rome.

Severine fut alors complètement heureuse-Elle goûtait sa félicité sans songer au lendemain, sans vouloir même regarder au delà de l'heure présente. Épris et bercé dans une réalité charmante, Ladislav se révélait à elle tendre et soumis comme un esclave. Aux murs de leur jardin se bornait leur horizon, mais jamais le regret ne leur vint d'en pouvoir toucher les limites et de n'avoir pas la liberté de les franchir.

Puis, après ces joies infinies de l'amour à son aurore, ce fut un autre bonheur. Severine sentit tressaillir ses entrailles, elle dut songer aux graves devoirs de la maternité. Leurs cœurs, unis déjà par une indissoluble lien, se rapprochèrent encore dans une commune espérance. La jeune comtesse se laissa aller aux ivresses infinies des rêves paisibles dont la réalisation lui semblait certaine, et qui l'emportaient si loin et si haut qu'elle les croyait à l'abri des tempêtes. Matin et soir, elle remerciait Dieu qui donnait à sa destinée le calme profond et l'inaltérable sérénité.

Trois mois s'étaient passés ainsi, quand un jour Severine, pour la première fois, crut voir le front de son mari se plisser sous l'empire d'une préoccupation qu'il tentait de lui dérober.

– Que me caches-tu ? lui demanda-t-elle.

– Rien ! répondit-il brusquement, irrité de s'être laissé surprendre.

Il mentait, et elle n'eut pas de peine à s'en convaincre.

– Ai-je donc cessé d'être tout pour toi ? reprit-elle, en l'enveloppant de ses bras ; jusqu'ici, tu m'as rendue si heureuse, tu m'as si bien accoutumée à lire dans ta pensée comme dans la mienne, que je ne saurais vivre avec la certitude que tu as un secret pour ta Severine.

– Mais tu te trompes, balbutia-t-il, en se dégageant de sa douce étreinte.

Puis il s'éloigna. C'était le soir. Severine resta seule sur la terrasse où venait de se passer cette scène si simple en apparence et qui préludait aux orages. Son imagination l'entraîna vite au delà de la réalité. Son cœur, subitement alarmé, lui montra celui de Ladislav détaché d'elle. En proie à une inexprimable angoisse, elle rentra dans sa chambre, se coucha et ne put dormir. Quand, au matin, elle se trouva devant son mari, ses traits révélaient

une si vive peine qu'il en fut cruellement troublé. Elle le tenait sous son regard et vit son visage se décomposer.

– Tu vois bien que tu me trompes ! s'écria-t-elle.

Alors, s'armant de résolution, il répondit :

– Je ne te trompe pas. Un nuage s'est montré dans notre ciel, et j'ai voulu te le taire : voilà mon crime.

– Parle, Ladislas. Je serai forte, je te le jure, quelque chagrin que puissent me causer tes paroles.

Elle l'obligea à s'asseoir, s'agenouilla devant lui et parut prête à l'écouter.

– Hier, j'ai reçu une lettre de ma mère, dit-il alors ; cette lettre m'ordonne de la rejoindre sur-le-champ.

– L'as-tu, cette lettre ?

– La voilà.

Elle arracha le papier des mains de son mari, et d'un regard en devina le contenu.

– Cet ordre est pressant, fit-elle avec lenteur. Il affecte une forme solennelle et sévère qui m'épouvante. On te parle de l'honneur, de tes devoirs envers ta famille, envers ton pays natal. Ladislas, on veut te marier.

– Oh ! non ! s'écria-t-il, comme si ce langage eût froissé son orgueil.

– On ne sait pas que tu as une femme ici, on t'en a trouvé une là- bas, rien de plus simple.

– En refusant de consentir à notre mariage, ma mère m'a promis de ne jamais m'en imposer un autre.

– Mais alors pourquoi sa volonté s'exprime-t-elle en termes si formels ?

Il garda le silence et, pendant quelques instants, ils demeurèrent ainsi, les yeux dans les yeux ; elle essayait de pénétrer une pensée qui se déroba.

– Que vas-tu faire ? reprit-elle.

– Ce que tu voudras.

Elle se leva, et, d'un accent où frémissait la résolution dont elle était animée, elle dit :

– Partons.

– Pour fuir ?

– Non, pour nous rendre à Paris auprès de ta mère ; nous nous mettrons à ses pieds, tu lui diras : « Voilà ma femme. » Elle sera bien obligée de nous ouvrir ses bras.

– Elle nous chassera.

– Sommes-nous donc condamnés à rester éternellement des maudits pour elle

– Non, ma bien-aimée, non, si tu veux être patiente et seconder mes projets.

– Ces projets, quels sont-ils ?

– Ceux que la prudence et la sagesse ordonnent. J’ai le dessein de partir, en effet, mais de partir seul.

– Me quitter ! murmura-t-elle, défaillante.

– Écoute-moi, ma chérie, dit Ladislas, et ne donne pas une importance exagérée à un fait aussi ordinaire qu’un voyage de Rome à Paris.

– Nous ne nous étions jamais séparés !

– Sans doute, mais mon absence sera de courte durée. Je verrai ma mère, j’écouterai ses communications, dont notre situation particulière nous pousse à grossir les suites. Puis, quand je saurai ce qu’elle désire, quand je lui aurai donné satisfaction, si je peux le faire, ou répondu par un refus, je reviendrai.

Elle résistait, mais Ladislas la pressa si vivement, en alléguant les raisons les plus éloquentes, qu’elle fut bientôt ébranlée. Le comte avait une nature peu énergique pour les choses ordinaires de la vie. Mais dans les situations critiques, et bien qu’il fût lent à prendre un parti, ce parti une fois pris, il savait le faire prévaloir. Il possédait au plus haut degré ce privilège particulier à certains hommes de cacher, sous les formes les plus douces, une volonté tenace, lente à se produire, mais sûre de s’imposer à force de supplications et d’habiletés de langage.

Il voulait partir et partir seul. Il déploya toute son éloquence pour réussir, et, après un entretien qui dura longtemps, il parvint à ranger sa femme à son avis. Elle céda à ses désirs, non convaincue peut-être qu’ils fussent conformes à son intérêt et à son bonheur, mais résignée à les subir.

Elle voulut cependant qu’il fixât sur-le-champ la durée de son voyage et qu’il promît que son absence n’excéderait pas six semaines. Elle lui fit jurer

que, quelles que fussent les exigences en présence desquelles il allait se trouver, il y résisterait, si elles devaient avoir pour effet de prolonger leur séparation. Enfin, il dut s'engager à lui faire connaître les moindres détails de ce voyage qu'elle maudissait.

Ladislas quitta sa femme le surlendemain. Cette séparation fut pour elle un horrible déchirement ; les pressentiments funestes qui avaient un moment troublé son âme durant la soirée de ses noces lui revinrent en mémoire avec une persistance qu'elle fut impuissante à combattre.

Ces pressentiments étaient fondés. Ladislas l'avait trompée. Il était parti connaissant les motifs pour lesquels sa mère le mandait. Ces motifs étaient exposés dans une lettre soigneusement dérobée à la surveillance de Severine. Sa conduite eût été infâme, si la cause n'en avait été honorable et grande. En se rendant à Paris, Ladislas n'obéissait pas seulement aux ordres de sa mère ; il obéissait encore à l'un des sentiments les plus généreux qui puissent s'imposer à l'âme humaine : au sentiment du patriotisme et du devoir.

Ladislas Wienowski, je l'ai dit, était d'origine polonaise. Il appartenait à une famille illustre en Pologne. Son père avait combattu à côté de Poniatowski, sous les ordres de Napoléon I^{er}. Lorsque, en 1815, la Pologne fut morcelée et que le duché de Varsovie, où les Wienowski avaient leur berceau, passa sous la domination russe, le père de Ladislas, chef de la famille, vint s'établir en France, après avoir réalisé sa fortune et celle de sa femme qu'il y transporta avec lui, et obtint des lettres de naturalisation.

Mais cette adoption d'une patrie nouvelle ne put lui faire oublier l'ancienne dont il souhaitait et attendait l'indépendance. Il se fit à Paris le protecteur de ses compatriotes émigrés comme lui et malheureux. Ladislas, quoique Français, avait donc été élevé dans le culte de son pays natal. Son père mort, il trouva dans sa mère une patriote héroïque, ne désespérant pas de l'avenir et qui se plut à faire partager ses espérances à son fils, en l'entretenant sans cesse des grandeurs évanouies de la Pologne.

Or, au moment où la comtesse Wienowska rappelait Ladislas, la Pologne, soulevée depuis six mois contre la Russie, combattait pour son indépendance. D'abord, la comtesse avait hésité à jeter son fils unique dans cette terrible guerre. L'ayant vu tenté d'y prendre part, elle s'était

préoccupée de le soustraire aux obsessions auxquelles il était en butte à Paris et lui avait ordonné d'aller voyager en Italie jusqu'à ce qu'elle le rappelât.

Maintenant, elle jugeait que l'heure était venue de le pousser au combat. Sans hésiter entre la crainte de le perdre et ce qu'elle considérait comme le devoir, elle l'envoyait courageusement mettre son sang et sa fortune au service de son pays. Quelques succès remportés par les Polonais, en leur donnant l'espoir de vaincre, semblaient accroître leur enthousiasme et leurs forces. Ils croyaient au triomphe.

Poussée autant par l'intérêt que par le patriotisme, la comtesse avait pensé que son fils devait au moins un jour figurer dans la mêlée afin de retrouver entiers, à l'heure de la victoire, les avantages que lui assuraient sa naissance et son nom.

En s'éloignant de Severine, Ladislav savait donc que leur séparation serait longue, peut-être éternelle, puisqu'il allait exposer sa vie loin d'elle. S'il ne lui fit pas connaître la vérité, c'est qu'il redoutait sa douleur et ses larmes, c'est qu'il redoutait surtout qu'elle voulût le suivre. Il préférait lui écrire de Paris, au moment de se mettre en route pour la Pologne. Peut-être aussi nourrissait-il le vague espoir de lui apprendre alors qu'il avait fait à sa mère l'aveu de la vérité et que celle-ci, au moment d'envoyer son fils au péril et à la gloire, consentait à ouvrir ses bras à la femme qu'il avait choisie.

Malheureusement, quand il se trouva en présence de la comtesse sa mère, bien qu'elle l'eût accueilli avec bonté sans faire aucune allusion à leur dissentiment, Ladislav perdit toute assurance et n'osa lui apprendre son mariage.

– Votre pays vous réclame, lui dit-elle ; l'heure est venue de répondre à son appel. Allez, mon fils ; quoi qu'il m'en coûte d'exposer vos jours, je n'ai pas hésité à vous montrer où est le devoir. Dieu vous protégera, je l'espère. A dater de ce moment, je vais le prier pour vous avec une nouvelle ferveur.

En prononçant ces paroles, sa voix ordinairement sévère s'était attendrie. Ladislav, dominant l'émotion qui venait de le saisir, fut sur le point de laisser tomber de ses lèvres le terrible secret. Mais, au moment d'en faire la

révélation, son regard rencontra celui de sa mère qui se fixait sur lui avec sa froideur accoutumée. Il vit clairement qu'il ne pouvait rien attendre d'elle et il se tut, en se disant que, lorsque la guerre à laquelle il allait prendre part serait terminée, sa mère, heureuse de le revoir, serait plus facilement disposée à céder à ses prières.

Il quitta donc Paris, sans avoir parlé, mais non sans avoir écrit à Severine pour lui apprendre ses résolutions et son départ pour la Pologne. Il s'excusait de la douleur qu'il allait lui causer ; mais il lui traçait un émouvant tableau des misères de son pays natal et de l'élan patriotique qui poussait un peuple à l'insurrection.

On se figure facilement quel dut être l'effet de cette nouvelle sur une jeune femme ignorante des questions politiques, des bouleversements européens, et que son mari avait négligé d'intéresser à la cause pour laquelle il allait combattre. Avec la netteté rigoureuse d'une appréciation désespérée, elle le vit perdu, et sans comprendre encore à quels généreux mobiles il avait obéi, en se jetant dans les aventures et les mêlées, elle concut contre lui un ressentiment aussi violent que sa douleur.

– Puisqu'il a pu me quitter, c'est qu'il ne m'aime plus, pensait-elle, avec moins de terreur que de colère.

Elle lui en voulait de son départ précipité, de son silence, du soin qu'il avait mis à en cacher les causes véritables, de la légèreté avec laquelle il l'avait abandonnée sur le point d'être mère, sans prendre nul souci de son avenir, de celui de son enfant. Enfin, elle considérait comme une injure qu'en passant par Paris, il n'eût pas osé parler d'elle à la comtesse sa mère, et que, rendant à la vérité comme à l'honneur de son nom un solennel hommage, il n'eût pas avoué qu'elle était son épouse devant Dieu.

La première lettre qu'elle adressa à Ladislas et qu'il ne reçut jamais exposait ses griefs avec vivacité et témoignait avec évidence de l'atteinte portée à son cœur et à ses illusions par Pétrange procédé dont elle avait été victime. Cependant, dans ces pages qu'arrosèrent ses larmes et où se révélait la violente douleur dont son âme était déchirée, sa tendresse s'exprimait encore en traits ardents. Elle suppliait son mari de penser à elle, de ne pas l'oublier, de vivre pour l'enfant qu'elle portait et de revenir, dès qu'il pourrait le faire sans manquer aux devoirs dont elle ne pouvait

apprécier les obligations et l'étendue, puisqu'il lui en parlait pour la première fois.

Quand cette lettre fut partie et qu'elle se trouva seule dans sa maison livrée à l'isolement, elle fut saisie d'une morne langueur qui l'aurait promptement épuisée, si l'espoir de la maternité n'eût encore soutenu sa résistance à la douleur et rendu peu à peu la force à son âme. Quelquefois, elle maudissait son état qui la clouait dans sa demeure, l'empêchait de rejoindre son mari et de partager son sort ; d'autres fois, elle se figurait qu'il la trompait, que l'insurrection polonaise n'était qu'un prétexte, et qu'en réalité il l'avait abandonnée.

Son chagrin s'aggravait encore de l'étrange té de sa situation. Son mariage, on s'en souvient, avait eu lieu dans le mystère. Depuis, loin d'en apprendre la nouvelle aux amis qu'elle comptait dans Rome, elle l'avait tenu caché, se conformant ainsi aux désirs de Ladislav, en l'absence duquel elle n'osait plus maintenant se parer du titre de femme et d'épouse qu'il ne lui avait pas encore donné publiquement. De là, pour elle, la nécessité de vivre dans la retraite, sans pouvoir renouer des relations qui, durant ces jours de douleur, lui eussent été doublement chères.

Dans ces circonstances, elle eut l'idée d'aller voir le moine franciscain par lequel avait été célébré son mariage. J'ai déjà raconté qu'il était d'origine polonaise. A ce titre, il suivait de loin avec angoisse, mais avec enthousiasme, les combats entrepris en faveur de ce qu'il appelait la cause sainte. C'est lui qui fit connaître à Séverine le but de l'insurrection et qui, en essayant de la légitimer, justifia du même coup à ses yeux Ladislav Wienowski. Il l'initia à l'histoire et aux espérances de la Pologne. Il lui apprit à suivre sur une carte géographique les progrès des insurgés, et l'engagea à faire de la charpie pour les blessés et des chemises pour les soldats.

A dater de ce jour, Severine se passionna pour la cause qui lui avait ravi Ladislav. Elle en souhaita le triomphe. Elle lut les journaux, afin d'être tenue au courant des événements, et pria chaque jour pour son cher bien, essayant d'imposer silence à ses griefs et de s'élever en héroïsme au même niveau que lui.

Que de tristes heures dut alors passer cette créature qui ne vivait que par son amour ! Les lettres de Ladislas ne lui arrivaient qu'à de rares intervalles, datées tantôt d'un lieu, tantôt d'un autre, écrites entre deux haltes ou au lendemain d'un combat, toujours concises et brèves et sans apporter à son cœur meurtri les satisfactions et les dédommagements qu'elle eût souhaités.

La fatalité s'en mêlant, elle n'avait encore pu lui faire parvenir aucune des siennes, bien qu'elle écrivît fréquemment. Elle subissait donc cette double peine d'être séparée de son mari et de ne pouvoir lui faire partager les préoccupations dont elle était obsédée elle-même.

Qu'on ajoute à ces angoisses morales les souffrances physiques d'une grossesse difficile, et l'on comprendra en quel douloureux état d'esprit et de corps elle se trouvait six mois après la célébration d'un mariage qui lui était apparu comme l'aurore radieuse d'un bonheur éternel. Mais, vouée à d'autres douleurs, le moment approchait où le destin, qui ne mesure les coups qu'il frappe ni à la taille ni à la faiblesse de ses victimes, allait lui en porter de plus redoutables.

Un matin, assise sur la terrasse de sa demeure, elle rêvait à l'absent, quand on lui remit une lettre qui portait le timbre de Varsovie. Elle l'ouvrit, un peu inquiète de n'avoir pas reconnu sur l'adresse l'écriture de son mari. Les deux premières lignes entrèrent en quelque sorte dans ses yeux ; elle en fut comme aveuglée. Elles étaient ainsi conçues :

« Madame la comtesse,

J'ai le pénible devoir de vous prévenir que M. le comte Ladislas Wienowski, aide de camp du général en chef, blessé grièvement.»

Elle ne put en lire davantage ; le papier s'échappa de ses mains, tandis qu'elle tombait privée de connaissance sur le banc où, quelques instants avant, elle caressait par la pensée l'espoir du retour prochain de son mari. La nourrice et les deux serviteurs qui vivaient auprès d'elle accoururent au cri qu'elle avait poussé.

En la voyant immobile et décolorée, la fatale lettre à ses côtés, ils devinèrent la vérité. Ils portèrent Severine dans sa chambre, et l'un d'eux

courut prévenir un médecin, tandis que l'autre allait annoncer au couvent des Franciscains le malheur qui venait d'arriver.

Quand le prieur entra dans la chambre où un médecin l'avait précédé, Severine recouvrait ses sens ; mais elle était hors d'état de lire les graves nouvelles qui brisaient son cœur et bouleversaient sa vie. C'est lui-même qui, après en avoir pris connaissance, les lui fit connaître lentement, peu à peu, avec la prudence que nécessitait sa faiblesse.

L'insurrection était vaincue. Grièvement blessé dans l'un des combats qui précédèrent la prise de Varsovie, le comte Ladislas avait succombé à sa blessure, huit jours après l'entrée des Russes dans cette ville. C'est le chirurgien dont les soins avaient prolongé sa vie sans pouvoir la sauver, qui avait reçu ses dernières confidences. Il les résumait ainsi :

« Hors d'état d'écrire, M. le comte Ladislas m'a chargé, madame, de vous dire qu'en tombant au service de son pays et loin de vous, il gardait du moins l'espérance de vous revoir au ciel. Jusqu'à son dernier souffle, vous avez été l'unique objet de sa pensée. Il a voulu que je vous recommande d'élever son enfant, cet enfant qu'il n'a pas connu, dans le patriotique amour de la terre qu'ont aimée ses aïeux. Il m'a également ordonné d'écrire à sa mère, afin de lui faire connaître les liens qui l'unissaient à vous, de vous confier à elle et d'obtenir de sa tendresse que la fortune personnelle qu'il tenait de son père vous soit remise. Je me suis acquitté de ces devoirs. »

Ainsi Severine devint veuve. Dans sa détresse et quand les violences de la première douleur furent un peu apaisées, elle songea à partir et à rejoindre la mère de son mari, encore inconnue pour elle, mais qu'elle aimait dès ce moment comme sa mère. Frappées du même coup, il lui semblait qu'elles seraient heureuses l'une et l'autre de se réunir dans la communauté de leurs larmes. Malheureusement, elle était, hélas ! hors d'état d'entreprendre le voyage de France ; sa grossesse s'y opposait.

Elle écrivit à la comtesse Wienowska la lettre la plus respectueuse et la plus tendre qu'une femme ait reçue jamais de sa fille. Cette lettre resta sans réponse. Elle écrivit de nouveau. Même silence. Elle eut recours alors au prieur des franciscains, dont les démarches n'eurent pas plus de succès.

– On ne veut pas me répondre, dit-elle amèrement au moine ; on me traite comme une paria. Si j'étais seule, je ne chercherais pas à entrer par force dans une famille qui me renie et dont la parole même d'un mourant n'a pu fléchir l'orgueil ; mais bientôt je serai mère. Je dois assurer à mon enfant le droit de prendre sa place dans la maison de son père. Après sa naissance, je partirai pour Paris.

Elle eut un fils quelques mois après ; mais c'est seulement l'année suivante qu'elle put entreprendre le voyage de France ; car elle fut longue à se relever de tant d'émotions et de souffrances. Elle quitta Rome au commencement du printemps, après avoir vendu les objets d'art que lui avait légués son père, et dont le prix, joint aux quelques valeurs laissées entre ses mains par son mari, constituait désormais toute sa fortune. Tel est le résumé du récit que me fit Tibalde. Je l'ai complété par divers détails qui parvinrent par la suite à ma connaissance

– Et depuis que madame Severine est partie, ne savez-vous plus rien d'elle ? lui demandai-je, quand il eut cessé de parler.

– Je sais seulement qu'elle n'est pas heureuse, monsieur, me répondit-il. Je sais aussi qu'elle a écrit à diverses reprises au prier des franciscains. Il pourra peut-être vous en dire plus long.

Je courus au couvent. J'interrogeai le prier. J'appris par lui qu'arrivée à Paris, Severine avait vainement frappé à la porte de la comtesse Wienowska. Cette porte demeurant obstinément fermée, elle s'était fixée à Paris et y vivait modestement, attendant qu'une circonstance propice lui donnât le nom, la fortune et le rang auxquels avait droit la veuve du comte Ladislas Wienowski.

Je ne saurais traduire ici l'impression que me causèrent ces nouvelles. La pensée que Severine, indépendante et libre, n'avait plus au monde d'autre appui que moi, me bouleversait et m'empêcha d'abord de m'apitoyer sur l'étendue de son infortune. De nouveau, mon cœur était ouvert à l'espérance, et j'étais tenté de bénir des douleurs qui me rendaient mon amie. Mais ce sentiment égoïste fut de courte durée, et bientôt, en songeant aux souffrances qu'elle avait endurées, je me sentis pris d'une immense pitié pour elle, et je conçus le dessein désintéressé de l'aider à arriver au

terme de ses maux immérités. Je m'éloignai de Rome, l'âme obsédée par ces pensées et l'esprit rempli de ces projets.

IV

Je savais par le prier que Severine habitait sur les hauteurs qui dominaient alors la Seine, en avant de Passy, et qui, nivelées depuis, ont fait place à d'aristocratiques quartiers. Elle s'était fait là une retraite modeste où elle vivait sous le nom de madame Realti, n'ayant osé, pour des causes que l'on connaîtra bientôt, porter le nom de son mari. A peine reposé des fatigues de mon voyage, je me mis à sa recherche.

A l'extrémité du quartier de Chaillot, et sur le point le plus élevé, une rue, dont il ne reste aujourd'hui qu'un tronçon, s'étendait parallèlement à la Seine. Cette rue était bordée de petites maisons entourées de jardins clos de murs bas, au-dessus desquels l'œil du passant pouvait suivre le cours du fleuve.

C'est devant l'une de ces maisons que je m'arrêtai. Je traversai l'étroite cour qui la précédait, et, ayant fait le tour du logis, je me trouvai dans un jardin dont les pentes gazonnées descendaient jusqu'au quai.

Mon cœur ému soulevait de ses battements ma poitrine oppressée, et je me sentais défaillir, en proie à une angoisse extrême, quand à quelques pas devant moi, s'ébattant sur une pelouse verte et fleurie, j'aperçus un enfant qui essayait ses premiers pas, sous la protection d'une vieille femme toute à ses soins. Cette femme, je la reconnus ; c'était la nourrice de Severine. Elle me vit, poussa un grand cri, et, enlevant l'enfant entre ses bras, elle se dirigea en courant vers la maison, dont ses exclamations réitérées troublèrent le silence.

A ce bruit, une jeune femme vêtue d'une robe noire, et adorablement belle, encore que son pâle visage révélât la tristesse, apparut sur le perron, en disant en italien, d'une voix qui remua tout mon être :

– Pourquoi ces cris, Marthe ?

Je l'avais reconnue. C'était elle. Je fus à ses pieds avant qu'elle eût prononcé une parole.

– C'est moi, Severine, moi, votre fidèle et éternel ami.

– Monsieur Richard ! murmurait-elle.

Et plusieurs fois répété en français, mon nom tomba de ses lèvres, dans un souffle qui passa sur mon front comme un parfum réparateur. Ah ! son accent me prouvait qu'elle ne m'avait pas oublié, que l'image du compagnon des jours heureux n'avait pas fui sa mémoire, et qu'en me retrouvant, elle venait, pour la première fois depuis de longs mois, de goûter la joie infinie qui accueille le retour de ceux qu'on aime.

Nous fûmes longtemps avant de nous remettre de cette violente émotion, et je ne sais encore comment je me trouvais dans un petit salon, assis à ses côtés, les mains dans les siennes, comme un frère à côté de sa sœur.

– Je ne rêve pas, dit-elle enfin ; c'est vous, monsieur Richard, c'est bien vous. Ah ! cette heure de joie m'était bien due, car souvent, dans l'excès de mes maux, je vous ai appelé.

– Pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

– Je n'osais pas. J'avais été si ingrate envers vous ! Au milieu de mon court bonheur, j'avais paru vous oublier, et je me croyais oubliée aussi. Je me sentais coupable, je redoutais de vous revoir. Mais comment avez-vous trouvé ma demeure ?

– J'arrive de Rome. Un jour, ne pouvant plus vivre dans l'ignorance de votre destinée, j'ai voulu parcourir les lieux où je vous avais connue. Tibalde et le prieur des Franciscains m'ont tout appris. Alors, je suis venu, et me voilà.

– Puisque vous connaissez ma triste histoire, me dit-elle, je ne vous la raconterai pas. J'ai beaucoup souffert, beaucoup pleuré, et je n'espérais plus, je l'avoue, une joie aussi grande que celle que me fait éprouver votre retour.

– Il est donc vrai, repris-je, que la comtesse Wienowska vous a tenu rigueur ?

– Elle m'a cruellement punie d'avoir porté le nom et mérité l'amour de son fils. Elle s'est vengée comme si j'eusse été criminelle envers elle, envers lui, et tandis que mon cœur meurtri aurait eu besoin d'une affection

qui me rendît quelque chose de ce que j'avais perdu, elle n'a pas craint de lui porter de nouveaux coups, en me traitant ainsi qu'une aventurière qui n'aurait pas eu le droit de revêtir des habits de veuve.

– Je ne vous comprends pas !

– Écoutez alors, et vous me comprendrez. On vous a raconté les événements qui suivirent votre départ ; vous savez donc comment je me suis mariée. Docile aux volontés de Ladislas, ignorant qu'il existât pour les Français des formalités indispensables à la validité du mariage, j'ai cru que la bénédiction d'un prêtre, descendant sur nos fronts et sur nos mains unies, avait fait de moi la femme légitime de Ladislas, que j'avais droit à son nom, à ses biens, et que son fils y avait des droits plus incontestables encore. Je me trompais.

Je commençais à comprendre.

– Ainsi qu'on vous l'a dit, continua Séverine, dès que j'eus appris que j'étais veuve, j'écrivis à la comtesse. Je lui parlai comme une fille à sa mère. Je lui confessai ma douleur, en lui demandant le droit de l'associer à la sienne. On ne me répondit pas. Je savais cependant qu'avant de mourir Ladislas avait déclaré, dans une lettre qu'il dicta et qui fut transmise à sa mère, que j'étais son épouse. J'écrivis de nouveau, en rappelant cette circonstance. Nulle réponse ne me parvint. Je n'insistai pas ; mais dès que je fus en état de voyager, je me mis en route pour Paris. En arrivant, je me présentai, mon fils dans mes bras, à l'hôtel Wienowski. Je ne fus pas reçue. Je laissai mon nom et l'adresse de mon logement. La comtesse n'y vint pas ; mais elle m'envoya un homme de loi, duquel j'appris que mon mariage était sans valeur devant la législation française, et ne me donnait droit, ni pour moi, ni pour l'enfant, au nom et à l'héritage de Ladislas. Oui, on osa me dire, me dire à moi, que, n'ayant pas été précédé des publications prescrites par le Code civil et ayant été célébré sans le consentement de la comtesse, il était nul ; qu'en conséquence, je ne pouvais être considérée que comme la maîtresse de Ladislas et son fils comme un enfant naturel.

– Mais c'est infâme ! m'écriai-je. Vous avez été mariée, ignorante de ces obligations dont Ladislas lui-même ne soupçonnait pas l'existence. Votre bonne foi est entière, et vous avez des droits.

– Je les connais, mes droits, répondit Séverine avec amertume, en secouant tristement la tête. Je les ai cherchés dans la loi française que j’ai voulu étudier et qui ne m’en donne aucun. Non-seulement Ladislas, à défaut du consentement de sa mère, ne lui a pas adressé ce qu’on nomme les actes respectueux, mais encore il a négligé de faire les publications légales, et, comme on peut supposer que ces omissions ont eu lieu dans un but de clandestinité, je ne peux en réparer les effets.

– Vous disiez qu’avant de mourir, il a dicté une lettre par laquelle il déclare que vous êtes sa femme ?

– Sa mère prétend que cette lettre n’existe pas, et que celle qu’elle a reçue ne mentionne que la mort de Ladislas.

– Elle l’a détruite, c’est certain. Mais il vous reste un témoin : l’homme qui a écrit sous la dictée de votre mari mourant.

– On n’a pu le retrouver.

– Quelle femme est donc cette comtesse ? m’écriai-je.

– Une femme hautaine et fière, qui ne veut pas admettre que son fils ait pu épouser, contre sa volonté, une pauvre et obscure orpheline, et dont l’orgueil farouche a endurci le cœur à ce point que l’héroïque mort de Ladislas n’a même pu l’attendrir.

– Voilà une horrible chose, et je ne peux croire qu’il n’existe pas un moyen.

– Il en existe un, le seul qui me soit interdit. L’avocat que j’ai consulté m’a engagée à m’adresser aux tribunaux pour faire établir la légitimité de mes droits. Mais, ayant constaté que je ne possède d’autres preuves de la vérité que l’inscription de l’acte de mariage sur le registre du couvent des Franciscains, je n’ai pas voulu avec de si faibles armes, et pour l’honneur même de mon fils, la publicité d’un procès scandaleux. D’ailleurs, on ne conteste pas le mariage religieux, on conteste sa validité.

– Que comptez-vous faire alors ?

– Attendre. Mes ressources, quoique modiques, me permettent de vivre et d’élever mon enfant. J’ai découvert cette tranquille retraite ; j’y vis dans l’espoir que Dieu touchera le cœur de la comtesse. De temps en temps, j’écris à cette mère dénaturée, afin de lui rappeler que, non loin d’elle,

l'épouse et l'enfant de son fils attendent justice. Quelque jour, elle se lassera de porter un remords dans l'âme, et elle nous appellera.

– L'espérez-vous ?

– Si je me trompe, j'aurai du moins accompli mon devoir.

Tandis que Severine me parlait avec cette résignation courageuse, je l'observais, m'enivrant de son doux regard et contemplant sa beauté qu'avait ennoblie et dramatisée la douleur, sans lui enlever rien de la sérénité qui en augmentait le charme. Je me disais que les caprices du destin sont aussi inexplicables que ses rigueurs, et je ne comprenais pas qu'il eût amassé tant d'infortunes sur une tête aussi innocente. A quoi tient le bonheur ? Que, trois ans avant, j'eusse demandé la main de Severine, avant l'arrivée à Rome de Ladislas Wienowski, et maintenant elle serait l'épouse heureuse et honorée d'un homme qui l'aurait trop aimée pour l'exposer, même sans le savoir, aux aventures auxquelles l'avaient livrée l'ignorance et l'impardonnable légèreté de Ladislas. Le véritable amour devine ce qu'il ne sait pas, et sa sollicitude, qui ne se lasse jamais, se plaît à découvrir les périls qui menacent le repos de l'être aimé, et à les conjurer.

Ces réflexions se pressaient dans mon esprit, ajoutant à mon émoi je ne sais quelle satisfaction inavouée et irritante qu'alimentaient une espérance subite, une tendresse immortelle, tout à coup réveillées par la présence même de l'objet qui les avait inspirées et les faisait vivre. Mais à cette espérance, fruit de mon imagination entraînée dans la région du rêve, ma conscience opposait froidement le devoir. Le devoir m'ordonnait d'apaiser les excitations dangereuses et de songer, avant tout, à secourir la malheureuse femme dont je pouvais, par ma présence, mes conseils et mon intervention, améliorer le sort.

L'ayant pieusement écoutée, je lui promis d'interroger un jurisconsulte, afin de savoir s'il n'existait pas quelque moyen direct ou détourné de rendre à ses droits méconnus leur autorité.

– Il faut que vous ayez justice, lui dis-je, et que personne ne puisse vous contester les douloureux privilèges qui appartiennent à la veuve du comte Wienowski, pas plus qu'à votre enfant le nom que vous lui apprendrez à porter avec honneur.

J'étais sincère en m'exprimant ainsi. La pensée ne me vint même pas que la prolongation précaire où vivait Severine me la livrait sûrement, si je concevais encore le dessein de l'épouser. Je ne songeai qu'à l'aider à reconquérir son rang et non à me demander si, une fois remise en possession des biens qu'elle revendiquait, elle ne s'obstinerait pas à porter éternellement le deuil des veuves et à conserver un nom illustre entre tous. Je résolus de me sacrifier à ses intérêts, de me vouer à son bonheur, de ne lui parler jamais des sentiments qu'elle avait fait naître. Cette décision prise, je l'en entretins avec un calme qui m'étonna moi-même et une sagesse qui excita son admiration et sa reconnaissance.

Mon plan était simple et d'une exécution facile. La comtesse Wienowska ne me connaissait pas. J'imaginai de me présenter à elle comme un ami de son fils, de gagner à ce titre sa confiance, d'en profiter pour étudier cette nature qui s'annonçait intraitable et farouche, pénétrer le secret de sa vie et les motifs qui la rendaient si furieusement hostile à la veuve de son fils.

– Je n'ai guère d'espoir, me dit Severine, mais je ne peux m'opposer à votre généreuse tentative. Il s'agit de donner un nom et une fortune à mon enfant, et je dois dans ce but essayer de tous les moyens compatibles avec l'honneur.

En nous séparant, je lui promis de revenir le lendemain, et j'aime mieux dire dès à présent, pour n'avoir plus à le répéter, que je tins parole, et qu'à partir de ce moment, je la revis tous les jours, concentrant de plus en plus toutes mes affections sur elle et sur son enfant que je m'accoutumai bientôt à considérer comme s'il eût été le mien.

Sans perdre un instant, je me mis en campagne, afin de réaliser le plan que j'avais conçu. Je devais d'abord m'introduire chez la mère de Ladislav, et m'y introduire de manière à y être favorablement accueilli d'elle et à lui inspirer confiance. Je m'informai de sa demeure et de ses habitudes. Elle habitait, dans le Marais, un vaste hôtel d'où elle n'était plus sortie depuis la mort de son fils. Elle y recevait un petit nombre de personnes amies, ses compatriotes pour la plupart. Son frère, l'unique parent qui lui restait, y vivait avec elle. C'était son aîné. Vieux et infirme, il ne quittait son fauteuil que pour son lit. Un domestique, spécialement attaché à son service, était chargé de veiller sur lui ; car, tombé en enfance, il exigeait des soins assidus

et constants. La mort de Ladislas qu'il aimait comme un père aime son fils et la défaite de ses patriotiques espérances avaient aggravé son mal au point de laisser croire que ses jours touchaient à leur terme.

La comtesse, sa sœur, avait supporté plus courageusement que lui le terrible coup. Comme ces arbres que la foudre a frappés sans les abattre et qui montrent fièrement à leurs flancs, ainsi qu'une inffaçable empreinte, le sillon noirci tracé par son passage, elle demeurait debout, invaincue et bravant stoïquement la douleur. Il est vrai que l'heure de la vieillesse n'était point encore venue pour elle. Elle avait cinquante ans à peine, et la vigueur de son corps égalait celle de son âme. La mort prématurée de son mari, les malheurs de sa patrie l'avaient de bonne heure disposée à souffrir. Des joies de la vie elle ne connaissait rien. Ses jours s'étaient écoulés dans le regret des choses perdues et dans un espoir trompé sans cesse et toujours renaissant, que la fatalité venait de briser, sans qu'elle en parût profondément atteinte. Elle tenait enfermé en elle, comme un trésor précieux, son inguérissable mal, et, ne voulant pas être consolée, elle ne cherchait à exciter aucune pitié.

Voilà ce que j'appris à son sujet. Je me décidai alors à me présenter dans sa maison. J'en savais assez sur Ladislas et sur ses derniers moments pour parler de lui comme si je l'avais intimement connu. J'étais résolu à user de cet innocent subterfuge pour m'ouvrir le chemin d'un cœur dont l'impassibilité demeurait inexplicable.

Je n'oublierai jamais ma première entrevue avec la comtesse Wienowska. Je lui avais écrit la veille pour lui annoncer ma visite, justifiée par les communications que je me disais chargé de lui faire. Je fus reçu par un vieux domestique qui me guida à travers les couloirs déserts d'un vaste hôtel, jusque dans un salon situé au premier étage, dont l'ameublement démodé et défraîchi disait clairement que la comtesse n'attachait aucun prix à l'élégance et au confort des objets parmi lesquels elle vivait. Ce salon était éclairé par une croisée large et haute, qui s'ouvrait sur un jardin mal tenu, dont des arbres vénérables formaient le principal ornement. Je ne saurais exprimer, comme je la ressentis, la tristesse qui régnait dans cette demeure. Il eût fallu pour l'animer le va-et-vient des serviteurs nombreux et empressés, des joyeux cris d'enfants, ce qui fait le charme des foyers

heureux, tandis qu'au contraire, la vie semblait s'en être retirée. La tristesse des deux vieillards ne pouvait la lui rendre.

La comtesse entra sans bruit. Je la vis apparaître sur le seuil d'une petite porte qu'elle ferma derrière elle. Pâle, grande et mince, avec des cheveux gris qui accompagnaient son visage de leurs bandeaux épais, sans expression dans le regard, les traits d'une immobilité saisissante, elle semblait s'être fait un masque de froideur et de dureté. Elle s'arrêta à quelques pas de moi, et, sans répondre à mon salut, elle me dit d'une voix âpre et presque malveillante :

– Vous l'avez vu sur son lit de mort ? Vous avez recueilli son dernier soupir ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

– Je l'ai vu, répondis-je avec assurance ; j'ai recueilli non-seulement son dernier soupir, mais encore ses dernières paroles. Si je ne suis pas venu plus tôt pour vous les répéter, c'est que des événements tout personnels et indépendants de ma volonté m'ont retenu deux ans loin de Paris.

– Que vous a-t-il chargé de me dire ?

– Qu'il s'était bravement conduit ; qu'il était tombé en accomplissant son devoir, et que sa dernière pensée était pour vous.

– Pour moi seule ?

– Et pour sa femme qui, séparée de lui, était alors sur le point de donner à la famille Wienowski un héritier qui est né depuis.

– Est-ce tout ?

– Il m'a prié encore de recommander à vos bontés la mère et l'enfant.

A ces mots, la comtesse ne put contenir sa colère, et l'exprima dans un geste de violence.

– Vous a-t-il dit aussi qu'il a épousé celle femme à mon insu, sans mon consentement et contre mon gré ?

– Je le savais.

– Vous a-t-il dit qu'en négligeant de remplir ces formalités, et d'autres encore, il a fait de ce mariage clandestin un acte abominable et maudit, que Dieu n'a pu bénir, et qu'il m'a donné le droit de renier les êtres qu'il a osé placer sous ma sauvegarde ?

– Il respectait trop sa mère pour supposer qu'elle refuserait de céder aux prières d'un mourant, et qu'elle fermerait son cœur et sa maison à l'épouse

de son choix et à l'enfant né de leur union.

– C'est cependant ce qui est arrivé ; j'ai fermé, comme vous dites, ma maison et mon cœur à des gens qui ne me sont rien. Ceux-là seuls peuvent appartenir à ma famille qui y sont entrés par ma volonté.

Elle prononça ces mots d'un accent implacable ; puis elle s'assit, m'invita à en faire autant, et changea brusquement de ton.

– Laissons là cette femme ; elle n'est qu'une étrangère pour moi, et je ne veux pas m'occuper d'elle. Parlez-moi de lui, monsieur, puisque vous l'avez vu mourir. Comment est-il mort ?

– La veille de la prise de Varsovie, il recut dans une sortie, une balle en pleine poitrine et un coup de sabre au visage. Sur l'ordre de son général, qu'il accompagnait et qui ne voulut pas le laisser aux mains de l'ennemi, il fut relevé par ses soldats et emporté dans la ville où il mourut huit jours après l'entrée des Russes, n'ayant repris sa connaissance que durant quelques heures.

– C'est alors que vous recûtes ses confidences ? Par quelles circonstances vous trouviez-vous auprès de lui ?

– J'étais de passage à Varsovie quand la ville fut assiégée. J'y restai et j'y trouvai Ladislas que j'avais connu à Paris. Quand j'appris qu'il était blessé, j'accourus auprès de lui ; je lui prodiguai mes soins.

– Le chirurgien qui l'a soigné et qui m'écrivit pour m'annoncer sa mort ne m'a pas parlé de vous.

– Mais moi, je peux vous parler de lui, madame : il se nommait Minewitz.

– C'est vrai ! murmura-t-elle.

– Et je sais qu'il a reçu des confidences semblables à celles qui m'ont été faites à moi-même.

Si la comtesse avait eu un doute quant à la véracité de mon récit, ce doute fut dissipé par l'assurance que j'apportai dans ma réponse. Je ne craignais pas d'être démenti ; car, après avoir écrit à Severine et à la comtesse, Minewitz n'avait pas reparu et jamais on n'avait plus entendu parler de lui. J'étais décidé, d'ailleurs, si le hasard me mettait en sa présence, à le faire complice de projets qui n'avaient d'autre but que l'accomplissement des dernières volontés de Ladislas et à l'associer à mes tentatives.

Il y eut entre la comtesse et moi un long silence. Elle s'abandonnait à je ne sais quelle rêverie, qui semblait emporter ses esprits bien loin de son salon. Tout à coup, elle me dit :

– Vous connaissez cette femme ?

– Je la connais.

– Est-elle digne de mon fils ?

– Oh ! madame, une telle question est une injure à la mémoire de Ladislas.

Elle leva les épaules, comme pour railler mon indignation.

– Eh bien ! veuillez vous charger de lui faire savoir ma volonté : jamais je ne consentirai à la reconnaître pour la comtesse Wienowska ; jamais je ne reconnaîtrai son fils pour mon petit-fils.

– Elle peut vous y contraindre.

– M'y contraindre ! s'écria l'orgueilleuse patricienne. Comment ?

– Il y a des tribunaux.

– Qu'elle essaye donc ! fit-elle farouche et menaçante. Croyez-moi, monsieur, si vous lui portez quelque intérêt, donnez-lui le conseil de renoncer à ses prétentions. Ce sera le prix de mes bienfaits. Oui, je veux bien qu'elle ne souffre pas de la misère, qu'elle puisse vivre, élever honorablement son enfant, mais que je consente à ce qu'elle porte le nom de mon fils, jamais ! jamais ! Notre race est finie, bien finie, et puisque la Pologne est morte, il vaut mieux que les Wienowski meurent dans la personne des deux vieillards que garde cette maison.

Je compris, en l'entendant me parler ainsi, que sa volonté n'était pas de celles que les supplications peuvent affaiblir. Les événements seuls auraient un jour la puissance de la briser, et la sagesse m'ordonnait de ne pas quitter cette maison en vaincu. Dans l'intérêt de Severine et de l'enfant, il fallait que je conservasse le droit d'y entrer et de parler à la comtesse sans éveiller sa défiance. Cette conviction dicta ma réponse.

– Je vous promets, madame la comtesse, dis-je en m'inclinant, de répéter vos paroles à celle pour qui vous les avez prononcées. Je ne saurais m'engager pour elle ni dire dès à présent ce qu'elle fera ; mais assurément, je m'efforcerai de la convaincre qu'elle doit obéir à vos volontés, et au lieu d'entrer en lutte avec vous, ce qui serait folie, accepter vos bienfaits.

Un éclair de satisfaction sillonna son visage. J'eus à peine le temps d'en saisir la trace, et je le vis presque aussitôt se recouvrir de son masque pâle d'immobilité.

– Vous sembliez, tout à l'heure, plus ardent à la défendre ? objecta-t-elle.

– Vous promettre de lui donner un bon conseil, c'est la défendre aussi.

Elle ne fit aucune autre objection, et je me levais pour partir, quand, d'un geste, elle me retint, en disant :

– Je voudrais encore vous parler de mon fils.

– Parlez-en, madame ! m'écriai-je.

– Vous l'avez donc vu mourir ?

Elle mit dans cette phrase un ineffable accent, et pour le coup, à la place de la créature implacable et frondeuse qui s'était, jusqu'à ce moment, révélée à moi, je vis surgir la mère, une mère au cœur percé de mille traits, attendrie, navrée et vouée à un deuil éternel.

Continuant jusqu'au bout mon pieux mensonge, je lui racontai tels que je me les figurais les derniers instants de son fils. Alors elle pleura et, toute troublée, serrant fiévreusement ses mains autour des miennes, elle but avec avidité mes paroles, dans lesquelles elle semblait poursuivre la réalité de l'irréparable malheur. Cette fois, j'écartai de mon récit tout ce qui concernait Severine, et je n'eus pas à m'en plaindre, car, lorsque j'eus fini, la comtesse me dit :

– Vous reviendrez me parler de lui, n'est-ce pas ?

Je la quittai rempli d'espoir. Il était impossible qu'une heure ne sonnât pas où la femme à laquelle je venais d'arracher des larmes en lui parlant de son fils, ne se laissât pas attendrir par les douleurs de Severine et par le sourire d'un enfant dans lequel elle reconnaîtrait son propre sang.

A la suite de cet entretien, auquel je devais d'avoir pénétré cette âme passionnée et farouche, j'allai trouver un avocat dont la prudence m'était connue, et je lui racontai l'histoire de Severine, en lui demandant si la loi n'offrait pas à la veuve du comte Ladislas Wienowski un moyen sûr de conquérir les avantages auxquels elle avait droit.

– La question est délicate, me répondit-il. Votre protégée pourrait, si elle vivait à Rome, porter le nom de son mari, et, s'il avait été un sujet romain, revendiquer sa fortune. Mais cette fortune est en France ; elle-même s'y

trouve. L'héritage qu'elle réclame ne peut lui être adjugé que sous l'empire des lois nationales. Or, il est certain que ces lois sont contre elles, et que son mariage, ainsi qu'on vous l'a dit, peut être contesté. Cependant, il est des cas où les tribunaux ont refusé d'admettre que le défaut de certaines formalités entraînaît la nullité d'une union contractée de bonne foi. Pour moi, Severine Realti est légitimement la comtesse Wienowska. Qu'elle réclame judiciairement à sa belle-mère la fortune de son mari. Si cette fortune lui est refusée, elle plaidera, et l'action qu'elle aura intentée en justice pour faire valoir ses droits fera naître la question de validité que les tribunaux devront alors résoudre. Je ne doute pas qu'elle ait gain de cause.

Je dus répéter à Severine ces divers détails. Elle approuva ma conduite envers la mère de Ladislav, tout en me déclarant qu'elle refusait ses bienfaits et les refuserait toujours. Mais quand je fis allusion à la nécessité d'un procès, elle me dit :

– Je ne porterai jamais le nom de mon mari, je ne recueillerai jamais sa fortune, si je ne dois les obtenir que d'une décision judiciaire. Saisir les tribunaux de ma revendication, ce serait m'exposer à voir profaner mes souvenirs les plus chers et toutes mes pudeurs. Non, je n'engagerai pas une lutte aussi odieuse. La comtesse seule décidera si son courroux doit survivre à Ladislav. J'aime mieux rester pauvre et condamner mon fils à vivre sous le nom que je porte, que d'exposer l'histoire de mon amour aux aventures d'un débat contradictoire.

– Soit ! lui dis-je. Il n'y a donc plus qu'à attendre du temps la solution que j'espère. Il est impossible qu'un jour ou l'autre, Dieu ne touche pas ce cœur endurci que je n'ai pu fléchir, et ne vous ouvre pas le foyer où vous avez droit d'occuper la première place.

A dater de ce moment, la maison de Severine devint en quelque sorte ma maison. J'y venais tous les jours, cherchant à deviner par quels moyens je pourrais apporter à cette âme affligée une consolation qu'elle pût goûter. La voir, m'occuper d'elle sans jamais lui parler de moi, devint en peu de temps la plus douce comme la plus chère habitude. J'eus bientôt repris l'aimable joug de son charme vainqueur, et bien que plus de trois années se fussent écoulées depuis l'heure où, pour la première fois, je l'avais vue et aimée, je me surpris à l'aimer plus éperdument qu'autrefois, à nourrir l'espoir qu'un

jour ou l'autre, elle devinerait mon secret, et que ce rêve de la voir devenir ma femme, formé durant les jours heureux, se réaliserait.

La puissance de ces sentiments s'imposa bientôt et peu à peu à Severine, sans qu'elle parût en deviner le véritable caractère. Avait-elle pénétré mon cœur ou ne comprenait-elle pas ? je n'aurais pu le dire. Nous vivions ensemble comme deux amis, ou, pour mieux dire, comme une sœur avec son frère. Je la voyais tous les jours. Je passais dans sa demeure de longs instants. Je m'occupais de ses intérêts et je chérissais son fils comme s'il eût été mien.

C'était un délicieux enfant blond, robuste. Il grandissait de corps et d'esprit, et je voyais sa petite intelligence s'ouvrir et se développer comme une fleur. Il commençait à parler, et dans ses premiers gazouillements, mon nom revenait souvent sur ses lèvres, mêlé aux noms des êtres qu'on lui apprenait à chérir. C'est lui qui forma, entre sa mère et moi, le doux et indissoluble lien qui nous unit pour toujours, et qui fut solennellement et définitivement consacré dans des circonstances que l'on connaîtra bientôt.

J'ai vécu alors les plus douces heures de ma vie ; je possédais la confiance de Severine. Elle me racontait les incidents de sa modeste existence. Elle me communiquait ses pensées, qui aboutissaient toutes au même but : la revendication du nom de son mari et la reconnaissance légale de son mariage. Elle me témoignait enfin une affection sincère, sûre, insuffisante assurément à donner à mon cœur étreint d'un immense amour toute sa pâture, mais qui le faisait vivre dans une espérance indestructible au delà de laquelle je me plaisais à élever sur les horizons infinis de l'avenir l'édifice du bonheur rêvé.

Dans cette tranquille sérénité, je ne perdais pas de vue l'objet de mes précédentes démarches, et je ne négligeais pas d'aller rendre mes devoirs à la comtesse Wienowska. Quoique ayant échoué dans ma première tentative, je n'étais pas découragé. Je voulais, au contraire, saisir toute occasion propice pour la renouveler. Seul, je ne possédais pas assez d'influence pour la faire réussir ; je voulais me donner des complices. Je ne désespérais pas de les trouver dans l'entourage de la comtesse. Les habitués de son salon étaient rares ; je n'en connaissais aucun ; mais je me figurais qu'il s'en trouverait parmi eux qui consentiraient à me seconder dans

l'accomplissement de ma tâche. Aussi mes visites à l'hôtel Wienowski furent-elles fréquentes, jusqu'au moment où la comtesse, que je n'avais vue encore que dans des visites de jour, m'engagea pour le soir. J'acceptai, comme on le pense, son invitation, résolu à chercher, jusqu'à ce qu'il fût tombé en mon pouvoir, l'instrument qui me donnerait l'accès de son cœur.

V

Le soir où, pour la première fois, la comtesse Wienowska me présenta à ses amis, ils étaient réunis dans un salon au nombre de douze ou quinze, hommes et femmes. Quand j'entrai, ils formaient plusieurs groupes. Quatre d'entre eux étaient assis autour d'une table de wisth ; trois entouraient la maîtresse de la maison, avec laquelle ils causaient à demi-voix, tandis que les autres, réunis à l'une des extrémités du salon, discutaient bruyamment. A mon apparition, les conversations s'arrêtèrent, tous les regards se dirigèrent de mon côté, et en un instant, observé et dévisagé, j'eus le temps de voir que la plus jeune des personnes présentes était encore la comtesse, car toutes les autres avaient des rides au front et des cheveux blancs.

Ce qui me frappa surtout, ce fut la tristesse empreinte sur ces divers visages. Cette tristesse offrait un caractère saisissant et étrange. Elle exprimait, avec le regret des morts et le découragement qui succède aux efforts stériles, la révolte sourde, la colère, mais non la résignation. Il y avait là trois ou quatre vieillards, maigres et vigoureux, dont la physionomie martiale et ravagée semblait braver la douleur ; des femmes dont les traits révélaient des souffrances cruelles et dont les yeux, où les larmes ne s'étaient jamais frayé un passage, conservaient l'orgueil des résistances héroïques, survivant à la défaite et à l'écrasement. On eût dit, non des martyrs, mais des titans foudroyés menaçant encore le ciel et maudissant le destin qui les avait trahis.

Dans le silence qui s'était fait à mon entrée, et où je devinais la défiance, je traversai le salon pour aller saluer la comtesse, assise auprès de la cheminée. Elle me tendit sa main fine et pâle, sur laquelle je posai mes lèvres. Puis elle me dit à haute voix :

– Soyez le bienvenu, monsieur.

Et, s'adressant à ses amis, elle ajouta :

– Je vous présente M. Richard, dont je vous ai parlé. Plus heureux que moi, il a eu le douloureux bonheur de fermer les yeux à mon fils. Je réclame pour lui votre bienveillance et votre amitié. Il en est digne.

Après ces paroles, elle me nomma les personnes présentes. Quelques-uns des hommes m’entourèrent, en m’interrogeant sur les circonstances de la mort du comte Ladislas, tandis que recommençaient autour de nous les conversations que mon arrivée avait interrompues. En quelques instants, j’eus gagné la confiance de tous, et aux témoignages d’estime qui me furent accordés, je devinai combien était puissant l’empire que la comtesse exerçait sur ses amis.

Tout en causant avec ces derniers, je cherchais à étudier les caractères, à pénétrer les pensées, à deviner lequel d’entre eux possédait le plus d’autorité dans ce cercle où je voulais trouver un complice qui consentit à unir ses efforts aux miens et à plaider auprès de la comtesse la cause de Severine. Malgré leur âge, tous avaient pris part à l’insurrection, tous avaient fait preuve d’héroïsme, et il me semblait que, parmi des âmes si vaillamment trempées et accoutumées à souffrir, il s’en trouverait une qui voulût donner à la mémoire du comte Ladislas, tombé pour la cause commune, la seule satisfaction que, dans la mort, il pût encore attendre. Mais l’appui que je cherchais ne devait pas me venir de ceux de qui je l’attendais. Il allait surgir autrement, et le ciel se prononçait clairement pour Severine, puisqu’il m’envoya tout à coup un secours puissant et inespéré.

La soirée était avancée déjà. Je me préparais à m’éloigner, en me promettant de revenir bientôt dans cette maison où se jouait la destinée de mon amie, quand le bruit d’une voiture roulant sur le pavé de la cour se fit soudain entendre.

– Qui vous arrive si tard, comtesse ? demanda une femme âgée qui s’était levée pour partir.

– Ce ne peut être que le prince Jean et sa fille C’est leur jour d’Opéra. Ils auront quitté le spectacle pour venir un instant.

– Je le croyais en voyage, objecta un personnage que tout le monde appelait général et traitait avec une déférence marquée.

– Ils sont revenus depuis trois jours, après avoir passé l’hiver à Pise, à cause de la santé d’Edwige, répondit la comtesse.

– Comment va cette chère enfant ? reprit le général.

– Beaucoup mieux, ainsi que vous allez en juger.

Comme la comtesse venait de répondre, la porte fut ouverte à deux battants, et je vis entrer un petit vieillard, au visage vénérable, aux longs cheveux blancs roulant en boucles sur les épaules, et, à ses côtés, une jeune fille blonde, dont les yeux bleu clair et l'éblouissante blancheur attirèrent mes regards, vêtue d'une robe de crêpe noir, aux plis amples, qui encadraient comme d'un voile mélancolique et vapoureux sa fine et pure beauté. Elle était grande et svelte ; elle avait cette démarche élégante et légère qu'on se plaît à attribuer aux héroïnes des poèmes chevaleresques, et, sous l'éclat blondissant de ses cheveux, ses yeux paraissaient si profonds, sa pâleur si poétique, qu'elle tenait plus du rêve que de la réalité.

Je jugeai qu'elle devait avoir vingt-cinq ans. Quand elle parla, j'entendis un timbre de voix harmonieux, sonore et doux ; quand elle sourit, ses lèvres s'entr'ouvrirent par un mouvement d'une incomparable grâce, sans déranger la tranquille sérénité d'un regard qui semblait planer au-dessus des choses de la terre et poursuivre au delà des espaces une mystérieuse vision.

La comtesse s'était avancée à la rencontre des nouveaux venus. Elle embrassa la jeune fille et tendit la main au prince, qui la pressa affectueusement. Pendant ce temps, le général, que j'avais interrogé, m'apprenait que le prince Jean, quoique né Russe, avait toujours manifesté pour la cause polonaise des sympathies si profondes qu'il s'était vu dans la nécessité, après la défaite de l'insurrection, de quitter la Russie. Il vivait tantôt en France, où il comptait de nombreux amis, tantôt en Angleterre, où il possédait des terres immenses qui lui venaient de sa femme, Anglaise elle-même et morte quelques mois avant.

– Nous le considérons comme un des nôtres, ajouta le général ; jamais son secours n'a fait défaut à nos malheureux compatriotes quand ils en ont eu besoin.

J'allais l'interroger sur la princesse Edwige, lorsque je vis la comtesse qui venait de laisser celle-ci, entourée de plusieurs personnes, se diriger de mon côté. Je fis quelques pas au-devant d'elle, et nous nous trouvâmes seuls dans l'espace demeuré libre au milieu du salon.

– Vous avez blâmé ma conduite envers celle qui se dit la veuve de mon fils ? me dit-elle, de façon à être entendue de moi seul. Vous m’avez crue orgueilleuse, cruelle, que sais-je encore ? Ma dureté vous a révolté. Ne niez pas, ne protestez pas. J’ai deviné ce qui s’est passé dans votre cœur, depuis que vous êtes venu me parler au nom de cette femme, et j’ai compris que si ma résistance à vos prières pour elle ne vous a pas éloigné à jamais de ma maison, c’est que vous espérez encore trouver le chemin de mon cœur et l’attendrir !

– Eh bien ! c’est vrai ! m’écriai-je ; pourquoi vous le taire ?

Elle posa brusquement une main sur mon bras pour arrêter mes paroles, et reprit :

– Il faut donc que je vous dise pourquoi votre protégée ne sera jamais ma fille et pourquoi jamais je ne lui ouvrirai les bras : c’est qu’une autre a plus qu’elle le droit de porter le deuil de Ladislás, c’est qu’une autre a plus qu’elle le droit de réclamer ma tendresse.

– Une autre ! murmurai-je, sans comprendre.

– Celle-ci.

Et son doigt me désigna la princesse Edwige.

– Eh quoi ! Ladislás s’était-il engagé envers elle ?

– J’ignore ce que vous entendez par engagement. Ce que je sais, c’est que la princesse Edwige a aimé mon fils et a pu se croire aimée de lui ; c’est que j’ai voulu passionnément les unir, et que Ladislás, qui a connu mes désirs avant de rencontrer l’autre, m’avait fait la promesse de les réaliser.

– L’avait-il promis aussi à la princesse ?

– Si sa bouche n’a pas promis, sa conduite pendant plusieurs mois, et jusqu’au moment où mademoiselle Realti se trouva sur son chemin, a été celle d’un homme épris. La princesse s’y est trompée comme moi-même, si bien trompée qu’elle a attendu Ladislás, et que, n’ayant jamais su qu’il s’était marié à Rome, elle a pris le deuil, en apprenant sa mort, et le porte encore, comme vous pouvez le voir.

– Si la conduite du comte Ladislás a été répréhensible, est-ce donc sa malheureuse veuve qu’il faut punir ?

A cette question directe, la comtesse ne répondit pas. Elle demeura debout près de moi, l’œil perdu dans le vague. Son immobilité dura

quelques minutes, qui me parurent un siècle, tant était douloureuse l'angoisse provoquée par un silence que je pouvais interpréter comme une première incertitude favorable à mes projets. Puis, elle me dit en me montrant de nouveau la princesse :

– La veuve de mon fils, la voilà ; ma fille, la voilà ; elle est heureuse de vivre dans cette pensée, elle y trouve des consolations infinies, et si elle apprenait qu'il existât quelque part une femme à laquelle j'aurais reconnu des droits plus puissants que les siens, elle en mourrait.

– C'est pour l'épargner que vous frappez une innocente ?

– Monsieur, objecta la comtesse avec un accent dur et âpre qui me rappela notre première entrevue, à quinze ans, j'ai vu la maison de mon père incendiée par des soldats qui avaient envahi mon pays, et je l'ai vu lui-même tomber massacré sur les ruines de son foyer ; obligée de fuir la patrie, j'ai vu ma mère mourir du désespoir de n'en pouvoir respirer l'air et contempler les paysages. Puis, tandis que cette patrie devenait pour moi un sol étranger, j'ai perdu tour à tour une fille adorée et mon mari. Il me restait un fils, le dernier, l'unique héritier de mon nom. J'avais placé sur sa jeune tête mes espérances. Vous savez à quelle cause je l'ai sacrifié, et comment je reste seule au monde, ne pouvant même espérer de rendre la santé et la raison à mon malheureux frère tombé en enfance. Qu'avais-je fait, moi aussi, pour mériter d'être ainsi frappée ; et que sont, à côté de mes douleurs, les douleurs de celle dont vous plaidez la cause ? Etais-je cependant moins innocente qu'elle ? Il y a des fatalités implacables, et nous devons les subir. Qu'elle pleure donc et se résigne ! Qu'elle souffre et qu'elle prie ; mais qu'elle n'attende rien de moi ! J'ai voulu vous dire pourquoi je ne peux rien.

Ayant prononcé ces paroles, elle me quitta pour rejoindre la princesse Edwige, me laissant stupéfait et, je l'avoue, consterné par la violence dont elle venait de faire preuve.

L'heure était avancée quand je quittai l'hôtel Wienowski. Malgré la longue distance que j'avais à parcourir pour gagner ma demeure, j'y rentrai à pied, l'imagination excitée par ce que je venais de voir et d'entendre. J'avais acquis, durant cette soirée, une preuve nouvelle du ressentiment que la comtesse conservait contre son fils, ressentiment plus puissant que sa

douleur, puisque la mort héroïque de Ladislas n'avait pu l'apaiser. Je dois avouer ma faiblesse, et nul de ceux qui ont aimé ne songera à m'en faire un grief ; la résistance de la comtesse aux efforts tentés, à diverses reprises, pour l'obliger à ouvrir ses bras à Severine me causait une joie que je n'osais m'avouer, et qui dominait en moi le regret de n'avoir pas réussi. Il me semblait qu'en contestant la légitimité du mariage de la jeune veuve, on la poussait plus sûrement vers moi. Dépouillée de la fortune et du nom de son mari, où pourrait-elle aller, si ce n'est à l'ami sûr et fidèle dont la tendresse lui assurait, dans une union nouvelle, l'honneur et la paix ?

– Elle sera ma femme, me disais-je, et demain, en lui faisant connaître la volonté formelle de la mère de Ladislas, je lui avouerai en même temps l'amour qui remplit mon âme, et je lui offrirai, pour elle et pour son enfant, le nom, l'asile et l'appui que seul je peux leur donner !

Ce fut là ma première pensée Elle se formula nettement dans mon esprit, comme un moyen certain d'arriver à la réalisation de mes vœux. Mais ces impressions égoïstes ne tinrent pas devant les réflexions qui s'imposèrent ensuite à moi. Je me figurai le cruel chagrin qu'éprouverait Severine lorsqu'elle apprendrait de ma bouche qu'elle devait définitivement renoncer à porter un nom dont elle était fière, et qu'on lui refusait avec une implacable rigueur le droit de le transmettre à son enfant. Traitée comme une maîtresse, isolée dans la vie avec un fils sans père légitime, quelles ne seraient pas sa douleur et sa honte ! Accepterait-elle les réparations que je voulais lui offrir ? Consentirait-elle même, pour couvrir son malheur, à l'union que je lui offrirais ? Je l'aimais ; m'aimait-elle ?

Cette question me rappela au sentiment du devoir, et saisi de nouveau de l'ardent désir de me dévouer obscurément pour celle à qui, dans le secret de mon cœur, j'avais fait depuis longtemps le sacrifice de ma vie :

– Eh bien n ! je ne me découragerai pas ! m'écriai-je sans m'apercevoir que je me parlais à moi-même. Je tenterai de nouveaux efforts pour aboutir au but que j'ai poursuivi, et j'y persisterai jusqu'au moment où je l'aurai atteint, ou jusqu'à l'heure où il m'aura été démontré qu'il n'est pas donné à l'habileté d'un homme d'y arriver.

Lorsque, le lendemain, je vis Severine, je me gardai bien de lui raconter, dans tous leurs détails, les événements qui s'étaient déroulés sous mes yeux.

Je ne lui parlai pas de la princesse Edwige. Je ne fis aucune allusion aux dernières paroles de la comtesse. J'exprimai, au contraire, l'espoir d'un succès prochain, et je mis tant d'ardeur et d'enthousiasme à faire partager à la pauvre affligée la conviction qui m'animait, qu'elle me remercia, les larmes aux yeux, de ce qu'elle appelait mon dévouement fraternel.

Elle était assise en face de moi, dans son modeste appartement, tenant sur ses genoux son enfant endormi. Sa reconnaissance s'affirma en termes affectueux, et ses regards s'attachèrent sur moi avec une si vive persistance que je pus croire un moment qu'elle avait lu dans mon âme et compris mon amour ; mais ses yeux, apaisés soudain, reprirent leur sérénité mélancolique, et l'aveu prêt à tomber de mes lèvres y resta.

De nouveau, je me rendis chez la comtesse.

En me voyant, elle m'interrogea.

– Avez-vous vu cette femme ? Lui avez-vous répété mes paroles ?

– Elle connaît vos intentions, madame.

– Accepte-t-elle mes bienfaits ?

– Elle les refuse.

– Mais alors, c'est la lutte.

– Non, madame, résignée et confiante dans son droit, elle s'en remet à Dieu du soin de le faire triompher et elle n'entreprendra rien pour s'imposer à vous. Si cela vous plaît, vous n'entendrez jamais parler d'elle jusqu'au jour où vous l'appellerez. Elle est convaincue que ce jour viendra. En attendant, elle ne peut rien recevoir de vous.

La comtesse ne releva pas ces paroles. Quand je les prononçai, je vis ses traits se contracter un instant. Puis, ils reprirent leur immobilité, et notre entretien sauta brusquement à un autre sujet.

Cependant, je nourrissais le projet de me rapprocher de la princesse Edwige. Un pressentiment me poussait vers cette mystérieuse jeune fille, en qui une faible espérance encore inavouée et inconsciente me montrait, dans un avenir prochain, l'instrument de la justice divine, auprès de laquelle la femme de Ladislas avait interjeté appel de l'arrêt prononcé par la comtesse.

Ces deux affligées, frappées à l'insu l'une de l'autre, et sans se connaître, d'une douleur commune, n'étaient point faites pour se haïr, mais pour s'aimer. Entre elles, la mort avait éteint toute rivalité, et plus j'y pensais,

plus elles m'apparaissaient comme destinées à s'entendre et à se comprendre dans la fidélité de leurs regrets et de leurs larmes. Que ce prodige s'accomplît, et c'est la princesse qui prendrait en main la cause de Severine pour la faire triompher.

Mais comment y parvenir ? Cette question se posait souvent dans mon esprit, sans que je parvinsse à y répondre. Tant d'obstacles s'opposaient à l'exécution de mon projet ! Comment concilier la nécessité d'épargner à l'orgueil de la princesse le témoignage certain de l'oubli de Ladislav, avec l'obligation qui s'imposait à moi de ne pas déshonorer aux yeux de Severine la mémoire de Ladislav ? Je cherchai longtemps, sans le trouver, le moyen le plus propre à atteindre ce résultat. Le hasard ou plutôt l'invisible et toute-puissante main qui préside à la conduite des affaires humaines me le fit découvrir.

Une après-midi, je m'étais rendu chez la comtesse à l'heure où, tous les jours, elle recevait ses amis. Peu à peu, le chemin de son hôtel m'était devenu familier, et je le prenais fréquemment avec l'espoir que la solution à la poursuite de laquelle je m'acharnais de plus en plus surgirait de mes nombreuses visites. Quand j'arrivai, on m'introduisit dans le salon. La maîtresse de la maison ne s'y trouvait pas ; à ma grande surprise, c'est la princesse Edwige que j'aperçus seule, assise dans un fauteuil, un livre de prières à la main, absorbée par sa pieuse lecture.

Elle portait une simple robe de laine noire, qui se drapait autour de sa taille en l'amincissant et en la laissant paraître plus grande qu'elle n'était. Dans ce costume, elle semblait plus pâle que le soir où elle m'était apparue pour la première fois. Ses yeux avaient un éclat plus accentué et saisissaient quiconque les observait par leur étrange et intraduisible expression, comme si, miroir de l'âme, ils eussent réfléchi une ivresse mystérieuse qui entraînait la mélancolique princesse dans les régions infinies où se retrouvent après la mort les âmes de ceux qui se sont aimés ici-bas, et dont elle a brisé le lien. A mon aspect, elle se souleva, posa sur la cheminée son livre entr'ouvert, et elle me dit :

– La comtesse est en ce moment auprès de son frère, dont l'état s'est subitement aggravé. Néanmoins, elle n'a pas voulu fermer sa porte à ses amis, et m'a chargée de les recevoir. Veuillez vous asseoir, monsieur.

Un peu troublé par cette exquise et très-inattendue apparition, j'obéis et pris place en face d'elle. Le danger où se trouvait le malade, le dévouement de la comtesse, l'imminence d'une catastrophe, nous fournirent d'abord un sujet de conversation dont je m'emparai. Ma poétique interlocutrice me répondait simplement, avec calme. J'admirais la distinction qui se révélait dans son langage et dans ses gestes. Mais bientôt l'entretien commença à languir, non-seulement parce que, entre deux personnes qui sont inconnues l'une à l'autre, les sujets qui peuvent l'alimenter sont rares, et ensuite parce que je voyais clairement que la princesse, tout en cherchant à me tenir tête, était sous l'empire d'une préoccupation grave. Cette préoccupation ne tarda pas à se traduire. La princesse changea brusquement de ton, et d'un accent ému :

– N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez connu le comte Ladislas Wienowski et l'avez assisté durant les dernières heures de sa vie ? me demanda-t-elle.

– C'est bien moi, princesse ; j'ai eu la douleur de lui fermer les yeux.

Ma réponse accrut la pâleur qui couvrait ses joues ; elle se leva, fit quelques pas pour se rapprocher de moi, et quand elle fut à mes côtés, elle me dit à voix basse :

– Alors, monsieur, vous avez eu ses confidences suprêmes ?

– Je les ai eues, répondis-je, un peu inquiet de ne pas comprendre où elle voulait en venir, et satisfait cependant de la voir s'engager dans cette voie qui nous menait aux explications que je souhaitais.

– Soyez assez bon, monsieur, pour me les répéter. Je ne les ai pas connues, et. Oh ! parlez, monsieur, il le faut.

Sa prière était si pressante, et d'ailleurs ses questions répondaient si directement à mes propres préoccupations, que je commençai à lui faire le récit de la mort de Ladislas. Elle m'écouta pendant quelques instants, attentive, brisée par l'émotion. Puis, elle m'interrompit tout à coup, avec un mouvement d'impatience aussitôt réprimé, en me disant :

– N'a-t-il pas recommandé une femme à vos bontés ?

Juste ciel ! allait-elle me parler de Severine et vouloir intervenir elle-même entre la mère et la veuve de Ladislas ? J'éprouvai une émotion plus grande encore que ma joie, en pensant que mes prévisions étaient sur le

point de se réaliser, et je bénis Dieu qui m'envoyait ainsi un appui pour mon amie.

Il n'y avait plus à hésiter, et je répondis :

– Il m'a parlé d'une femme, en effet, et m'a chargé de la confier à la sollicitude et à l'amour de sa mère.

– Vous a-t-il dit qu'il l'aimait ?

– Il l'aimait autant qu'un homme peut aimer sa femme et son fils.

– Espérait-il l'épouser prochainement ?

– Il l'avait épousée déjà.

A ces mots, la princesse leva vers moi ses yeux bleu pâle, et j'y lus une surprise telle que j'en fus tout décontenancé, sans comprendre.

– Vous dites qu'il l'avait épousée ?

– Oui, par amour ! Mais, hélas ! ce mariage n'a pas été heureux ; la mort a pris Ladislas, la comtesse a refusé d'admettre la validité du mariage et la légitimité de l'enfant, si bien que la pauvre femme.

– De quelle femme parlez-vous ? interrompit brusquement la princesse avec une surprise mêlée d'effroi dont je fus profondément impressionné.

Alors seulement je compris qu'elle m'avait interrogé avec l'espoir de trouver dans ma bouche quelque parole du mort qui lui prouvât que jusqu'à la fin il avait pensé à elle.

Combien son attente allait être trompée ! J'hésitais à lui dire la vérité ; mais mon ardente amitié pour Severine l'emporta sur mes scrupules et dissipa mes hésitations.

– Je parle de la comtesse Severine Wienowska, épouse légitime du comte Ladislas, lui répondis-je, résolu à en finir avec les malentendus.

Je la vis tressaillir, et elle me dit, presque défaillante :

– Vous vous trompez, monsieur, le comte Ladislas n'était pas marié.

Et comme si sa vie eût été suspendue à la réponse que j'allais faire, elle se laissa aller dans le fauteuil qu'elle venait de quitter, ses yeux fixés sur les miens avec une expression douloureuse d'angoisse. Je me penchai vers elle, en disant :

– Pardonnez-moi le mal que je vous cause ; mais il le faut, on vous trompe, on vous cache la vérité.

Et je lui fis le récit des événements qui s'étaient accomplis à son insu et que j'ai déjà racontés. Elle m'écouta sans m'interrompre, suivant avec avidité les péripéties dont je décrivais le tableau. Je m'attachai à lui démontrer que Ladislas s'était cru libre, et que Severine avait ignoré toujours qu'avant de l'aimer, il connaissait une autre femme. Je lui peignis en traits émouvants la cruelle situation de la jeune veuve, isolée dans la vie avec un enfant sans nom, et je parvins à arracher de son cœur ce cri où se révélait une généreuse compassion :

– Elle est plus malheureuse que moi !

Puis, elle ajouta :

– Vous me conduirez vers elle ; je veux la voir.

, – Non ! non m'écriai-je, Sans le savoir, elle vous a fait du mal. A quoi bon le lui apprendre ? Ne serait-ce pas ajouter un regret à tous ses regrets, envenimer sa douleur et faire décroître dans son estime l'homme dont elle vénère la mémoire et porte le nom avec orgueil, quoiqu'il ait été coupable envers elle d'une légèreté dont les conséquences l'accablent aujourd'hui ?

– Que dois-je faire, alors ? Tracez-moi mon devoir.

– Vous devez vous employer à obtenir de la comtesse qu'elle reconnaisse Severine Realti comme la veuve de son fils, et l'enfant né du mariage, comme son petit-fils.

– Oui, vous avez raison, dit-elle avec une noble exaltation, je parlerai à la comtesse.

Elle se tut, devint rêveuse, puis elle reprit :

– Je n'ai donc plus le droit de porter le deuil de Ladislas ?

Sa tête blonde s'inclina sur ses mains jointes, comme si elle eût voulu me cacher ses larmes, et je respectai sa douleur.

– C'était une dernière consolation, murmura-t-elle, et voilà que mes pleurs mêmes sont coupables ! Dieu m'éprouve de nouveau. Que sa volonté soit faite. Mais je n'avais pas mérité cette douleur.

Ce fut la seule plainte qui sortit de sa bouche. Elle me tendit les mains, et, pendant que je les pressai, elle ajouta :

– Je vous remercie d'avoir eu confiance en moi ; vous m'avez montré le droit chemin.

Elle s'était levée, et j'allais prendre congé d'elle, quand un domestique entra précipitamment.

– Le frère de madame la comtesse se meurt ! s'écria-t-il. Je cours chercher un prêtre.

– Venez, monsieur, venez ! dit la princesse en m'entraînant.

Nous traversâmes plusieurs salons à la suite desquels se trouvait la chambre du malade. Nous entrâmes dans cette chambre modeste, presque pauvre, meublée comme celle d'un étudiant. Dans un coin était un lit de fer, et sur ce lit, un vieillard hâve et défait, aux traits portant déjà l'empreinte première de la mort. Ses yeux étaient clos, et de ses lèvres entr'ouvertes son souffle s'échappait en longs sifflements.

Debout, auprès de lui, se tenait le médecin qui suivait avec attention chacun de ses mouvements, et de temps en temps essuyait son front couvert de sueur, ou humectait ses lèvres d'un linge imbibé d'eau froide. Au pied du lit, je vis la comtesse agenouillée. Elle priait avec ferveur, et quand la princesse se mit à genoux auprès d'elle, elle ne la vit pas.

J'étais resté debout à quelque distance, et j'assistai ainsi à la scène que je vais retracer.

– Madame., dit doucement la princesse en touchant le bras de la comtesse Wienowska.

Celle-ci se retourna.

– C'est vous, Edwige ! Priez avec moi, mon enfant.

– Je voudrais, avant de m'unir à vous, madame, vous adresser une requête.

– Une requête ?

– Madame, Dieu m'envoie ici, auprès de ce lit de mort, pour vous arracher une promesse et vous faire entendre sa voix.

– Je ne vous comprends pas !

– Madame, il y a quelque part une femme et un enfant qui souffrent dans l'abandon, qui pleurent et qui, appartenant à votre famille, auraient le droit d'être à vos côtés, de partager votre douleur et de mêler leurs larmes aux vôtres. Votre devoir, madame, est de les faire appeler, de les accueillir comme vos enfants, et, devant ce mourant, d'oublier vos colères et vos ressentiments.

La comtesse se redressa, et un éclair de colère sillonna son visage.

– Quoi ! c’est vous qui parlez ainsi ! Vous voulez que j’appelle cette femme, celle qui m’a volé le cœur de mon fils, qui vous l’a pris à vous-même !

– Elle est innocente. Elle est victime comme moi et plus malheureuse que moi. Vous lui devez votre tendresse.

– Qui vous a révélé son existence ?

– Qu’importe ! Je sais tout et vous supplie de pardonner.

– Jamais !

– Je vous le demande comme récompense de la fidélité que j’ai gardée moi-même à Ladislas.

La comtesse se releva.

– Ah ! vous êtes folle ! s’écria-t-elle. Qui vous a poussé à cette démarche ?

– Dieu, madame, Dieu seul.

Durant cette scène, qui me tenait haletant, Edwige n’avait pas cessé d’être calme. La comtesse, au contraire, s’était excitée peu à peu sous l’empire d’une colère croissante, que la solennité de cette heure et le spectacle de son frère étendu sous ses yeux n’avaient pas la puissance de contenir.

– Eh bien ! si c’est Dieu qui vous inspire, s’écria-t-elle, qu’il parle ! qu’il parle par la bouche de ce mourant ! C’est lui qui sera juge. C’est à lui que je veux demander conseil.

Elle s’avança et se pencha sur le malade :

– Mon frère, fit-elle doucement, pouvez-vous m’entendre ?

De sa main, pesamment soulevée, et d’un mouvement de la tête, il fit un signe affirmatif.

– Ecoutez-moi, mon frère, continua-t-elle, et veuillez me répondre. La femme qui se dit la veuve de Ladislas vous demande de la recevoir et vous supplie de reconnaître en elle l’épouse légitime de votre neveu. Entendez-vous y consentir ?

A cette question, le moribond fut agité, des pieds à la tête, d’un mouvement convulsif. Il se souleva, s’appuyant sur le coude, et d’une voix qui semblait déjà sortir du tombeau :

– Cette femme ne m’est rien. Elle a pris la place d’une autre. Ses charmes maudits ont affolé Ladislas, l’ont entraîné hors du devoir et provoqué à la désobéissance envers sa mère aussi bien qu’à la méconnaissance de ce qu’il devait à sa race et à son nom. Elle ne doit entrer jamais dans notre maison. Jamais !

Ayant prononcé cette farouche sentence, il tomba épuisé sur l’oreiller, et ses yeux, qui s’étaient ouverts, se fermèrent.

La princesse Edwige se précipita vers lui.

– Monsieur, pria-t-elle, vous allez paraître devant Dieu. Ne redoutez-vous pas.?

Elle fut interrompue par la comtesse Wienowska, qui brusquement lui mit la main sur la bouche, en disant :

– Silence ! Il ne vous entend plus.

L’agonie commençait. Les deux femmes se mirent à genoux, au moment où entra le prêtre qu’on avait appelé et qui se mit à réciter les dernières prières.

Je ne quittai l’hôtel Wienowski que lorsque tout fut terminé ; mais je ne pus me retrouver seul avec la princesse Edwige, qui resta auprès de la comtesse pour l’assister durant ces douloureux instants.

Le lendemain, on m’apporta chez moi une lettre d’elle. Cette lettre était ainsi conçue :

« J’ai fait, monsieur, tout ce que m’a inspiré mon désir du bien, pour fléchir la volonté de la comtesse et attendrir son cœur. Mes efforts se sont brisés contre un parti pris absolu dont vous aviez déjà recueilli diverses preuves, et que chaque jour qui s’écoule n’a fait que fortifier. J’ai veillé cette nuit, en compagnie de cette pauvre femme, auprès de son frère mort, et j’ai vainement essayé de changer sa résolution. Il n’y a plus qu’un miracle qui puisse la vaincre. Je prierai Dieu de l’accomplir. En attendant, je ne veux pas que la comtesse puisse trouver dans ma présence auprès d’elle un encouragement à son opiniâtre résistance. Dans huit jours, mon père et moi nous aurons quitté Paris. »

– Allons s ! pensai-je après avoir lu cette lettre et béni l’âme vaillante qui l’avait inspirée, tous les moyens que je pouvais employer pour réussir dans la tâche que je m’étais imposée sont épuisés. Severine est seule au monde ;

son enfant n'aura ni nom ni fortune. L'heure est venue de réparer l'injustice du sort et de lui assurer sous une forme honorable les biens qu'on lui refuse.

Cette résolution prise, mon cœur s'abandonna à l'ineffable espoir de faire partager à Severine les sentiments qui parlaient avec force dans mon cœur et qui survivaient depuis trois années au sacrifice que je m'étais un jour héroïquement imposé.

VI

Je dus confesser à Severine l'échec de ma tentative, car mieux valait lui avouer la vérité que la laisser s'abandonner plus longtemps à une espérance vaine. Je lui racontai par quelle suite d'efforts, à l'aide de quel secours j'avais essayé d'avoir raison des prétentions de la comtesse, et comment ces efforts s'étaient brisés contre son inflexible volonté. Mon récit fit allusion au dévouement de la princesse Edwige ; mais je me gardai d'expliquer les causes dont s'était inspiré son zèle. Severine fut touchée de mes aveux. Elle exprima le regret de ne pouvoir témoigner sa reconnaissance à la princesse. Elle m'adressa à moi-même des remerciements, dont sa parole affectueuse doublait le prix ; dans l'élan de sa gratitude, elle me dit qu'elle ne se connaissait d'autre ami que moi, et que jamais elle n'oublierait l'ardeur que j'avais mise à la servir.

Remué jusqu'au fond de l'âme par son langage, je compris que l'heure était venue de lui ouvrir mon cœur, afin qu'elle y pût lire la tendresse qu'elle avait inspirée et qui survivait au temps, à l'absence et à ses infortunes. Mais quand je voulus lui parler, mes aveux restèrent d'abord sur mes lèvres. Je me sentis défaillir et je devins aussi faible devant la tranquille sérénité de cette exquise créature que je m'étais cru fort et résolu. Je parvins cependant à lui cacher mon trouble et à dominer l'émotion qui s'était emparée de moi, au moment où, désireux de connaître le mot de ma destinée, je me préparais à interroger le sphinx, c'est-à-dire la seule femme que j'eusse aimée.

– Que comptez-vous faire, maintenant ? lui demandai-je.

– Attendre encore, comme c'est mon devoir. Quelque obstination que mette aujourd'hui la comtesse à ne pas vouloir me laisser entrer en possession de mes prérogatives et de mes droits, une heure viendra où la

volonté de Dieu, plus forte que la sienne, se manifestera pour l'assoupir ou l'écraser. C'est là mon ferme espoir.

– J'ai nourri cet espoir, moi aussi, chère Severine ; mais je l'ai perdu. La comtesse est intraitable, elle restera intraitable, et son orgueil, qui a résisté aux supplications et aux prières, ne cédera pas.

– Elle ne peut cependant me refuser éternellement le nom qui m'appartient ! Elle ne pourra toujours le refuser à mon fils !

– Elle le refusera toujours, et si vous êtes résolue à avoir raison de cette résistance, c'est aux tribunaux qu'il faut vous adresser. Réclamez judiciairement à la comtesse la fortune de votre mari. Les juges saisis de votre réclamation auront alors à se prononcer sur la validité de votre mariage. Vous êtes exposée à perdre ce procès, mais vous pouvez aussi le gagner. En tout cas, mieux vaudrait un procès perdu que l'incertitude où vous vivez, et l'attente peut-être vaine à laquelle vous vous condamnez. Croyez-moi.

Elle m'interrompit en posant ses mains sur mon bras.

– Jamais de procès, je vous l'ai déjà dit ! Il me semble qu'en livrant à l'avidité curieuse de la foule l'histoire de mon mariage, je commettrais un crime et je déshonorerais le nom que je revendique.

– Passerez-vous donc votre vie seule, sans protection, sans ami ?

– Ne vous ai-je pas ? s'écria-t-elle avec effusion, et à moins que je n'aie cessé de mériter votre attachement ou que vous vouliez me fuir, n'êtes-vous pas pour moi le protecteur, l'ami fidèle ? Il est vrai, ajouta-t-elle non sans tristesse, que je n'ai pas le droit de disposer de votre avenir. Un jour viendra où des devoirs plus graves que ceux que vous m'avez imposés votre sympathie pour moi vous réclameront, et alors.

Ce fut à mon tour de l'interrompre.

– Chère Severine, ne me faites pas l'injure de croire que je puisse disposer de mon avenir sans vous et en dehors de vous. Je suis libre, vous le savez, sans engagement envers qui que ce soit, sans devoir à personne aucun compte de mes actions. Ma vie vous appartient, et à moins que vous ne me donniez l'ordre de m'éloigner, je serai toujours auprès de vous, car mon bonheur est là où vous êtes et ne saurait être ailleurs.

– Cher Richard, murmura-t-elle, que vous êtes bon !

– Non, je vous aime ! repris-je avec douceur, et mon dévouement est sans mérite. Quand j’ai dit que vous ne pouviez rester toujours seule dans la vie, sans protecteur, sans ami, j’ai voulu dire, sans être entourée d’une affection forte qui ait le droit de s’affirmer publiquement en vous honorant.

– C’est un nouveau mariage que vous me conseillez ; mais savez-vous bien que le jour où je cesserais d’être uniquement la veuve du comte Ladislas Wienowski, je perdrais le droit de porter son nom ?

– Ne vous le conteste-t-on pas dès aujourd’hui ?

– C’est vrai, mais je conserve l’espoir qu’on ne me le contestera pas toujours et que mon fil pourra le porter. En me remariant, ce ne sont pas seulement mes droits que j’abdique, c’est aussi les siens.

– Qu’importe ! si dans l’époux que vous auriez choisi, il trouvait un père ? Ah ! Severine ; songez au triste avenir que vous vous préparez, que vous lui préparez à lui-même, si vous persistez à demeurer dans la fausse situation que la destinée vous a faite. Vous pouvez briller dans le monde, être fière des succès qu’obtiendra votre fils, avoir votre part des joies de la vie, et vous renonceriez à ces biens, en pleine jeunesse, uniquement pour demeurer fidèle à un souvenir !

Je m’arrêtai, ne voulant pas appuyer plus fortement sur ce sujet délicat. Mais je savais que chacune de mes paroles portait coup. J’avais depuis longtemps deviné qu’un grand apaisement s’était fait dans l’âme de Severine, et que, loin de rester dans sa mémoire ainsi qu’un objet irréprochable et vénéré, le souvenir de Ladislas n’était pas à l’abri du ressentiment né dans son cœur, à la suite de ce qu’elle appelait les étourderies et les légèretés de son mari, c’est-à-dire la manière dont il l’avait épousée, sans procéder aux formalités les plus urgentes, et la précipitation avec laquelle il était parti pour la Pologne, sans prendre même soin, au moment où il allait exposer ses jours, d’assurer l’existence de sa femme et de son enfant. La mémoire de quelques mois de bonheur pouvait-elle tenir contre les amertumes et les douleurs dont la faute de Ladislas avait accablé sa femme ?

– Vous avez peut-être raison, murmura-t-elle ; peut-être pour mon bonheur, pour celui de mon cher petit Jacques, – c’était le nom de son fils, – vaudrait-il mieux que je renonçasse pour jamais à entrer dans une famille

qui nous repousse. Mais quelle autre famille voudra de nous ? Se trouvera-t-il un honnête homme pour couvrir de son nom ce passé douloureux ?.

– Cet homme existe ! m'écriai-je ; oui, Séverine, il en est un qui vous a aimée le jour où, pour la première fois, il vous a vue, et qui vous aime depuis sans que votre image ait cessé un seul jour d'être présente à son cœur, alors même qu'il avait dû renoncer à l'espoir de devenir votre époux. Cet homme est assez riche pour trois ; il porte un nom honorable ; il jure d'être éternellement à vos pieds, et la constance de son amour peut garantir la sincérité de ses serments. Voulez-vous de lui ? Il se nomme.

Elle eut un sourire d'une douceur émue et triste, et, mettant une main sur ma bouche, elle dit :

– Ne le nommez pas ; je ne peux prendre aucune décision. Je dois au passé comme à l'avenir de tenter encore un effort auprès de la comtesse. Si cet effort échoue, alors je vous demanderai de faire connaître celui dont vous avez parlé.

Elle le connaissait bien, celui-là. Il était devant elle, éperdu, tremblant, attendant son arrêt, et quand elle alléguait la nécessité de faire encore, auprès de la comtesse Wienowska, une dernière démarche, il fut tenté de se révolter. Mais Severine, montrant son fils qui s'ébattait sur la pelouse du jardin, sous la surveillance de sa nourrice, dit de sa douce voix :

– Pour convaincre la comtesse de la justice de ma cause, nous avons tout essayé, vous le croyez, mon ami ; nous avons cependant négligé un moyen puissant. L'idée m'en est venue tout à l'heure, en contemplant mon cher petit Jacques, et en constatant sa ressemblance saisissante avec son père. Croyez-vous que la mère de Ladislav, en voyant cet enfant qui lui rappellera le sien, ne sera pas bouleversée ? Croyez-vous qu'elle résistera à la voix de son fils lui parlant par la bouche du mien ?

J'avais compris.

– Soit ! répondis-je. Faisons encore cette expérience. Je souhaite qu'elle réussisse.

Je n'ignorais pas que c'était mon bonheur même qui se jouait. Je savais que, si la comtesse Wienowska se laissait enfin attendrir et ouvrait ses bras à Severine, c'en était fait de mes espérances, et que mon amie, ayant conquis le nom et le rang qui lui étaient dus, se condamnerait à un éternel

veuvage, afin de rester fidèle à son mari mort. Mais je n'hésitai pas, et le devoir, dont jusqu'à ce jour j'avais subi la loi, s'imposa de nouveau à moi avec une rigueur contre laquelle je ne tentai pas de me débattre.

La scène que je viens de raconter se passait dans la maison de Severine, par une douce soirée de printemps, au milieu d'un calme profond, sous un ciel étoilé, à l'une de ces heures où la nature semble se plaire à rendre faibles les cœurs que l'amour domine et étreint. J'étais sans courage, enivré d'espérance, rêvant déjà d'un avenir de paix et de félicité. Mais, une fois encore, j'eus le bonheur d'imposer silence aux sentiments qui régnaient dans mon âme.

– Vos volontés sont les miennes, dis-je à Severine, et, quel que soit le sacrifice qu'elles veuillent m'imposer, je l'accomplirai. La comtesse connaîtra votre enfant, elle le pressera dans ses bras, et je souhaite que la présence de ce cher innocent fasse ce que je n'ai pu faire et la décide à réaliser votre légitime désir. Je vous reverrai demain, Severine, et j'aurai pris un parti pour mener au but cette tentative nouvelle.

Je lui fis mes adieux et m'éloignai en toute hâte, en proie à une émotion indicible, provoquée par le nouveau sacrifice que je venais d'accomplir.

Dès le lendemain, je songai aux moyens de donner satisfaction aux souhaits de Severine. Présenter l'enfant à la comtesse n'était pas difficile : le difficile, c'était d'obtenir qu'elle s'attachât à lui et l'aimât assez pour lui offrir dans sa maison et dans son cœur la place de son fils. Je fus longtemps avant de découvrir un procédé propre à assurer la réussite de mes projets. Je me décidai enfin à suivre l'inspiration qui me poussait à conquérir pour l'enfant la sympathie, l'intérêt, la tendresse de sa grand'mère, avant d'avouer à celle-ci quels liens étroits et puissants la liaient à lui.

Je me rendis à l'hôtel Wienowski, et là je sus que la comtesse, au lendemain de la mort de son frère, et sur le conseil de son médecin, était partie pour la campagne, afin de s'y remettre des cruelles émotions qu'elle venait de subir.

C'est le prince Jean qui lui avait offert l'hospitalité dans une magnifique terre qu'il possédait en Normandie, non loin de Bayeux et dans le voisinage de la mer. Il s'y trouvait alors avec sa fille. Fidèle à la promesse contenue dans la lettre que j'ai citée déjà, la princesse Edwige avait entraîné son père

hors de Paris, sans se douter, assurément, que la comtesse qu'elle, voulait fuir la suivrait à si bref délai, et qu'ainsi son plan si noblement désintéressé se trouverait déjoué.

En apprenant qu'elles se trouvaient de nouveau réunies, je n'eus pas un seul moment la pensée de suspecter la bonne foi d'Edwige. Cette âme admirable possédait trop de grandeur et de noblesse pour avoir tenté de se soustraire à l'engagement spontané qu'elle avait pris envers moi. Elle avait voulu cesser de voir la comtesse, afin de ne plus encourager par sa présence, et par les souvenirs que cette présence pouvait réveiller, la résistance que la mère de Ladislas opposait à mes efforts. J'eus la conviction que, puisqu'il ne lui était pas permis de donner en ce moment ce témoignage de son bon vouloir, elle profiterait du séjour de la comtesse au château de son père pour tenter une dernière fois d'opérer la réconciliation de laquelle dépendaient l'avenir de Severine et celui de son fils. Peut-être était-il bon que, durant cette partie suprême et décisive que j'allais jouer contre mon propre bonheur et pour celui de Severine, la comtesse eût auprès d'elle une influence qui nous était favorable et qui s'exerçait dans le même sens que la mienne. Ce concours de circonstances m'apparut comme un encouragement et un symptôme de succès. Je savais qu'Edwige serait ma complice dans tout ce que j'entreprendrais et je formai sur-le-champ le dessein de la mettre de moitié dans la confiance de mes projets et dans leur exécution.

Je partis aussitôt pour Bayeux, après avoir fait à Severine des adieux fraternels et l'avoir engagée à se tenir prête à me rejoindre si je l'appelais. En arrivant dans l'antique ville normande, je m'informai du château du prince Jean. Un voiturier du pays s'offrit à m'y conduire en une heure. J'acceptai ses services et nous mîmes en route.

Entre la jolie station balnéaire qu'on nomme Arromanches et le village de Longues, à mi-côte et dominant la mer, se trouve dans un massif de verdure le château qui appartenait alors au prince Jean. C'est une vaste habitation formant un carré long sans grand caractère architectural, mais remarquable par le développement de ses deux façades. L'une regarde la mer au-dessus d'un coteau planté de peupliers et de chênes verts, qui descend en pente douce jusqu'à la plage. Devant l'autre, s'étend un large emplacement couvert de pelouses, de fleurs, d'arbres vigoureux, qui forme terrasse et

qu'il faut traverser pour arriver au perron principal. De là, l'œil embrasse la plaine fertile et boisée qui s'allonge dans une infinie variété de couleurs et de tons jusqu'à Bayeux.

Vu de loin, le château ainsi placé, fortement assis dans la solidité de ses pierres noircies, ressemble plus à une citadelle qu'à une maison de plaisance. Au travers des feuillages, sa toiture en ardoises grises, polies comme l'acier, éclatantes de mille feux sous les rayons du soleil, aussi bien lorsqu'il se lève qu'à l'heure où il descend lentement dans la mer embrasée, crève l'horizon lumineux de toutes les-phosphorescences de l'Océan, de points brillants comme des canons. C'est ainsi qu'il m'apparut quand j'y arrivai par une radieuse après-midi. Au bruit que fit ma voiture en roulant sur le sable des allées, un domestique accourut.

– Madame la comtesse Wienowska ? demandai-je.

– Madame la comtesse ne reçoit pas, monsieur. Elle est arrivée ici fort souffrante, et, comme son état nécessite les plus prudentes précautions, on lui a ordonné le repos.

– Pourrais-je alors présenter mes hommages à la princesse Edwige ?

Sans répondre à ma question, le domestique s'inclina, me fit entrer dans un immense salon et s'éloigna pour aller m'annoncer à la princesse. Elle accourut toute surprise de mon arrivée.

– Daignez pardonner mon importunité, lui dis-je. Je suis venu pour voir la comtesse. On m'objecte que l'état de sa santé ne lui permet pas de me recevoir. Je ne peux cependant partir sans l'avoir vue. N'ayant pas eu l'honneur d'être présenté au prince, je me suis permis de vous demander, afin d'obtenir par votre intermédiaire que le but de ma visite soit atteint.

– Mon père est absent, me répondit-elle. Il est parti pour l'Angleterre, et la comtesse restera ici jusqu'à son retour. Elle est très-souffrante, comme on vous l'a dit ; les récentes émotions qu'elle a subies l'ont beaucoup affaiblie. Je n'espère pas qu'elle puisse vous recevoir aujourd'hui ; mais vous la verrez certainement demain. En attendant, vous me permettrez de vous faire les honneurs de notre maison.

Je commençai par refuser, craignant que ma présence ne fût pour la princesse une cause de dérangement et de gêne. Mais elle insista avec tant de bonne grâce, pour me décider à rester au château, au moins jusqu'au

lendemain, que j'acceptai, en bénissant le hasard qui me fournissait la possibilité d'un long entretien avec elle. La voiture qui m'avait amené alla quérir mon bagage à Bayeux. Un peu plus tard j'étais installé dans une chambre, d'où je pouvais admirer le radieux spectacle de l'Océan, tout empourpré des flammes rouges du soleil à son déclin.,

Le dîner me réunit à la princesse, qui m'avait quitté pour me laisser plus libre, et aussi pour donner des soins à la comtesse. La présence des gens qui nous servaient empêcha toute confiance entre nous, et notre conversation ne roula que sur des banalités. Mais quand, après le repas, nous nous trouvâmes seuls au salon, je voulus l'entretenir du but de mon voyage. Elle tint d'abord à me dire sous l'empire de quelles préoccupations elle avait quitté Paris et s'était éloignée de la comtesse. Elle le fit en ces termes :

– Dans la nuit qui suivit la mort à laquelle vous avez assisté, et après votre départ, je voulus effacer dans l'esprit de ma vieille amie l'impression douloureuse produite par les paroles de son frère. Je plaidai avec toute l'ardeur de mon âme la cause de madame Severine et de l'enfant : mes efforts furent vains, et j'eus même la douleur d'entendre la comtesse m'imposer silence avec dureté. Aussi impuissante à l'attendrir que vous l'aviez été vous-même, il ne me restait d'autre parti que celui de m'éloigner. On pouvait espérer que loin de moi, alors que je ne serais plus devant ses yeux et ne lui offrirais plus, sans le vouloir, le spectacle de ma tristesse, bon seulement à l'irriter contre madame Severine, elle se laisserait dominer par des réflexions sages et humaines. Je partis donc, mais j'étais ici avec mon père depuis trois jours seulement, quand elle nous est arrivée, attristée, malade, en proie à d'inexplicables troubles, en nous annonçant qu'elle aspirait à un grand repos et qu'elle était venue le chercher auprès de nous.

– Et depuis ?

– Depuis, elle est languissante, pâle, ne quitte pas sa chambre, et passe ses journées dans une morne contemplation intérieure, dont l'objet m'échappe et à laquelle je n'ai pu mettre un terme.

– Avez-vous fait quelque nouvelle allusion à la veuve de son fils ?

– Aucune. Je n'ai pas osé en reparler.

– Eh bien ! j’en parlerai, moi, princesse. C’est pour cela que je suis venu ; et, puisque vous avez eu la générosité d’imposer silence à vos peines et de mettre le passé en un profond oubli pour vous dévouer à la cause de la veuve et de l’orphelin, je vous demanderai de seconder cette suprême tentative.

– De tout mon cœur, je le veux, me répondit-elle ; mais, je vous en prie, agissez avec douceur, ayez pitié de la pauvre femme.

– Oh ! je serai prudent, et je vous laisserai juge de la conduite que je devrai tenir. Mais, croyez-moi, l’heure est venue de frapper un grand coup pour réduire ce cœur obstiné. L’heure est venue, parce que le remords y a pénétré. Ce besoin de solitude qui soudain s’est emparé de la comtesse en est la preuve. Vous vouliez un miracle : il se fera.

J’exposai ensuite à Edwige le plan que j’avais conçu. Il ne s’agissait plus d’adresser à la comtesse des prières dont l’inutilité nous était démontrée par des expériences réitérées. D’autres résolutions s’imposaient à nous, et j’en fis part, avec une entière confiance, à cette jeune fille, dont le dévouement, s’élevant au-dessus des regrets égoïstes, se faisait ingénieux, puissant, pour secourir la femme qui lui avait, sans le vouloir, dérobé le cœur de Ladislas. Elle m’approuva, et c’est par son conseil que, le même soir, j’écrivis à Severine pour lui faire connaître le désir de la princesse et le mien de la voir arriver au château sans aucun retard.

Le lendemain, je sortis de bonne heure et je descendis jusqu’à la mer. A mon retour, je sus que la comtesse, apprenant ma présence, avait manifesté le désir de me voir. On me conduisit auprès d’elle.

Quand j’entrai dans sa chambre, elle était assise auprès d’une croisée ouverte qu’encadrait merveilleusement un splendide paysage. Sur l’immense espace que bornaient l’horizon bleu et la mer merveille, les arbres, vus par leurs cimes, se découpaient en un dôme de verdure dont le soleil dorait la surface. L’air était embrasé. Des tiédeurs vivifiantes envahissaient l’appartement, chargées du parfum des fleurs et des saines odeurs de l’Océan. Tout était joie et lumière. Les ailes baignées de rosée, des oiseaux, aux plumes d’or, découpaient l’azur de leur vol joyeux, tandis que des milliers d’insectes, entraînés dans un tourbillon, piquaient l’immensité de points lumineux comme des diamants.

Dans ce décor splendide, la comtesse et l'incurable mélancolie dont elle était accablée s'accusaient avec un relief saisissant. J'en fus impressionné si fortement que mon visage trahit mon étonnement, et qu'en la voyant sans force et sans vie, courbée dans un fauteuil, je ne pus dominer mon émotion.

– Vous me trouvez donc bien changée ? me demanda-t-elle.

Je fis un geste de dénégation.

– Oh ! ne vous en défendez pas, reprit-elle ; j'ai été frappée tout à coup et je n'ai pu surmonter plus longtemps mes douleurs. La mort de mon frère m'a porté le coup suprême. Affaiblie par des blessures successives, j'ai plié sous le poids d'un fardeau trop lourd. Bien que prévue, hélas ! depuis longtemps, cette mort m'a troublée effroyablement. Je n'en peux plus et je voudrais mourir, moi aussi.

– Il faut chasser ces pensées de votre esprit, madame, lui répondis-je.

– Puisque j'ai tout perdu, puisque rien ne m'attache plus à la vie, j'appelle la délivrance.

– Vous avez vos amis !

Elle secoua sa tête pâle, et, changeant brusquement le cours de ses idées, elle me dit :

– Je suis heureuse de vous voir, bien que j'aie été fort étonnée d'apprendre votre arrivée. Aviez-vous donc à me parler ?

– Je me suis présenté chez vous avant de quitter Paris pour aller passer quelques semaines au bord de la mer. On m'a appris que vous étiez partie malade. Inquiet, et sachant que vous étiez au château du prince Jean, j'ai profité des circonstances qui m'ont conduit dans votre voisinage pour vous faire une visite. Comme vous n'avez pu me recevoir hier, la princesse Edwige a voulu me garder jusqu'au moment où il me serait possible d'arriver jusqu'à vous. Ainsi s'explique ma présence. Je n'ai d'ailleurs rien de grave à vous dire.

Elle respira, comme soulagée d'apprendre que mon voyage n'était pas motivé par des intentions dont elle pût s'alarmer. Puis elle ajouta :

– Quelles sont les circonstances qui vous ont conduit dans le voisinage du château ?

– Je suis en quête d'une maisonnette au bord de la mer, afin d'y passer l'été avec un petit être qui m'est cher.

– Un petit être !.

– Depuis que je vous ai vue, madame, j’ai adopté un orphelin. Cet enfant, dont j’ai connu les parents, était seul au monde, sans famille, sans appui, sans avenir. Je l’ai recueilli ; il est mon fils, et, comme sa santé ne possède pas encore la vigueur, j’ai résolu de le faire vivre quelques semaines aux champs et dans l’air marin.

– Mais à quoi bon une maisonnette, comme vous disiez ? Le château est grand et le prince Jean sera heureux de vous offrir l’hospitalité. N’est-ce pas, Edwige ?

– Assurément, répondit celle-ci, et je suis certaine de n’être pas désavouée par mon père en priant dès à présent, en son nom, M. Richard de considérer cette maison comme la sienne et de nous amener son petit protégé.

Je me défendis pour la forme, car, en réalité, la réponse qui venait de m’être faite était celle que j’avais provoquée moi-même et que je souhaitais. La comtesse insista et me dit tout à coup :

– Allez chercher l’enfant, j’ai hâte de le voir.

Et dans ses yeux, je vis s’allumer un étrange et ardent désir d’être obéie.

– Mais, madame, cet enfant est encore à Paris.

– Partez, alors, et ramenez-le bien vite.

– J’ai donné des ordres pour qu’il puisse arriver demain.

Je m’entretins encore pendant quelques instants avec la comtesse se ; mais aucune parole ne s’échappa de sa bouche qui pût être considérée comme une allusion aux explications qui s’étaient précédemment échangées entre nous.

Elle ne m’interrogea ni sur Severine, ni sur l’enfant. On eût dit qu’ils n’existaient pas pour elle, qu’elle ne voulait pas y songer, et que tous ses efforts tendaient à oublier un passé que la mort semblait avoir enseveli sous un voile impénétrable.

J’étais depuis deux jours au château, quand Severine me fit parvenir la nouvelle de son arrivée. Au reçu de ma lettre, elle avait procédé aux préparatifs de son départ et s’était mise en route. J’allai à sa rencontre à la gare de Bayeux. Pauvre chère amie ! combien je fus ému quand je la vis descendre seule d’un wagon, portant entre ses bras Jacques endormi ! Je

n'ai jamais mieux compris combien je l'aimais. Un doux sourire vivait dans ses yeux et sur ses lèvres roses, et quand elle eut pris place à mes côtés, dans la voiture qui devait nous conduire au château, elle me dit :

– Vous m'avez appelée, je suis venue ; vous voyez que j'ai confiance.

Je lui avouai en peu de mots à quel innocent stratagème j'avais eu recours pour obliger la comtesse à recevoir l'enfant. Tout à coup, elle le serra fiévreusement dans ses bras, en s'écriant :

– Êtes-vous certain qu'elle ne voudra pas me le prendre ?

Quand la voiture s'arrêta devant le perron du château, j'aperçus la princesse qui attendait avec impatience mon retour. Elle reçut Severine entre ses bras et l'embrassa, en lui disant :

– Je vous connaissais sans vous avoir jamais vue ; je vous aime déjà.

Puis, se tournant de mon côté, elle ajouta :

– Il est nécessaire à la réussite de nos projets que la comtesse ignore encore que l'enfant a sa mère. Aux yeux des gens de la maison, madame Severine consentira à passer pour une gouvernante, et ne se présentera devant la comtesse que lorsque nous jugerons qu'elle peut le faire sans danger.

En même temps, elle enlevait délicatement Jacques avec des précautions maternelles, et l'emportait à travers les vastes corridors, toute fière d'un si précieux fardeau, en murmurant :

– Nous t'avons préparé un doux berceau, cher trésor.

Nous la suivions, émus et attendris. Quand l'enfant fut couché et qu'une des servantes de la maison eut été chargée de veiller sur lui, Edwige prit sous son bras le bras de Severine et lui dit :

– Venez maintenant avec moi, chère petite sœur, nous allons dîner.

Le repas fut charmant et se prolongea fort tard. Nous avions tant de choses à nous confier, en vue des plans dont nous allions poursuivre l'exécution. Cependant, le nom de Ladislas ne fut pas prononcé. On eût dit que Severine avait compris déjà qu'en présence d'Edwige, ce nom ne devait jamais venir sur ses lèvres.

VII

Ce petit Jacques était bien, à trois ans, le plus adorable enfant qu'on puisse voir. Avec ses cheveux châtons bouclés sur son front large et proéminent, ses grands yeux noirs qu'avivait un sourire d'innocence et de naïveté, les couleurs roses de son teint, il réalisait le type exquis des anges qu'on admire sur les toiles de Murillo. On le devinait intelligent. Déjà grave, apte à observer et à retenir ce qui se passait autour de lui, il avait la mémoire avide ; son regard chercheur semblait toujours en quête des mots, de leur signification, et quoiqu'il ne fit encore que s'essayer à parler, il répétait avec une étonnante facilité ceux qu'il entendait prononcer.

Je l'aimais autant que s'il eût été mon fils. Les enfants ont l'art de deviner avec une perspicacité, qui est comme le privilège de leur âge, l'affection qu'on leur porte. Il me rendait la mienne en sympathies qui se traduisaient par le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver avec moi. Pour la présentation qui se préparait, sa mère l'avait vêtu de ses plus beaux habits. Il était tout en blanc, et, sur une collerette plissée, sa fine tête sortait rieuse et frisée, d'un flot d'étoffes soyeuses et légères.

Quand il entra dans le salon, où je l'attendais, marchant un peu gauchement entre Séverine et Edwige qui lui tenaient les mains en se penchant pour protéger sa marche timide, il était si beau que je fus tout attendri. Je lui tendis les bras. Il se mit à courir et vint se jeter contre ma poitrine.

Je l'embrassai en murmurant :

- Cher innocent, c'est en toi que nous avons mis toute notre confiance !
- Parrain Richard, s'écria-t-il, je veux jouer.
- Nous jouerons tout à l'heure, mon mignon. Mais d'abord, nous allons voir une bonne dame qui le donnera des bonbons.

Ce mot le rendit docile. Il chercha du regard sa mère et dit :

– Des bonbons ! J’en veux.

– Eh bien ! viens !

Je le tenais dans mes bras. Suivi d’Edwige, j’allai ainsi jusqu’à la porte de la chambre de la comtesse, tandis que Severine nous accompagnait de loin, en me recommandant d’avoir soin de lui.

La comtesse nous attendait. Comme la veille, elle avait fait rouler son fauteuil auprès de la croisée. C’est là que je la trouvai, quand Edwige, qui nous avait précédés dans la chambre, nous fit entrer.

– Voici mon protégé, madame, dis-je simplement, en posant l’enfant à terre. Toi, mon petit homme, tu vas embrasser la bonne dame.

Il s’élança vers elle, les mains ouvertes et les bras tendus. Elle le vit venir toute troublée. Le haut de son corps se souleva brusquement, sans qu’elle cessât d’être assise. D’un geste, elle arrêta l’enfant et, pendant quelques secondes, le tint immobile sous son regard attentif et fixe, où se révélait un saisissement violent à peine comprimé. Jacques subit ces examens avec calme, mais bientôt la contemplation prolongée l’effraya. Des cris lui échappèrent.

– Ne pleure pas, cher petit, lui dit-elle.

Et, l’attirant vers elle, elle le couvrit de caresses, lui disant des paroles tendres, fiévreuses, qu’il écoutait apaisé, avec une surprise mêlée d’inquiétude, comme s’il eût été alarmé de n’en pas comprendre le sens. Elle le tenait assis sur ses genoux, toute pâle, toute tremblante, l’embrassant avec une sorte de frénésie ; puis, s’arrêtant, elle le dévorait des yeux, comme si elle eût voulu se pénétrer de ses traits et de sa grâce.

– Monsieur Richard, me dit-elle tout à coup, veuillez prendre sur ce guéridon la miniature qui s’y trouve et me la passer.

Il y avait sur la table un écrin entr’ouvert, encadré de velours rouge et d’or. Je le pris et le lui apportai. Mais, avant de le lui remettre, j’eus le temps de le regarder. C’était un délicieux portrait d’enfant dont la ressemblance avec Jacques me frappa, bien que j’y trouvasse, diminué é, réduit, quelque chose du visage de Ladislas, et comme un air de famille.

La comtesse s’en empara, y jeta les yeux, les releva sur l’enfant. Puis nous la vîmes pleurer, tandis qu’elle murmurait :

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Je crus qu'elle allait perdre connaissance. La princesse s'élança vers elle, lui enleva l'enfant qu'elle me remit en disant :

– Emportez-le. L'émotion a été trop forte pour elle.

Mais, à ces mots, elle se redressa en s'écriant :

– Non ! non ! laissez-le moi. Je ne veux pas le quitter.

Et, de nouveau, elle lui prodigua des baisers, tandis que le petit prenait de ses mains l'écrit entr'ouvert et se mettait à le tourner entre ses mains frêles et trop faibles pour le soutenir longtemps. A le voir jouer ainsi, elle s'apaisa peu à peu. Alors, elle m'interrogea :

– Vous m'avez dit qu'il est orphelin ?

Je devinai sous son accent une arrière-pensée, une sorte d'incrédulité plus puissante que son désir de se montrer confiante, et qui la poussait à suspecter la véracité de mon affirmation. Cependant je répondis avec fermeté :

– Oui, madame, il était sans famille quand je l'ai recueilli.

– Où l'avez-vous trouvé ?

– Chez une amie de sa mère à qui celle-ci l'avait confié et qui, malheureusement, était hors d'état de subvenir à ses besoins. J'ai ouvert ma porte à cette femme et à son petit protégé. Elle y veille sur lui.

– Où est-elle, cette femme ?

– Elle viendra, si vous le souhaitez.

– Que faisaient les parents ?

– Le père était soldat.

Elle n'osa pousser plus loin ses questions. Mais ses yeux se posaient tour à tour sur la princesse et sur moi, comme si elle eût voulu surprendre entre nous une preuve du mensonge qu'elle soupçonnait. J'eus alors le sentiment très-net qu'elle avait pénétré la conspiration formée dans le but de la contraindre à ouvrir sa maison à son petit-fils. Je n'en conçus aucun effroi, car, puisqu'elle n'avait pas repoussé cet enfant dont la ressemblance avec Ladislas venait de la saisir au cœur et de l'émouvoir, c'est que sa longue résistance, quelque implacable qu'elle eût été jusqu'à ce jour, n'était pas invincible et que l'espoir de la vaincre définitivement était fondé.

Elle se mit à s'amuser de nouveau avec Jacques. Elle l'interrogeait tendrement, lui abandonnant les bagues qu'elle avait au doigt, souriant de

son charmant babil, de ses reparties, de ses mines, de ses caprices et, pour tout dire, de ces jeux de physionomie qui sont le charme et la séduction de ces chers petits êtres.

Peu à peu, je voyais sa nature orgueilleuse et farouche s'assouplir au contact de cette innocence d'ange et de cette enfantine beauté. Elle semblait puiser dans des cris de Jacques et dans les élans de sa joie une vie nouvelle. Ses yeux s'allumaient comme d'une convoitise maternelle longtemps contenue, et elle s'abandonna si bien au bonheur qui l'envahissait qu'elle parut s'être isolée de nous et avoir perdu jusqu'au souvenir de notre présence.

Au bout d'une heure environ, l'enfant, un peu fatigué, s'apaisa, s'assoupit, se renversa doucement sur les bras qui le soutenaient, et, finalement, s'endormit. Alors, elle l'étendit sur ses genoux, et, soucieuse au moindre bruit, attentive à ses soupirs doux et réguliers, elle le veilla avec une sollicitude touchante.

– Donnez-le moi, madame, lui dit Edwige ; je vais l'emporter dans son berceau.

– Non, non ! pria-t-elle ; pas encore.

– C'est beaucoup de fatigue pour vous.

– Je n'en ressens aucune. Il me semble au contraire que je deviens forte. D'ailleurs, continua-t-elle en me regardant d'un air singulier, puisqu'il a une gouvernante, faites-la venir. C'est à elle que je veux le rendre.

J'avais tout prévu, excepté cette fantaisie inattendue qui venait modifier mon plan de conduite, mettre plus tôt que je n'aurais voulu Séverine en présence de la comtesse et l'exposer par conséquent à se trahir avant que les sentiments de celle-ci n'eussent atteint assez de puissance pour l'obliger à sacrifier son ressentiment au désir de n'être pas séparée de son petit-fils. Néanmoins, l'hésitation n'était pas permise et je sortis pour aller quérir Severine.

Je la trouvai dans le parc où elle marchait fiévreusement pour tromper sa longue attente. Elle avait compris la gravité de l'épreuve que nous tentions, et sa tendresse clairvoyante, prompte à s'alarmer, prévoyait l'heure où elle aurait à défendre son enfant contre l'égoïste amour de la comtesse. En me voyant, elle accourut vers moi :

– Où est Jacques ?

– Il dort dans les bras de sa grand'mère.

Son front se plissa. Était-ce la jalousie qui la mordait au cœur ? Je ne lui laissai pas le temps d'approfondir son impression première et lui racontai en quelques mots ce qui venait de se passer. Je lui dis ce que j'attendais d'elle et quel rôle s'imposait à son amour. Il fallait que, pour un temps, elle consentît à n'être pas, devant la comtesse, la mère de son enfant.

– Je le veux bien, répondit-elle, mais seulement jusqu'au jour où cette femme voudrait conquérir sur ce petit cœur qui s'éveille des droits plus puissants que les miens. Je ne souffrirai pas qu'on m'enlève rien de l'amour de mon fils.

Je la rassurai et nous nous dirigeâmes ensemble vers l'appartement de la comtesse. Comme au moment où j'en étais sorti, Jacques dormait sur les genoux de sa grand'mère, tandis que la princesse, assise à quelques pas d'eux, attendait mon retour.

Severine s'avança jusqu'au milieu de la chambre et, sur un signe de la comtesse, s'y arrêta. Pour la première fois, la mère et la femme de Ladislas se trouvaient réunies. Aussi émue que je l'étais moi-même, Edwige les regardait tour à tour, inquiète de cette entrevue dont il n'était pas possible de prévoir le résultat. Le visage de la comtesse, un moment adouci par les sourires de l'enfant, avait repris son impassibilité sévère et triste, le masque impénétrable sous lequel elle savait dissimuler ses sensations. Mais, à cette attitude rigoureuse, presque malveillante, Severine, forte de ses droits, opposait une sérénité sous laquelle disparaissaient ses angoisses et qui favorisait l'innocente supercherie à laquelle elle se prêtait pour seconder des projets conçus dans l'intérêt de son fils.

Les deux femmes s'observèrent d'abord en silence. Puis la comtesse prit la parole.

– C'est vous, mademoiselle, qui avez élevé cet enfant ? demanda-t-elle.

– C'est moi, madame.

– Vous avez connu sa mère ?

– Je l'ai connue.

– Vous êtes bien belle et bien jeune encore pour sacrifier ainsi voire vie à l'enfant d'une autre. Vous n'avez pas sans doute renoncé à l'espérance de

vous marier ? Vous aurez vous-même des enfants. Avez-vous songé que vous les préférerez naturellement à celui-ci ?

– Je remplirai jusqu’au bout mon devoir avec lui, répondit Severine.

– Vous êtes Italienne ? observa la comtesse, frappée soudain par l’accent avec lequel la jeune femme s’exprimait en français.

– Je suis née à Rome, madame.

– A Rome ! s’écria la comtesse, en tressaillant.

Elle regarda Severine, puis Edwige, puis moi-même, et sa bouche s’ouvrit de nouveau dans un mouvement de surprise et de colère. Mais aucun mot n’en sortit. Elle s’apaisa subitement. L’enfant se réveillait. Il poussa un léger gémissement, se redressa, parut étonné de voir le front de la comtesse penché sur lui, se retourna, aperçut Severine et, souriant, tendit les bras vers elle en disant :

– Maman !

Nul de nous ne s’attendait à ce cri. J’en fus effrayé, et la princesse Edwige ressentit une angoisse égale à la mienne. Seule, Severine n’en fut pas troublée, et, dans un élan involontaire, elle prit son enfant, le pressa contre elle, tandis que la comtesse, visiblement agitée, essayait de se contenir et, de nouveau, nous enveloppait tous de son regard pénétrant.

– Il vous appelle sa mère ! fit-elle.

– Ne suis-je pas sa mère, en effet ? demanda Severine, en embrassant encore son fils.

La situation devenait de plus en plus périlleuse. Chacun de nous était à bout de forces. Je songeais à y mettre un terme, quand Severine reprit en souriant :

– M. Jacques a faim, maintenant. Permettez-moi, madame, que j’aille lui faire prendre son repas.

Sans attendre, elle s’éloigna. La princesse allait la suivre, mais la comtesse la retint.

– Demeurez, Edwige, j’ai à vous parler.

Comme elle gardait le silence, je compris que ma présence la gênait. Je quittai l’appartement après l’avoir saluée ; je me rendis auprès de Severine. Elle était très-pâle, très-émue, et m’attendait.

– Cher Richard, me dit-elle, je veux fuir. Je veux emmener mon fils loin d'ici. Je renonce à lui faire restituer son rang et ses droits. J'ai deviné cette femme. J'ai pénétré jusqu'au fond de sa pensée. Elle veut me le prendre et m'éloigner. Elle nous a reconnus malgré nos précautions, et jamais, jamais, entendez-vous, elle ne me pardonnera d'avoir épousé Ladislas. Jamais elle ne saluera en moi la veuve du comte Wienowski. J'ai peur. Faites-moi partir.

Je m'ingéniai à calmer ses alarmes. Elle ne pouvait courir aucun risque. N'étais-je pas auprès d'elle pour la protéger et la défendre ? La scène qui venait d'avoir lieu et dont elle s'était effrayée aurait peut-être un heureux résultat. Si la comtesse subissant, comme je le croyais, une commotion morale profonde, s'était prise d'une subite affection pour Jacques, n'était-ce pas un moyen de la dominer qui s'offrait à nous ? Nous ne pouvions abandonner une partie aussi sérieusement engagée, sans avoir essayé de la gagner. Quant aux prétendus dangers dont elle croyait son enfant menacé, ils n'existaient pas ou, s'ils existaient, j'étais là pour les déjouer.

Mon langage dissipa ses inquiétudes. Elle consentit à attendre que les événements entrassent dans une voie décisive avant de prendre une résolution ; mais elle me dit :

– Plutôt la pauvreté, plutôt un nom obscur pour mon fils et pour moi qu'une séparation. Je ne me prêterai pas à ce qu'on lui apprenne à m'oublier. Je ne consentirai pas à le laisser grandir loin de moi.

Pendant que nous échangeions ainsi nos pensées, une scène bien autrement grave se passait entre la comtesse et Edwige, demeurées ensemble. La comtesse, en proie à la plus vive colère, manifestait ses soupçons sans contrainte.

– On m'a trompée, disait-elle, on a tenté de surprendre mon cœur. Mais j'ai tout deviné. Cet enfant, c'est le fils de Ladislas ; cette femme est celle qui se dit sa veuve. On a espéré qu'en les plaçant auprès de moi comme des inconnus, j'aurais pour eux de la compassion, que cette compassion se transformerait en tendresse, et que, lorsqu'on m'aurait ainsi conquise, il suffirait qu'on m'avouât la vérité pour me décider à ouvrir les bras à la mère comme à l'enfant ! On s'est fait une illusion singulière ! Je veux bien l'enfant. C'est la vivante image de Ladislas, et, quand tout à l'heure on me

l'a amené, j'ai cru voir mon fils, il y a trente ans, quand il commençait à me sourire et à bégayer mon nom. Oui, je le prendrai, ce petit Jacques ; je l'adopterai, il sera mon héritier ; mais la mère, jamais ! Il ne peut rien y avoir de commun entre une aventurière qui a soustrait Ladislas à l'obéissance et moi-même.

Devant cet orage, Edwige se contentait de répondre par des dénégations silencieuses, étant d'ailleurs dans l'impossibilité de prononcer une parole dans le flot des colères de la comtesse. Cependant, quand elle entendit accuser Severine, renonçant à soutenir plus longtemps un stratagème désormais sans objet, elle protesta :

– Ce n'est pas une aventurière, madame.

– C'est vous qui la défendez, vous à qui elle a enlevé un mari !

– Quand Ladislas l'a connue, il ne lui a pas dit que je tenais de lui le droit de croire qu'il me voulait pour femme !

– Elle l'a affolé et l'a mis hors d'état de vouloir.

– Non ! elle a fait simplement ce que j'ai fait moi-même : elle a aimé et s'est crue aimée. Voilà son crime. Ne lui pardonnerez-vous pas, quand moi, plus cruellement atteinte que vous, je lui ai pardonné depuis longtemps ? Et puis Ladislas est mort ! Vos rigueurs s'exerceront-elles toujours contre sa veuve, contre son fils ?

– Je ne reconnais pas cette femme pour sa veuve ; quant à l'enfant, il dépendra d'elle que je l'élève et qu'il ait un rang dans le monde. Qu'elle disparaisse !

– Oh ! madame, il n'existe pas une mère qui consentirait à ce que vous voulez exiger de celle-ci

– Ne peut-elle se sacrifier au bonheur de son fils ?

– Le bonheur pour un enfant ne peut exister loin de celle de qui il tient le jour.

– Qu'ils partent alors ! s'écria la comtesse d'un accent dont l'empchement effraya Edwige. Je ne veux plus les revoir, et maudits soient ceux qui sont venus troubler la paix de mes larmes !

Après cette scène terrible dont j'ai résumé les détails, la princesse vint me rejoindre dans la salle où je me trouvais avec Severine. Elle m'entraîna dans le parc afin d'être avec moi, et me la raconta.

– Il faut que Severine s'éloigne, me dit-elle en finissant. Si vous êtes de mon avis, elle partira demain. Sa présence ici pourrait provoquer un malheur. J'ai été épouvantée par la violence de la comtesse. On ne sait à quelle extrémité elle pourrait se porter, si nous paraissions avoir le dessein de la braver.

Comment traduire l'impression que me causa le récit de la princesse ? Au chagrin d'une tentative échouée se mêlait en moi la joie de n'avoir pas réussi. Résolu à me sacrifier aux vœux de Severine, à renoncer à elle, à consommer notre séparation en la faisant entrer dans la famille Wienowski et en l'éternisant dans son veuvage, le couteau du sacrificateur m'avait épargné et, dans l'invincible et farouche résistance de la comtesse, je venais de recouvrer un espoir, alors qu'il n'existait déjà plus en moi qu'à l'état de rêve irréalisable. Je vis, dans un avenir prochain, mes désirs les plus chers comblés, ma vie transformée, en même temps qu'une atmosphère de bonheur et de paix enveloppant Séverine avec moi et la dédommageant, dans la jouissance de ces biens inappréciables, des maux qu'elle avait soufferts. Sous l'excès de mes sensations, mon cœur éclata, et, m'adressant à Edwige :

– Ah ! j'ai tout fait pour réussir dans la tâche que j'avais entreprise, m'écriai-je. Je voulais que mon amie pût marcher fièrement dans la vie avec le nom qu'elle a le droit de porter et qu'on lui refuse. Je voulais que son fils eût ce nom, qu'il eût aussi l'héritage de son père, et ma volonté n'était telle que parce que c'était celle de Severine. Pour lui plaire, j'ai travaillé ardemment à obtenir ce résultat. Aucun obstacle ne m'a rebuté. J'ai imposé silence à mon cœur, à ce cœur rempli d'elle, qui l'a aimée sans espoir pendant plusieurs années et qui put espérer un jour qu'étant seule dans la vie, elle le comprendrait et l'exaucerait. Oui, malgré mon amour, dont l'intérêt était si contraire au but qu'elle voulait atteindre, je l'ai secondée de tous mes efforts, convaincu que, si Severine Realti pouvait devenir ma femme, la comtesse Ladislas Wienowska aurait le devoir de demeurer éternellement veuve et fidèle au nom de son mari. J'ai néanmoins et à tout prix voulu le lui conquérir ; mais, après l'échec de cette dernière tentative, ne serait-ce pas folie de persister ? Tout conspire pour assurer mon bonheur. N'ai-je pas mérité d'en jouir ? Répondez-moi, princesse ; soyez mon juge.

Est-il encore un effort à tenter ? Est-il encore un moyen de réussir et de vaincre ? Interrogez votre raison comme j'ai interrogé ma conscience, et répondez-moi.

Il y avait dans l'expression de son regard une grande bonté, une vive sympathie, mais aussi quelque surprise, et je vis bien qu'apprenant l'existence d'un amour qu'elle n'avait pu soupçonner, elle hésitait à répondre. Nous restâmes ainsi, en face l'un de l'autre, silencieux et pensifs. Nous étions debout au milieu d'une allée circulaire, abritée par les arbres, et nous croyant seuls. Un bruit de pas se fit entendre, et Séverine apparut devant nous.

– Je vous ai suivis, dit-elle tristement, car j'ai compris que vous me faisiez un mystère de quelque incident grave. J'ai tout entendu, et c'est devant moi, Richard, que vous venez d'exposer l'état de votre cœur. Mais Edwige ne peut vous répondre sans connaître votre vie depuis l'heure où, à Rome, vous m'avez rencontrée. Laissez-moi le soin de lui dire ce que vous avez fait pour votre amie. J'ai besoin, moi aussi, qu'elle me conseille, et, dans la détresse morale où m'ont jetée tant d'événements imprévus et tristes, que sa voix fasse entendre la vérité, me dise où est la sagesse, où est le devoir. Nous partirons demain, comme vous l'avez dit, Richard, et vous connaîtrez à Paris, je vous le promets, la décision que j'aurai prise.

Elles s'éloignèrent sans ajouter un mot. Je les suivis des yeux. Je les vis disparaître au détour d'une allée. Alors désireux de rendre le calme à mon âme livrée à l'anxiété jusqu'au moment où je connaîtrais mon sort, je quittai le château et j'allai promener mon doute et mon espérance aux bords de la mer. Je ne rentrai que vers l'heure du dîner. Un dernier devoir s'imposait à moi. J'étais résolu à le remplir, et c'est pour cela que je me fis annoncer chez la comtesse. Elle me reçut sur-le-champ. Elle était très-calme, et son visage ne portait aucune trace des orages du matin.

– Je viens prendre congé de vous, madame, lui dis-je.

– Vous partez ?

– Demain.

– Et cette femme ?

– A la même heure que moi.

– Avec son enfant ?

– Vous n’avez pu en douter, madame, puisque vous avez deviné qu’elle est sa mère.

J’entendis un soupir douloureux. Mais elle ne fit aucune objection et me dit avec beaucoup de douceur :

– Vous aviez à me parler ?

– Oui, madame ; avant de partir, je tiens à être pardonné par vous du mal que j’aurais pu vous faire depuis que j’ai tenté de vous obliger à ouvrir votre maison à la veuve et à l’enfant du comte Ladislas. Je tiens à ce que vous n’ignoriez pas que, si quelquefois mon zèle m’a emporté trop loin, j’ai voulu seulement réaliser les dernières volontés de votre fils et assurer à sa femme l’honneur du nom auquel elle avait droit. Voilà pourquoi j’ai mis tant de persistance à plaider une cause dont votre arrêt, d’ailleurs, ne peut affaiblir la bonté ni la justice. Voilà pourquoi, ayant échoué une première fois, j’ai essayé de vous convaincre par d’autres moyens, et pourquoi aussi j’ai introduit auprès de vous, ce matin, comme des étrangers, votre belle-fille et votre petit-fils. J’espérais que vous apprendriez à les aimer, et que, lorsque vous les aimeriez, vous seriez heureuse de savoir qu’ils appartenaient à votre famille. Telle est l’excuse de ma conduite.

– Je n’ai pas le dessein de la blâmer ; je ne conserverai de vous qu’un bon souvenir, et je serai heureuse de vous revoir quand je serai rentrée à Paris.

– Me permettez-vous d’adresser encore un appel à votre cœur, au nom de cette pauvre femme ?.

– Je vous demande, au contraire, de ne m’en plus parler.

– Ainsi, jusqu’au bout, vous lui tiendrez rigueur ?

– Je ferai ce que mon frère a fait : il est mort sans avoir voulu consentir à la reconnaître comme appartenant à notre famille.

– Mais si votre frère a prononcé cette cruelle sentence dans un excès d’orgueil que la mort rend plus douloureux encore, pouvez-vous oublier qu’il est un autre mort, lequel ne peut vous être moins cher, qui vous a adressé d’autres prières ? Pouvez-vous oublier que votre fils.

– Par pitié, monsieur, épargnez-moi. Ces souvenirs me font beaucoup de mal, et ils n’ajoutent rien à ces prières dont l’éloquence n’ont pu me toucher.

– C’est votre dernier mot, madame ?

– Mon dernier mot.

– Autant dire que vous admettez que la veuve du comte Ladislas a le droit de disposer d’elle et de son fils et d’oublier à jamais de quel homme elle fut l’épouse.

Elle m’interrogea d’un regard.

– J’aime éperdument Severine Realti, repris-je, je l’aime depuis cinq ans. Le temps, l’absence, le renoncement que je dus faire quand elle épousa Ladislas, n’ont rien pu contre cet amour. Puissant, pur, il m’a inspiré le plus grand sacrifice qui puisse être exigé d’un cœur ardemment épris, et m’a contraint, au nom du devoir, à tout entreprendre pour assurer à Severine une destinée qui la séparait à jamais de moi. Il m’impose aujourd’hui d’autres obligations. Severine est seule au monde, sans appui comme sans secours. Son fils n’a ni nom ni fortune. J’épouserai la mère et je reconnâtrai l’enfant, afin de les mettre l’un et l’autre en possession de ces biens précieux.

Le visage de la comtesse, tandis que je parlais, exprimait la surprise ; mais elle gardait le silence. J’ajoutai :

– Veuillez réfléchir à mes paroles, madame. Un jour viendra peut-être où vous regretterez de ne pas voir grandir auprès de vous un héritier de votre nom. Vous voudrez alors remettre la main sur le légitime rejeton de votre race, mais ce sera trop tard. Vous aurez perdu toute autorité sur lui, car il sera devenu mien, et quand vous me l’aurez laissé prendre, je ne vous le rendrai pas.

En prononçant ces paroles, je la regardais fixement comme pour mieux la pénétrer de leur gravité. Mais elle demeurait insensible, et, quand j’eus fini, je ne pus surprendre sur son visage aucun tressaillement qui indiquât qu’elle était touchée et convaincue. Ses yeux un peu éteints semblaient perdus dans une contemplation mystérieuse, comme si l’avenir que je lui prédisais se fût dressé devant elle et qu’elle l’eût étudié jusque dans les profondeurs des temps à naître.

Je m’inclinai devant la comtesse et je sortis sans être parvenu à lui arracher un geste ou une parole. J’allai m’occuper des préparatifs de mon départ, qui devait avoir lieu le lendemain dès le matin ; puis je dînai entre

Edwige et Severine. Le repas fut triste. Nous étions tous accablés d'une indicible tristesse. Nous nous connaissions peu, et cependant nous nous aimions assez pour souffrir de la douleur d'une séparation. Quand nous quittâmes la table, les deux femmes me souhaitèrent une bonne nuit et se retirèrent ensemble. Je compris qu'elles avaient hâte d'être seules pour reprendre un entretien que ma présence avait interrompu. Je sus plus tard qu'elles échangèrent durant cette soirée d'intimes confidences qui eurent pour résultat la résolution que Severine devait me faire connaître le lendemain.

Ma nuit fut paisible. Ma conscience était en repos, car je pouvais me rendre la justice d'avoir rempli complètement mon devoir. Et puis l'avenir m'apparaissait heureux. J'ignorais encore la décision de Severine, mais je me targuais d'avoir lu dans son âme et compris qu'elle était prête à récompenser par le don d'elle-même mon dévouement et ma constance.

A neuf heures du matin, mon amie, Jacques et moi, nous étions prêts à partir. La voiture qui devait nous conduire à Bayeux était chargée de nos bagages et nous attendait au pied du perron. La pensée que j'allais faire le voyage avec Severine et avec l'enfant me grisait comme si la perspective de ce tête-à-tête, par lequel je devais préluder à des joies plus profondes et plus douces, eût allumé l'ivresse sous mon front. Il me semblait que j'étais déjà mari et père, et cette illusion, caressée à travers la beauté pure de Severine, me causait une des joies les plus vives que ma vie ait connues.

Edwige était auprès de nous, grave, attristée, mais toujours sérieuse et d'humeur égale, comme une femme dont l'âme plane si haut que les accidents de la vie ne sauraient la troubler. Elle nous promettait de venir bientôt nous voir à Paris. Elle embrassait tendrement Jacques, qui lui souriait, et de temps en temps elle répétait cette phrase, qui me frappait :

– Il est aussi un peu mon enfant.

Enfin, l'heure vint où il fallut se séparer. Nous nous embrassâmes encore une fois. Puis, je pris Jacques dans mes bras et j'entraînai Severine vers la voiture. Déjà nous étions sur le perron et je me préparais à dire à notre chère princesse Edwige un dernier adieu, quand tout à coup je la vis tressaillir et l'entendis pousser un cri de surprise et d'effroi, les yeux fixés derrière moi. Je me retournai. Enveloppée dans un large peignoir, affaiblie,

les traits altérés, les yeux ardents et fiévreux, la comtesse Wienowska se tenait debout à quelques pas de nous. Pour soutenir sa marche chancelante, elle s'était fait accompagner par sa femme de chambre, au bras de laquelle elle s'appuyait. Dans la vaste galerie où nous nous trouvions, sa pâleur apparaissait plus malade que de coutume. Saisis d'étonnement, nous étions demeurés cloués sur place, immobiles. Elle nous regarda pendant l'espace d'une minute, surtout Jacques, qu'elle caressait maternellement des yeux. Puis, avec une douceur infinie, elle dit :

– Je ne veux pas que vous partiez sans moi.

Un cri de bonheur s'échappa de la bouche de Severine, qui s'élança vers elle suivie d'Edwige.

On la conduisit au salon, où elle put s'asseoir.

L'excès de sa joie mettait un peu de sang à ses joues, et dès ce moment elle parut plus forte et plus calme. Sur un geste qu'elle m'adressa, je posai l'enfant sur ses genoux. Alors, elle prit la parole et ajouta en l'embrassant :

– Celui-ci est mon fils !

Puis, voyant Severine accroupie à ses pieds, elle lui mit un bras autour du cou et, l'ayant attirée vers elle, elle la baisa au front en murmurant :

– Celle-ci est ma fille !

Elle leva, en même temps, les yeux vers la princesse et lui dit :

– Ne soyez pas jalouse, chère Edwige ! Mon cœur, si longtemps sevré de tendresse, est assez grand pour vous aimer tous.

Il y eut pendant quelques minutes un trouble que je renonce à décrire.

– J'ai été folle et cruelle, disait la comtesse en pressant contre elle Severine reconnaissante. Mais Dieu a parlé. Hier, quand j'ai vu cet enfant, quand je me suis cru rajeunie de trente ans et qu'il m'a semblé que je tenais entre mes bras mon cher petit Ladislas, j'ai compris que ma résistance était à bout. Puis, lorsque j'appris que vous alliez vous éloigner pour toujours, lorsque, cette nuit, je me suis dit que je ne vous verrais plus et que, désormais, isolée, abandonnée, je n'aurais aucun but à donner à ma vie, alors, j'ai compris que j'étais vaincue. Chers enfants, aimez-moi. J'ai tant besoin d'être aimée.

Tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, et je fus d'abord entraîné comme les autres dans le bonheur d'une

réconciliation inespérée. Mais presque aussitôt je vis tout l'édifice de mes espérances détruit et Severine à jamais perdue pour moi. Un nuage passa devant mes yeux, un flot de sang afflua à mes joues. Je n'eus que le temps de m'appuyer contre le mur, et pendant un instant je perdis la notion de ce qui se passait.

Quand je repris connaissance, une voix frappa mon oreille. Elle disait :

– Chère mère, au moment où je conquiers votre affection, après laquelle j'ai tant soupiré, j'ai le devoir de vous parler avec franchise, car par suite de vos longues rigueurs, désormais oubliées, j'ai contracté une obligation sacrée que l'honneur et mon cœur ne me permettent pas de méconnaître. Tandis que j'étais seule, abandonnée, un homme m'a aimée, et son amour s'est élevé jusqu'à l'héroïsme. Une heure est venue où, touchée moi-même, je me suis promise. Je ne m'appartiens plus. Ce nom que vous m'accordez enfin, après tant de lutttes et de douleurs, permettez-moi de ne le garder quelques jours que pour le faire passer sur la tête de mon fils, et tolérez que j'en accepte un autre. J'ai juré de le porter, et quand je l'ai juré, je ne pouvais prévoir que c'est de vous, ma mère, que j'en voudrais tenir le droit.

Ayant ainsi parlé, la chère créature se tournait vers moi, m'appelant d'un regard par lequel je fus en un instant dédommagé de ma longue attente.

Éperdu, je me précipitai, m'agenouillant à ses côtés et mouillant de mes larmes ses chères mains douces et blanches qu'elle m'abandonnait en souriant, pour cacher son trouble et sa propre émotion.

– Vous voyez, reprit-elle, nous serons trois à vous chérir.

– Je t'ai compris, ma fille, répondit simplement la comtesse. Épouse-le, il t'a bien gagnée. Et puis il faut à cet enfant un ami qui remplace son père.

Edwige suivait cette scène d'un regard attendri. Elle voyait sans envie s'édifier auprès d'elle un jeune bonheur. Ne lui restait-il pas la joie infinie, pour une âme comme la sienne, d'avoir désormais le droit de porter le deuil de Ladislas ?

Ces temps sont loin, et la mort, qui n'a épargné que moi, a successivement frappé de son impitoyable main ces êtres adorés. Le dernier qu'elle m'a ravi, c'est ma chère Severine, décédée l'année dernière, au moment où commençait pour elle une vieillesse heureuse et paisible.

Jacques, ainsi que les enfants issus de notre mariage, que Dieu a béni, et nos petits-enfants, la pleurent avec moi, éternellement fidèles au souvenir de ses exemples et de ses vertus.

J'habite le château du prince Jean, devenu la propriété de Jacques, à qui l'a légué la princesse Edwige. Chaque jour, je vais au cimetière de Longues, où repose ma chère trépassée. Sa dépouille est sous la terre ; mais son âme vit au-delà des étoiles, dans l'éternelle paix, et sa voix m'arrive dans le souffle du vent à travers les arbres en fleur, ressuscitant dans ma pensée les heures lointaines et les souvenirs heureux dont sa présence seule me permettra de savourer de nouveau la douceur, quand il plaira à la mort de nous réunir pour ne plus nous séparer.

Novembre 1872.

FIN.

LA

BARONNE MIROËL

I

Les premières semaines de l'automne, sous le ciel de France, ressemblent aux plus belles journées du printemps. Après les brûlantes ardeurs de l'été, la nature entre dans une période d'apaisement et de renouveau. Les feuilles calcinées par le soleil de juillet reverdissent ; les prairies retrouvent l'éclat que leur a fait perdre l'excès de la chaleur ; la température se met pour quelques jours à un diapason qui donne au corps une béatitude infinie, à l'imagination des pensées riantes et sereines.

Au cours d'une après-midi de cette saison bénie, vers quatre heures, une élégante voiture, attelée de deux forts chevaux, parcourait rapidement la route qui conduit de la station d'Isigny – ligne de Cherbourg – où elle venait de prendre deux voyageurs, à la ville elle-même. Cette route, longue d'environ quatre kilomètres, est, comme l'allée d'un parc, tracée à travers des prairies grasses et des terres fertiles, bordée d'arbres élevés, touffus, dont les cimes, en se rejoignant, la couvrent de fraîcheur et d'ombre.

Tout à coup, à l'une des portières, se montra un visage d'homme, encadré de soyeux cheveux blonds, orné d'une jolie moustache de même nuance, gai, fin, railleur, qui se pencha au dehors. Ce visage était celui du jeune

baron Frantz Miroël, marié le matin même, à Paris, à mademoiselle Charlotte de Brierville. A raison d'un deuil récent, la cérémonie avait eu lieu à sept heures dans l'une des chapelles basses de la Madeleine, en présence des familles et d'un petit nombre d'amis. Les époux étaient ensuite partis pour le château de Brierville, appartenant à la mariée, où ils devaient rester autant que durerait la lune de miel, à moins que leur fantaisie ou un caprice ne les décidât à porter leur amour ailleurs.

– Jack, dit le baron en s'adressant au cocher, retenez vos chevaux. Je veux admirer ce paysage que je n'ai pas vu depuis dix ans.

Il reprit sa place dans la voiture, à côté de sa femme. Elle avait à peine vingt ans, des traits qui respiraient la grâce et la bonté. Elle était pâle de peau, brune de cheveux, avec ses yeux noirs, larges, profonds, faits pour pénétrer l'âme la plus insensible et l'émouvoir.

En ce moment, un flot de sensations nouvelles la tenait écrasée, dans un accablement tel que le cause l'excès de la joie ou l'excès de la douleur. Mais le sourire qui voltigeait sur ses lèvres, l'expression de son regard chaste, perdu dans une contemplation mystérieuse, ne permettaient pas de se méprendre. Ce qu'elle éprouvait, c'était du ravissement, l'ineffable bonheur de la vierge amoureuse, livrée pour la vie à celui qu'elle aime.

– Êtes-vous heureuse, Charlotte ? lui demanda son mari.

– C'est comme un rêve enchanté ! murmura-t-elle, en posant l'une de ses belles mains dans celles de Frantz. ;.

Celui ci la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers. Puis, le silence se fit, et ils parurent l'un et l'autre s'abandonner de nouveau aux impressions qu'éveillaient en eux le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux et les pensées qui se pressaient dans leur esprit.

L'heure était charmante ; la poésie des lieux qu'ils traversaient la rendait plus charmante encore. Un parfum doux tombait des arbres avec des chansons d'oiseaux. Le soleil à son déclin teignait les feuillages de pourpre et d'or ; ses rayons, en se mirant dans les vitres des maisons espacées sur la route, avaient des reflets d'incendie, des lueurs d'aurore boréale. Que faut-il de plus pour remuer des cœurs déjà disposés à l'émotion ? N'est-ce pas le cadre qui convient à de jeunes amours ? Les voyageurs contemplaient les

cieux et les champs. Ils aspiraient à pleins poumons les senteurs vivifiantes qui pénétraient l'air.

Parfois, leurs yeux s'arrachaient à cette contemplation, ceux de Charlotte plus fréquemment encore que ceux de Frantz. C'est sur lui qu'elle les dirigeait, le regardant avec une expression qui révélait l'admiration, la tendresse, et en même temps un sentiment de pudeur qui en retenait l'expression dans son cœur et sur ses lèvres. A deux ou trois reprises, son mari la surprit absorbée de la sorte. Elle tournait alors vivement la tête ; son beau visage se colorait de l'éclat d'un sang riche et vivace, qu'une honte inconsciente appelait à ses joues. Il souriait aussitôt, ainsi qu'un homme fait à ces émotions délicieuses et qui pousse néanmoins la condescendance jusqu'à les tolérer chez un être plus naïf que lui.

Le baron Miroël, bien qu'il eût à peine vingt-huit ans, avait épuisé dans une débauche précoce toutes les joies, toutes les sensations de l'amour. Fils d'un homme d'Etat illustre, mort dix ans avant, il semblait n'avoir eu d'autre souci que de ne pas suivre les glorieuses traces de son père. Il venait, pendant ces dix années, de tuer sa jeunesse et sa santé par l'abus du plaisir ; de dilapider la plus grande part de sa fortune ; de compromettre son nom dans des aventures bruyantes et trop connues.

Mais une figure séduisante, des manières empreintes d'élégance, des goûts délicats en apparence, lui permettaient encore de tromper son monde. Il n'est pas étonnant que Charlotte s'y fût laissée prendre. Ce trésor d'innocence, de pureté, de charme suave s'était donné à ce fanfaron de vice. Ignorante du passé de Frantz, ou n'en connaissant que les côtés les moins ignominieux, Charlotte s'était flattée d'exercer sur lui une influence bienfaisante, de le ramener au bien, de réveiller ce qui restait de doux et de bon dans cette âme. La tâche lui semblait facile, car elle ne savait pas jusqu'à quel degré d'abjection Frantz était descendu.

Une famille prévoyante lui eût ouvert les yeux ; mais elle n'avait pas de famille ; son oncle et tuteur, le vieux comte de Brierville, pour qui la présence de cette belle jeune fille dans sa maison était un sujet d'inquiétude et de soucis, se préoccupait plus de la marier que de la bien marier.

Il avait aidé de toutes ses forces à ce mariage, sans même se demander si le baron Miroël était digne de sa pupille. Enfin la mère de Frantz, qui vivait

encore, s'était faite, à son insu, la complice des illusions de Charlotte, croyant qu'une jeune fille si touchante, devenue la femme de son fils et l'aimant, le transformerait.

Quant à Frantz, il s'était laissé marier, par désœuvrement d'abord, par intérêt ensuite. Cette alliance ramenait la fortune dans ses mains. Puis, Charlotte était faite pour flatter son orgueil, séduisante assez pour lui inspirer l'amour, du moins le désir de quelques jours. Il déploya donc toute l'amabilité qu'elle pouvait souhaiter, contribua ainsi à la plonger plus avant dans l'erreur où elle était depuis qu'elle l'avait vu.

Voilà l'histoire du mariage qui venait de s'accomplir. Charlotte ne devait pas tarder à être désillusionnée sur le compte de son mari. Mais elle était encore à cette heure où de l'homme qu'on aime, on ne connaît rien que l'amour vrai ou feint que, durant les jours précédents, il s'est appliqué à exprimer. Elle était donc heureuse et aussi, il faut bien le dire, toute troublée au fur et à mesure qu'elle se sentait plus isolée du monde qu'elle abandonnait et plus rapprochée de son mari.

La voiture dans laquelle ils se trouvaient l'un et l'autre allait lentement, ainsi que l'avait souhaité le baron. Néanmoins, les quatre kilomètres qui séparent la gare d'Isigny de la ville furent bientôt franchis ; on traversa rapidement la grande rue, et le château de Brierville se montra à une portée de fusil au delà de la dernière habitation.

C'était une magnifique et ancienne demeure qui contenait entre ses murs toute l'histoire de la famille de Brierville. La maison, comme la famille, datait du seizième siècle. C'est à cette époque que les Brierville avaient fait leur apparition dans le pays où ils étaient devenus, grâce à leurs alliances, propriétaires de terres considérables. On disait qu'ils venaient d'Italie. Ils construisirent le château qui porte encore leur nom, et dès ce moment leur histoire fut associée à celle de la Normandie, dont ils traversèrent les grandeurs et les vicissitudes.

Charlotte était leur dernière héritière, et, son oncle n'ayant pas d'enfants, le nom venait de s'éteindre par le mariage qu'elle avait conclu. Le château patrimonial lui restait. C'est là qu'elle était née, qu'elle avait grandi ; là aussi qu'elle devait vivre. Elle avait voulu passer dans ces lieux tout remplis

de chers souvenirs les premières heures de son mariage, et ce n'est pas sans contentement qu'elle y conduisait son mari.

Il était environ cinq heures, et le soleil commençait à décliner, quand la voiture franchit une grille et se dirigea, à travers des avenues de tilleuls et de platanes, vers le château, situé sur un mamelon, et que des prairies séparaient de la route. Elle s'arrêta devant le perron. Plusieurs domestiques étaient accourus sous les ordres du plus ancien d'entre eux, qui remplissait les fonctions d'intendant et de majordome. La portière, s'ouvrit, et Frantz Miroël sautant lestement à terre, offrit la main à sa femme qui le suivit. Elle était au bras de son mari, quand elle s'adressa à ses gens inclinés autour d'elle, et leur dit :

– Mes amis, voici M. le baron Frantz Miroël, votre maître.

Ils se courbèrent de nouveau. Désignant à son mari le vieillard qui leur servait de chef, elle ajouta :

– Je vous recommande mon vieux Séverin Pascal. C'est le plus ancien de nos serviteurs et aussi le plus dévoué.

Le baron répondit par des paroles bienveillantes, et entra, à la suite de sa femme, dans l'intérieur du château.

Tout y était admirablement tenu ; le jeune baron, qui s'attendait à trouver une gentilhommière, éprouva la plus vive satisfaction en mettant les pieds dans cette somptueuse demeure, où désormais il allait vivre comme chez soi et régner en maître. On a beau être blasé sur les émotions de la vie, il est néanmoins difficile de rester froid quand on constate tout à coup qu'on vient de conquérir à la fois une créature idéalement belle qui vous aime et une opulente fortune. Aussi, Frantz, en songeant à toutes les satisfactions que lui apportait celle dont il venait de faire sa compagne et dont il devait partager la destinée, fut pénétré de reconnaissance, parce qu'elle avait daigné le choisir.

Tandis qu'elle lui montrait en hâte le ravissant appartement qui lui était destiné, il la pressa frénétiquement entre ses bras, en la couvrant de baisers et en prononçant des paroles qui révélaient l'amour le plus tendre. En ce moment il était sincère ; c'est bien sa gratitude qui se traduisait ainsi.

Franz et Charlotte eurent le temps, avant que la nuit arrivât, de visiter entièrement le château et de parcourir les allées du parc. Un peu plus tard,

et comme sept heures sonnaient, une cloche les appela, et ils entrèrent dans une élégante salle à manger où un dîner délicat était servi. En commençant l'apprentissage de sa vie nouvelle, Charlotte subissait l'empire d'un inexprimable ravissement. Ce fut peut-être son erreur de laisser trop paraître ce jour-là l'amour qui remplissait son âme. Il eût été plus habile de le cacher, afin de mieux s'assurer de la sincérité et de la durée de celui de son mari. Mais quel femme possède à vingt ans l'expérience ? Charlotte aimait, elle était heureuse et le laissait voir.

Lorsque, après le dîner, elle eut suivi Frantz dans un petit salon où ils se trouvèrent seuls, il put constater l'ardeur du sentiment qu'il inspirait et se dire que sa jeune femme était désormais comme une esclave docile, prête à tout. Un moment vint où, cédant aux prières de Frantz, Charlotte s'éloigna pour gagner sa chambre. Quand il fut seul, il alluma un cigare et sortit afin de respirer l'air du soir. Il fit quelques pas sur le perron du château ; puis, comme la nuit était douce et claire, il s'assit sur un banc qui se trouvait en cet endroit et se laissa aller à ses rêveries. Était-il heureux ? Il est permis de se le demander, car, en examinant avec attention ce qui se passait en lui, il arrivait à découvrir, à côté d'une satisfaction évidente, un certain regret de sa liberté perdue.

Les souvenirs du passé lui revenaient en foule ; il songeait à la vie joyeuse qu'il avait menée dix ans. Sans doute, elle lui coûtait cher ; mais que de plaisirs accumulés ! que de sensations épuisées, sans qu'il s'en fût encore lassé ! A cette heure même, et alors qu'il aurait dû être entièrement à l'ivresse qu'allume dans les veines de tout homme jeune l'amour vierge d'une créature aussi accomplie que Charlotte de Brierville, il était sous l'empire d'une obsession tyrannique autant que perversie.

Oui, au moment de posséder la plus angélique des femmes, au moment de sentir autour de son cou le collier de deux bras amoureux et de posséder dans leur plénitude des trésors de tendresse et de pureté, il songeait à une femme qui n'était plus jeune. dont le cœur n'avait plus ni fraîcheur ni parfum, et ce souvenir, agité dans son imagination, devint bientôt assez puissant pour troubler la joie qu'il avait goûtée jusque-là. Cette femme se nommait Andréa Floriani. C'était une chanteuse qui, après avoir parcouru

les grandes capitales de l'Europe, était venue faire consacrer sa réputation à Paris, où elle avait brillamment débuté au théâtre Italien.

Ses succès d'artiste n'auraient peut-être pas suffi à faire d'elle une femme à la mode ; mais elle était, quoique ayant perdu la première jeunesse, encore belle, d'une beauté entraînante et fatale qui s'imposait aux hommes les plus froids. Frantz était resté longtemps sans connaître la Floriani autrement que pour l'avoir vue au théâtre.

Mais, la veille de son mariage, ayant offert à ses amis, hommes et femmes, un brillant souper, l'un d'eux y amena la chanteuse. A peine lui eut-elle adressé la parole que Frantz fut mordu au cœur par un désir brûlant. Les excitations d'une fête où la plupart des invitées étaient belles et lui rappelaient quelque émotion passée, la voix mélodieuse d'Andréa, placée à sa droite pendant le souper, accrurent le trouble du jeune baron. Bientôt, cédant à son entraînement, il tint à l'oreille de sa voisine le langage de la passion.

– Savez-vous, dit-elle tout à coup, que je vous embarrasserais fort, si je vous prenais au mot ?

– Vous m'embarrasseriez ?

– Sans doute. N'allez-vous pas vous marier ?

– Oui ; mais je suis encore libre.

– M'aimez-vous au point de laisser là votre mariage et de me suivre ?

– Immédiatement si vous le désirez, répondit Frantz, sur le ton d'un homme qui a perdu son sang-froid.

Andréa sourit railleusement.

– Il ne tiendrait donc qu'à moi de briser votre avenir. Soyez cependant sans inquiétude ; je n'en ferai rien. Mais ne trouvez pas mauvais qu'alors que vous ne disposez plus de vous que pour quelques heures, je refuse de vous entendre.

– En quoi mon mariage aliénerait-il ma liberté vis-à-vis de vous ? Si je vous aime assez pour le rompre, croyez-vous que je ne vous aime pas assez pour vous garder ma tendresse, même quand je serai marié ?

La Floriani, quoique accoutumée à ne s'étonner de rien, parut néanmoins surprise du cynisme de cette réponse. Elle garda le silence et observa pendant quelques instants le baron Miroël. Puis elle dit :

– A quelque heure que je me présente à vous, vous trouverai-je prêt à me suivre ?

– Je m’y engage, s’écria Frantz, entraîné par l’originalité de la proposition.

Jusqu’à la fin de la soirée, Andréa se montra douce et tendre pour son adorateur. Mais quand les premiers rayons du jour blanchirent le ciel et vinrent éclairer les derniers instants d’une fête dont il a été souvent parlé, elle disparut.

Ces choses s’étaient passées la veille de son mariage ; absorbé par les préoccupations nouvelles jetées dans sa vie, Frantz n’y avait plus • beaucoup songé. Par quelle bizarrerie de son esprit le souvenir de la Floriani vint-il obséder son imagination au moment où il semblait • qu’elle dût être pleine de l’image chaste, idéale et poétique de Charlotte ? Comment ce souvenir était-il plus puissant dans le cœur du baron que l’attrait dont devait être parée à ses yeux celle qui se mourait d’émotion en pensant à lui et qui l’appelait en le redoutant ?

Frantz s’abandonnait aux sensations que nous essayons de décrire, et, partagé entre un souvenir corrupteur et une exquise réalité, il goûtait un âpre plaisir. Il se promenait sur la large terrasse du château ; parfois, en levant les yeux, il pouvait voir, derrière les fenêtres éclairées de la chambre de sa femme, des ombres passer et repasser, et constater que c’était son bonheur qu’on apprêtait. Mais, par un brusque retour d’imagination, il songeait alors à l’autre, à celle qui, huit jours avant, lui avait promis d’être à lui, à la seule condition d’avoir le droit de choisir son heure.

– Si elle allait apparaître ! se disait-il.

Ses yeux plongeaient dans l’horizon obscur, et un sourire d’incrédulité passait sur ses lèvres. N’était-il pas à soixante lieues de Paris ? Comment admettre que la Floriani fût femme à parcourir cette distance, pour venir le retrouver ? N’y avait-il pas lieu plutôt de penser qu’elle l’avait oublié, et qu’à moins qu’il ne se donnât la peine, de retour à Paris, de se mettre à sa recherche, il ne la reverrait jamais ?

Tout à coup, sur le timbre grêle de l’horloge du château, sonnèrent dix heures. Ce bruit monotone dans le silence du soir, auquel répondirent toutes les horloges d’Isigny, rappela dans la pensée de Frantz la raison expirante.

– Je suis fou, s’écria-t-il en oubliant qu’il était seul, et en interrompant sa promenade. J’ai là, sous la main, une femme accomplie, le bonheur le plus rare. Elle tremble en m’attendant, plus belle encore dans son trouble et sa pâleur, et je vais songer à cette intrigante qui s’est moquée de moi. Décidément, l’homme est bête.

Sous l’empire de ses pensées, le regard fixé vers les croisées brillantes tout à l’heure, et derrière lesquelles on ne voyait plus que les lueurs douces des veilleuses qui avaient remplacé dans les appartements la lumière trop vive des bougies, il revint lentement vers le château. Mais, au moment où il allait en franchir le seuil, dans les champs silencieux un bruit, presque imperceptible d’abord, mais très-rapidement grossi, se fit entendre et le retint sur le perron.

– Qu’est-ce donc ? se demanda-t-il.

Il prêta l’oreille ; bientôt, il perçut distinctement le roulement d’une voiture et le pas d’un cheval sur la route. Cela n’avait rien d’extraordinaire ; cependant, il se sentit tout ému. Les paroles de la Floriani lui revinrent en mémoire.

– A quelque heure que je me présente à vous, avait-elle dit, vous trouverai-je prêt à me suivre ?

Mais comment croire que c’était elle ? Il leva les épaules, en se disant qu’il était victime d’une hallucination d’une espèce particulière qui s’évanouirait aussitôt qu’il serait auprès de sa femme. Mais le bruit augmentait toujours, et soudain il vit poindre dans l’avenue du château la double lueur des lanternes de la voiture. Il demeura stupéfait et il sentit s’accélérer les battements de son cœur. Mais avant qu’il fût revenu de son émotion et qu’il eût eu le temps de se demander ce qu’il allait répondre, de décider ce qu’il devait faire, la voiture franchissait rapidement la distance et venait s’arrêter devant la terrasse du château, aux pieds mêmes du baron Frantz. D’un seul regard, il devina ce qu’il avait hâte de savoir. C’était un coupé sombre, sans armoiries, conduit par un cocher dont la livrée était dissimulée sous un carrick. Dans le coupé, une femme était assise, seule, la tête encapuchonnée, ce qui ne permit pas à Frantz de la reconnaître sur-le-champ ; mais presque aussitôt elle prit la parole et, d’un accent qui le fit tressaillir jusqu’à la moelle de ses os, elle dit :

– Monsieur le baron Frantz Miroël, j’ai l’honneur de vous présenter mes civilités. Vous voyez que j’ai tenu parole.

– Vous ! vous ! madame ! s’écria Frantz éperdu.

Elle ouvrit la portière, descendit sur le perron, et, quand elle fut en face de Frantz, elle releva son voile sous lequel il vit paraître les traits énergiques et séduisants, briller le regard fiévreux et passionné d’Andréa Floriani.

Elle l’entraîna à quelques pas, afin de soustraire aux oreilles du cocher ce qu’elle voulait lui dire.

– Vous avez l’air surpris et contrarié, fit-elle. Ne m’attendiez-vous pas ?

– Ignorez-vous donc que je suis marié ?

– Je ne l’ignore pas. L’autre soir, vous m’avez raconté que votre mariage se célébrerait aujourd’hui et que vous partiriez ensuite avec votre femme pour le château de Brierville, près d’Isigny. En me racontant ces choses, vous me parliez aussi de votre amour ; vous me promettiez d’être à moi au jour, à l’heure où je le voudrais, et de me suivre si je vous en priais. Je me suis rappelé qu’un de mes amis possède une maison à Isigny même, et, autorisée par lui, je suis venue m’y installer hier avec le dessein de vous consacrer les trois ou quatre jours dont je peux disposer avant mon départ pour les Etats-Unis.

– Ne pouviez-vous choisir un autre moment ?

– Je vous répète que je pars, et que la semaine prochaine je serai loin de la France.

Le baron ne répondit pas. Bien qu’il fût flatté par la preuve qu’Andréa lui donnait de ses sentiments et que, quelques instants avant, il eût souhaité cette aventure, elle le troublait et l’embarrassait. Ce n’est pas qu’il poussât le respect pour sa femme jusqu’à être embarrassé par la présence sous le même toit qu’elle d’une créature aussi compromise et aussi décriée que la Floriani. Mais il ne savait comment se tirer de la situation difficile dans laquelle il se trouvait. Il éprouvait cette perplexité en même temps qu’il était séduit par l’originalité de la démarche d’Andréa.

– Si ma présence vous déplait, je vais partir, dit-elle, mécontente de l’indécision dont elle surprit la trace sur ses traits.

– Vous vous méprenez. Je n’ai que l’embarras d’un homme marié le matin et qu’on vient enlever le soir à sa femme.

– Quand vous m’avez parlé de votre amour, vous vous êtes déclaré disposé à tous les sacrifices. Vous vous exprimiez avec une audace, une assurance, un entraînement qui me faisaient bien augurer de vous ; j’ai voulu savoir si vous m’aimeriez au point de me suivre à cette heure. Décidez. Si vous acceptez, je vous emmène sur-le-champ, et je vous rendrai votre liberté dans trois jours. Si vous refusez, je m’éloigne, et vous ne me reverrez jamais.

Elle avait parlé avec l’accent de la passion. Frantz se sentait brûlé par ce langage et brûlé par les rayons du regard fixé sur lui.

– Ah ! sirène ! s’écria-t-il tout à coup.

A la même heure, Charlotte de Brierville, parée pour la nuit, était agenouillée, au fond de sa chambre, sur un prie-Dieu placé à la tête de son lit. Rien n’est plus frais, plus candide, plus virginal que le spectacle de cette adorable créature, tremblante, brisée par une émotion indicible, cherchant à tromper sa fiévreuse attente, en récitant ses prières d’enfant. Elle était complètement enveloppée dans des voiles moins blancs que le corps parfait qu’ils couvraient, et qui ne laissaient voir ni ses bras ni ses épaules. Les cheveux coiffés avec soin, tirés sur le front, étaient réunis derrière la tête en deux grosses nattes qui descendaient très-bas.

On ne savait ce qu’il fallait admirer le plus, de leur chaude couleur d’or brun ou de leur longueur, qui laissait penser que Charlotte en possédait assez pour s’en couvrir tout entière. Agenouillée et telle que nous venons de la décrire, elle était belle à décourager les peintres les plus habiles, s’ils eussent été tentés de reproduire son image.

La clarté de la veilleuse suspendue au plafond descendait sur elle et l’éclairait d’un jour poétique et charmant. Son visage aux lignes pures se dessinait, ainsi que celui d’une statue, sur les tapisseries sombres qui couvraient les murs. Comme s’ils eussent reflété le feu qui brûlait son cœur, ses yeux avaient un éclat inaccoutumé.

Il n’était pas jusqu’au contour parfait de son corps accroupi qui, grâce aux indiscretions d’une étoffe flexible, ne fût esquissé ainsi que le premier jet d’un dessin.

La chambre dans laquelle elle se trouvait était vaste, meublée avec un grand luxe. Pour faire comprendre les émotions de Charlotte, il suffira de dire que, non-seulement elle attendait son mari, mais encore que, pour la première fois, elle allait coucher dans cette pièce. C'était, en effet, la chambre nuptiale. C'est là que depuis trois siècles les nouveaux époux de la famille de Brierville avaient passé leur nuit de noces. Un temple n'est ni plus respecté, ni plus sacré ; en pénétrant entre ces murs auxquels des souvenirs si doux étaient attachés, la baronne Miroël n'avait pu se défendre d'un trouble profond.

Cependant, sa prière s'était longtemps prolongée. Autour d'elle, dans les pièces voisines de son appartement, où tout à l'heure elle entendait la voix et les pas de ses femmes, les bruits avaient cessé. Le château semblait enseveli dans le silence. Charlotte quitta son prie-Dieu, et, traversant sa chambre dans sa longueur, elle se dirigea lentement vers le lit, tout en s'étonnant de ne pas voir apparaître encore son mari.

Pourquoi prolongeait-il sa promenade ? Était-ce par discrétion ? Convenait-il de l'appeler ? En vérité, Charlotte n'osait pas. A ce moment, elle entendit dans les avenues du parc le roulement d'une voiture. Elle jeta les yeux au dehors ; au loin, à travers les arbres, elle pouvait suivre les lanternes qui se rapprochaient rapidement. Bientôt elle ne vit plus rien. Les croisées et les persiennes étant closes, ses regards ne pouvaient suivre ce qui se passait sur la terrasse du château.

Elle entendit la voiture s'arrêter.

– Qu'est-ce donc ? se demanda-t-elle. Qui arrive à cette heure ? Une visite ! Nous n'attendons personne, à moins que ce soit un ami de Franz.

En faisant ces réflexions, elle prêtait l'oreille. Mais elle n'entendait plus rien que le murmure sourd des feuillages à travers lesquels passait, en les agitant doucement, les souffles de la nuit. Sa curiosité était excitée. Elle entra dans le cabinet de toilette attenant à sa chambre, y prit un peignoir de laine dans lequel elle s'enveloppa, couvrit ses cheveux d'une voilette ; puis, revenant sur ses pas, elle ouvrit sans bruit la croisée, écarta légèrement les persiennes et pencha sa tête au dehors. Elle pouvait voir sans être vue.

Devant le perron, un coupé stationnait, prêt à repartir, à en juger par l'attitude du cocher resté sur le siège, son fouet à la main. A quelques pas de

cette voiture, sous un massif de tilleuls, son mari était debout, tenant une femme pressée contre lui. Cette femme, la baronne la voyait à peine et ne pouvait distinguer si elle était jeune ou vieille, belle ou laide. Mais quoique mariée depuis le matin seulement, quoique bien ignorante des choses d'amour, Charlotte savait qu'un homme tel que son mari n'aurait pas tenu ainsi cette femme entre ses bras, si elle eût été laide ou vieille. Un grand déchirement se fit dans le cœur de la baronne. La stupéfaction, la colère y entrèrent tour à tour, avec une violence telle qu'un cri monta à ses lèvres.

Elle put l'étouffer. Elle était fière, et à supposer qu'à peine mariée, sans avoir au moins une parcelle des joies de l'épouse, elle fût réservée à une grande douleur, elle ne voulait ni l'exprimer tout haut, ni la rendre publique. Dévorant ses larmes, retenant son haleine, contenant son cœur agité à lui briser la poitrine, elle suivait des yeux son mari et l'inconnue debout à ses côtés.

Était-ce une vieille maîtresse qui venait lui adresser ses adieux, une femme trompée par lui, qui lui faisait entendre des reproches, ou au contraire une rivale illégitime, toujours en possession de son cœur ? O tourments d'une âme amoureuse ! La baronne souffrit durant ces dix minutes pour le bonheur charmant qu'elle goûtait depuis le matin. Son incertitude causait son mal le plus cruel, car elle n'osait ni accuser son mari, ni intervenir.

Tout à coup, avant qu'il lui eût été possible de saisir un seul mot de l'entretien très-animé qui avait lieu si près d'elle, elle entendit l'inconnue rire assez haut. Elle devina à ce rire argentin, mélodieux, qu'elle était jeune ; du même coup, et sans s'expliquer comment, elle la devina belle, élégante, séduisante en un mot.

– Je suis trahie ! murmura-t-elle, d'une voix brisée.

Ce fut sa première, sa seule plainte. Son angoisse avait cessé : maintenant elle ne doutait plus, elle était assurée de son malheur. Elle regardait cependant toujours les coupables. Elle vit son mari presser de nouveau, en une étreinte passionnée, la femme contre lui.

– Ils se disent adieu ! pensa-t-elle.

En effet, l'inconnue se dirigeait vers la voiture. Quant au baron, il entra rapidement dans le château et n'y demeura que quelques minutes. Quand il

en sortit, il était couvert d'un pardessus que la fraîcheur de la soirée rendait nécessaire, suivi d'un domestique auquel il donnait des ordres. Une crainte rapide comme un trait traversa l'esprit de Charlotte.

– Il part !

Mais une telle pensée était si folle, qu'elle l'écarta brusquement et se trouva ridicule d'avoir été sur le point d'appeler Frantz pour le retenir. Il parlait cependant. Avant qu'elle eût eu le temps de se croire abandonnée, il s'était précipité comme un désespéré dans la voiture qui filait rapidement sur la route par où elle était venue.

Charlotte avait, en quelques instants, subi des émotions si violentes que ce nouveau malheur la laissa insensible. Son mari était déjà loin qu'elle demeurait encore immobile à la même place, les yeux fixés sur la longue avenue à l'extrémité de laquelle la voiture venait de disparaître.

Mais, quand ce fut fini, quand tout espoir fut envolé, quand le silence devenu plus profond apprit à la jeune épouse qu'elle était désormais condamnée à la solitude, son front se releva. Cédant à un mouvement violent et désespéré, elle se précipita sur une sonnette et appela du secours. Sa femme de chambre accourut :

– Mon mari ! où est mon mari ? s'écria Charlotte affolée.

– M. le baron n'a pas quitté le château, je suppose.

– Il est parti, il est parti, vous dis-je. Courez après lui, ramenez-le.

Elle promenait autour d'elle ses regards égarés et repoussait d'un geste désespéré les soins qu'on voulait lui prodiguer.

– Appelez Pascal ! s'écria-t-elle.

Le vieux et dévoué serviteur de la famille de Brierville accourut. Charlotte éloigna ses gens pressés curieusement autour d'elle.

– Pascal, un malheur est arrivé ; je le sais. Je suis forte, et je veux toute la vérité. Dites-la.

– Il ne faut pas s'exagérer les choses, madame la baronne. Il est vrai que M. le baron a quitté le château tout à l'heure.

– Seul ?

– Non, madame la baronne.

– Avec une femme ?

– Avec une femme qui est venue le chercher.

– La connaissez-vous ?

– Je ne l’ai pas vue.

– Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! comment ai-je mérité un si cruel affront ?

– En partant, M. le baron m’a chargé de prévenir madame la baronne que son absence durerait trois jours. Elle est nécessitée, a-t-il dit, par des motifs très-graves.

– Le croyez-vous, Pascal ?

Pascal détourna les yeux, afin de ne pas rencontrer ceux de Charlotte, anxieusement fixés sur lui.

– Votre silence a répondu, reprit-elle. Vous pouvez vous retirer.

Pascal obéit. Charlotte resta seule avec sa femme de chambre. Elle était debout, pâle, tremblante, indécise, se demandant, dans ce naufrage de son bonheur, quelle conduite elle devait tenir.

– Je ne coucherai pas ici, fit-elle soudainement. Ramenez-moi dans ma chambre de jeune fille. Je ne rentrerai dans celle-ci qu’accompagnée de mon mari.

Quelques instants après, elle était seule dans la chambre modeste où sa jeunesse avait vécu. Des larmes amères tombaient de ses yeux. La fièvre agitait son corps. Elle se trouva devant un miroir, les cheveux défaits par suite de son excitation, sa robe entr’ouverte, sa poitrine à demi nue.

– Je suis belle cependant, murmura-t-elle, plus belle que cette femme, j’en suis sûre.

Nulle nuit n’avait jamais été plus longue que celle qui suivit l’événement que nous avons raconté. Charlotte ne dormit pas avant le matin. Elle pleura. Quand les premiers rayons du jour pénétrèrent dans cette chambre où ses noces venaient d’être si tristement célébrées, ses yeux fatigués se fermèrent, et durant quelques heures un sommeil agité lui versa l’oubli.

Dès le lendemain, cependant, la baronne Miroël, envisageant sa situation avec le calme relatif qu’elle devait à ce repos de quelques heures, comprenait la nécessité de prendre un parti. Plusieurs s’offraient à elles. Elle pouvait feindre de croire que le brusque départ de son mari était dû à des motifs graves, et l’accueillir à son retour comme si elle n’avait pas à se plaindre de lui. C’était consentir à être dupe, à se laisser tromper, à se montrer facile, et compromettre, par un excès de complaisance, son bonheur

à venir et sa dignité. Elle repoussa ce parti. Elle pouvait encore déclarer que le baron ne s'était éloigné qu'avec son consentement, sauver ainsi les apparences et ne lui pardonner que lorsqu'il aurait expié son indigne conduite par un dévouement à toute épreuve. Mais ce moyen obligeait encore Charlotte à dissimuler ses sentiments. La feinte lui répugnait. Son esprit inquiet et troublé sautait d'une combinaison à une autre sans s'arrêter à aucune. Ah ! si dans ce moment, son mari était apparu, repentant, amoureux, sollicitant son pardon, elle aurait pardonné.

Mais la vérité nous oblige à dire qu'il ne parut pas pour faire oublier sa faute. Non-seulement il ne parut pas, mais encore, vers le milieu du jour, un messenger mystérieux vint de sa part trouver son valet de chambre, et lui demander une valise contenant les objets nécessaires à un voyage de quelques jours. Ce messenger était en outre chargé de remettre à Charlotte une lettre. Elle la lut, rougit et la jeta au feu. Cette lettre alléguait des fatalités qui devaient être expliquées plus tard, et ne contenait pas une seule raison dont il fût possible à Charlotte de se contenter. Décidément, elle avait le droit de se considérer et se considéra en effet comme une femme abandonnée. Son premier soin fut de faire tenir une dépêche à son oncle et tuteur, le comte de Brierville, afin de le mander au château. Il était à Paris, crut à un accident, et arriva sans retard.

– Avant de me marier, mon oncle, lui demanda Charlotte, avez-vous pris sur celui dont, grâce à vos conseils et à vos séductions, j'ai fait mon mari, des renseignements ?

– Des renseignements, ma nièce ! cela n'était pas nécessaire : M. le baron Miroël père était l'honneur même, une des gloires de son pays.

– Il ne s'agit pas du père, mais du fils.

– Avez-vous à vous plaindre déjà de lui ?

– Je vais vous révéler sa conduite ; vous apprécierez ensuite.

Quand Charlotte eut raconté à son oncle l'abandon dont elle était victime, le comte de Brierville entra dans une violente colère.

– Ah ! le gueux ! ah ! le bandit ! ah ! le monstre ! s'écriait-il. On m'avait bien dit qu'il n'était pas digne de posséder un trésor tel que Charlotte de Brierville ; mais je ne voulais pas croire à ces rumeurs ; je les tenais pour

des calomnies. Comment penser qu'un jeune homme d'aspect si séduisant fût joueur, endetté, débauché, en possession de plusieurs maîtresses ?

– On vous a dit sur lui toutes ces choses, demanda Charlotte, et vous me l'avez néanmoins présenté ?

– Que veux-tu ? j'espérais que tu le dompterais, et qu'entre tes mains, il deviendrait souple et docile.

– Oh ! mon oncle !

L'unique reproche qu'en cette circonstance se permit Charlotte était contenu dans cette exclamation. Elle s'en tint là ; mais elle interrogea le comte de Brierville afin de connaître tout ce qu'il savait sur le compte du baron Miroël. Ces renseignements étaient détestables.

Le comte de Brierville avoua qu'il avait recueilli ces renseignements dans les vingt-quatre heures qui avaient précédé le mariage de sa nièce, et alors qu'il était trop tard pour le rompre.

– Vous m'avez perdue, lui dit doucement Charlotte. Grâce à votre insouciance, me voilà liée pour la vie à un homme odieux. J'ai failli l'aimer. J'ai pleuré quand il est parti, moins à cause de la blessure faite à mon amour-propre que parce qu'il s'éloignait. Je ne vous en veux pas néanmoins. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas propager le bruit de mon malheur.

– Ah ! ma pauvre nièce, que vas-tu devenir ? demanda piteusement ce tuteur ridicule.

– Soyez sans inquiétude, mon oncle. Je porterai dignement mon infortune ; si je suis malheureuse, personne n'en saura rien.

Cinq jours après, dans la soirée, M. le baron Frantz Miroël arrivait au château de Brierville. Son visage était pâle, ses traits étaient défaits ; à sa démarche, on devinait un corps brisé par la fatigue. Il arrivait du Havre, où Andréa Floriani s'était embarquée pour les Etats-Unis, sans vouloir lui permettre de s'éloigner d'elle avant qu'elle fût installée à bord du la Fayette, qui devait la transporter à New-York.

Au moment où il osa paraître devant sa femme, elle était assise seule dans un petit salon qui s'ouvrait sur la terrasse. En le voyant, elle se leva, et comme il s'avançait vers elle, les bras ouverts, essayant de sourire, elle lui dit :

– N’essayez pas de feindre, monsieur, je sais tout.

Elle savait tout, en effet, grâce à son oncle qui, sur sa prière, avait mis la police en campagne et connaissait jour par jour, heure par heure, la conduite du baron.

– Dans ce cas, je n’ai pas d’explications à vous donner ? C’est autant de gagné, fit-il brutalement.

Charlotte avait les lèvres chargées de reproches ; mais elle se contint.

– Que comptez-vous faire ? reprit-il.

– Mais, vous-même ?

– Je viens ici reprendre la place à laquelle j’ai droit, reconnaissant ce que ma conduite envers vous a eu de blessant, mais prêt à vous prouver, si vous voulez m’entendre, qu’en tout ceci, j’ai été victime d’une déplorable fatalité

– Oh ! les explications sont inutiles, objecta Charlotte. Pour moi, mon parti est pris. Grossièrement outragée par vous, sacrifiée le jour même de notre mariage, je ne saurais oublier.

– Vous êtes chrétienne, cependant.

– Dieu nous ordonne le pardon ; mais les forces humaines ne sont pas sans limites. Je ne me sens pas capable d’être indulgente, en cette circonstance.

– Où voulez-vous en venir ? Vous avez formé un projet ?

– Il est très-simple, monsieur. J’ai le malheur d’être unie à vous par des liens indissolubles. Il ne m’appartient pas de les briser, et je dois au nom que je tiens de vous, comme à ma dignité, de demeurer honnête, en dépit de l’exemple que vous m’avez donné. Notre contrat de mariage met à votre disposition une partie de ma fortune ; libre à vous d’en disposer. Pour moi, je garde celle qui est hors de votre portée et dont ce château fait partie ; elle me servira à vivre. C’est sous cette forme que je serai votre femme.

– Vous êtes folle !

– J’ai toute ma raison, monsieur ; je vous jure que les choses seront ainsi que je viens de les exposer. Vous pourrez vivre dans ce château, si cela vous va ; ailleurs, si mieux vous semble. Estimez-vous heureux d’avoir une femme qu’un ressentiment même légitime ne poussera jamais à user de représailles et qui respectera votre nom, en le faisant respecter. Mais n’espérez pas autre chose ; n’espérez pas surtout obtenir de moi l’amour

que j'étais toute prête à vous accorder, que j'étais heureuse de vous accorder, quand vous m'avez odieusement trompée. Si vous vouliez l'exiger, je saurais me défendre, et m'épargner le témoignage d'une passion que je ne saurais plus regarder que comme une injure.

Tandis qu'elle formulait de la sorte ses intentions, son front avait l'éclat d'une autorité qui s'imposait au baron, et son regard révélait une énergie dont il n'aurait pas cru cette délicate créature capable. C'est qu'en huit jours, une métamorphose complète s'était opérée en elle. La souffrance, la suprême humiliation, la douleur aiguë l'avaient mûrie. Délaissée sans être veuve, épouse sans cesser d'être vierge, condamnée par sa propre volonté à ne pas connaître les douceurs de la maternité, elle paraissait puiser dans des sentiments d'un ordre supérieur la volonté de ce renoncement de toutes choses qui n'était rien, sinon la ruine de sa vie.

– Est-ce bien sérieux, ce que vous venez de dire là ? lui demanda simplement Frantz.

– Regardez-moi, et veuillez me dire si j'ai l'air d'une femme indécise, irrésolue ou qui plaisante.

Elle avait revêtu des habits de deuil ; son visage grave portait l'empreinte d'une douleur profonde.

– Je vous engage à réfléchir.

– Vous m'avez laissé le temps d'arrêter mes résolutions, et de les peser avant de les arrêter.

– Votre volonté est formelle ?

– Inébranlable.

– Même si je me mettais à vos pieds pour implorer mon pardon ?

– C'est trop tard !

– Même si je vous disais que je vous aime, si je m'engageais à expier, par une vie d'amour et de sacrifices, l'erreur d'un jour ?

– L'injure que j'ai reçue m'a fait une blessure incurable et ne me permet pas d'ajouter foi aux promesses dont vous parlez.

– Je ne peux donc conserver l'espoir de fléchir votre volonté ?

– Elle est inflexible.

Chacune des réponses de Charlotte était sortie de sa bouche avec une énergie telle que Frantz Miroël ne pouvait plus garder une espérance. Son

orgueil et son amour, – car il aimait à sa façon cette créature toute charmante vers laquelle il était revenu plus épris qu'avant de l'avoir délaissée, – souffraient cruellement. Mais il ne pouvait rien ; il devinait qu'alors même qu'il se traînerait aux pieds de sa femme, en pleurant et en gémissant, il ne l'attendrirait pas.

– Je sais ce qui me reste à faire, dit-il, en réponse à la dernière et décisive expression de la volonté de Charlotte.

Elle feignit de ne pas l'avoir entendu.

– Je vais partir, reprit-il.

– Partez, monsieur !

– Vous ne me reverrez pas !

Elle ne daigna plus répliquer. Alors, cédant à un mouvement de colère, il s'avança vers elle, et la saisissant par le bras :

– Je pourrais vous contraindre ; j'aime mieux m'éloigner. Mais, malheur à vous, si vous introduisiez un amant dans votre maison ! Vous portez mon nom et.

Elle l'interrompit.

– Assez, monsieur ; c'est une injure de plus ; vous savez bien que l'honneur de votre nom sera mieux gardé par moi qu'il ne l'a été par vous-même.

Il baissa les yeux et se retira. Le soir, il avait quitté le château. 1

II

M. le baron Frantz Miroël était à Paris. Six mois seulement avaient passé sur son mariage, et, à la grande surprise de ses amis, il vivait ainsi qu'au temps où il était garçon. Le seul changement survenu dans ses habitudes résultait du payement de ses anciennes dettes, dont il n'avait opéré la liquidation qu'afin de pouvoir en contracter de nouvelles.

Il n'habitait plus l'entre-sol de la rue Tronchet, jadis témoin de ses folies. Les portes de l'hôtel de Brierville s'étaient ouvertes devant le mari de Charlotte. Il tenait de son contrat de mariage, non la propriété de ce magnifique hôtel, mais le droit d'en jouir, c'est-à-dire de l'habiter. Une partie des revenus de sa femme lui appartenait au même titre. Il jouissait largement de ces divers privilèges, menait la grande existence, entretenait des filles, faisait courir et donnait au monde parisien le spectacle de ses excentricités et de son luxe. On s'étonna bien quelque peu de le savoir marié et de ne voir jamais sa femme. Mais ce Paris capricieux se fait à tout. Quelques histoires qui n'étaient pas à l'honneur du baron circulaient dans les salons. On l'attaqua ; il trouva des défenseurs. Les mieux informés alléguèrent qu'il avait eu le malheur d'épouser une femme malade ou dévote. On se paya de ces raisons, et il suffit de quelques semaines pour faire oublier l'existence de la baronne Miroël, oubli d'autant plus facile que jeune fille, elle avait à peine traversé ce monde, qui daignait s'occuper d'elle un moment.

Ce que fut durant ce temps la vie de son mari, elle ne le sut qu'à moitié. Son homme d'affaires, maître Rolland, notaire consciencieux, chargé de défendre contre le baron la fortune dont le capital était sans cesse menacé, cachait à dessein l'inconduite de Frantz. Mais, parfois, quand il envoyait ses comptes, Charlotte devinait ce qu'on voulait lui taire ; elle interrogeait ; il fallait lui répondre ; elle était de la sorte éclairée, sinon complètement, du

moins assez pour se convaincre de l'infamie de l'homme dont elle portait le nom. Ses griefs, prouvés et fondés, formaient un volumineux dossier où un avocat un peu habile aurait trouvé tous les éléments propres à justifier une demande en séparation de corps et de biens.

Le notaire de Charlotte, qui voyait avec terreur compromettre sa fortune, et qui tremblait en pensant qu'il ne serait pas toujours là pour la mettre à l'abri des convoitises de Frantz, suppliait la jeune baronne de recourir à cette grave extrémité. A toutes ces obsessions, elle répondait par le refus. Elle redoutait le scandale, les révélations d'un procès, les calomnies de l'audience, le bruit qui se ferait autour de son nom, et bien que son rôle fût celui d'une victime, il lui répugnait de livrer son malheur à la pitié publique. Une séparation de corps et de biens n'eût d'ailleurs rien changé à sa vie ; cette séparation existait en fait, puisque depuis la nuit racontée au précédent chapitre, son mari ne s'était pas montré au château de Brierville, et ne lui avait pas même écrit. Liée pour toujours à un être indigne d'elle, elle ne trouvait dans la loi aucun moyen de faire prononcer l'annulation de son mariage ; elle préférait sa situation actuelle, avec ses douleurs et ses périls, à celle qui pouvait résulter d'une sentence judiciaire.

A cette époque, elle s'était créé dans le château une existence mystérieuse, intime, solitaire, ne faisant jamais de visites, n'en rendant jamais, ne se montrant à Isigny que le dimanche, à l'heure des offices, qu'elle suivait assidûment. Le reste de son temps était consacré à l'étude : elle peignait, chantait, lisait, consolait ses regrets, en s'attachant à remplir le vide de sa vie.

Elle ne se trouvait qu'à moitié malheureuse. Elle répandait autour d'elle des bienfaits sans nombre : toujours à la recherche des infortunes dignes d'être secourues, elle avait acquis la conviction qu'il en était de plus cruelles que la sienne. En effet, elle ne nourrissait pour son mari ni l'estime ni la tendresse. Ces deux sentiments, nés en son âme dans les semaines qui avaient précédé son mariage, n'avaient pas encore eu le temps de se développer, quand l'odieuse conduite de Frantz vint les détruire. Elle souffrait bien plus dans son orgueil de femme que dans son cœur. Pour un mari fidèle, elle eût été une épouse dévouée, tendre, désireuse de l'aimer. Pour l'homme auquel sa destinée était liée et qui l'avait outragée, elle ne

ressentait plus que l'indifférence. Elle pleura sur sa jeunesse perdue, sur sa vie brisée, sur son avenir détruit, mais non sur son amour souillé : elle n'avait pas connu l'amour, car on ne peut appeler de ce nom les ardeurs saintes, la soif de dévouement qu'elle conçut pour Frantz alors qu'ils étaient fiancés, et qui se dissipèrent aussitôt qu'elle le connut mieux. Ce fut un bonheur, car elle serait morte d'une blessure faite à son cœur, tandis qu'elle pouvait vivre, sinon heureuse, du moins calme et apaisée.

Ses serviteurs l'entouraient de respect et de dévouement. On la citait pour son inépuisable bienfaisance ; on ne lui connaissait d'autre passion que celle du bien, et quand son nom était prononcé dans le pays, quand son histoire venait aux lèvres de quelque paysan, c'était avec l'expression d'une déférence qui contenait à la fois la sympathie et la pitié.

A diverses reprises, elle fut tentée d'aller à Paris. C'était son droit ; sa place était marquée à l'hôtel de Brierville ; elle y pouvait vivre à côté de son mari, – sans se départir de la résolution à laquelle nous l'avons vue s'arrêter. Mais il lui semblait que, dans une telle vie, sa dignité serait blessée et qu'elle ne saurait jouer le rôle hypocrite qui s'imposerait à elle pour dissimuler au monde la vérité. Et puis, elle n'ignorait pas qu'elle serait exposée à des tentations sans nombre. Elle était belle ; elle avait vingt ans ; elle serait sans cesse en péril, sans pouvoir chercher des armes dans l'amour de l'épouse ni dans l'amour de la mère.

Tels sont les motifs qui la déterminèrent à ne pas quitter le château. Elle s'y entoura de tout ce qui pouvait charmer sa solitude : livres, objets d'art. Elle fit construire des serres, les remplit de fleurs, d'arbustes rares. En outre, comme un domaine important était attenant au château, elle s'initia aux progrès de la science agricole, afin d'en surveiller l'exploitation. Elle occupa ses jours de la sorte, et, au bout de six mois, son bonheur extérieur était aussi grand qu'il pouvait l'être, après le drame domestique dont nous avons raconté les péripéties.

Cependant, vers ce temps, elle comprit que son isolement était trop absolu. Résolue à ne contracter aucune relation dans le pays, elle avait passé l'hiver complètement seule, n'ayant eu d'autres distractions que celle que lui apporta son oncle, qui crut accomplir un acte d'héroïque

dévouement, en venant passer quinze jours auprès d'elle, dans le courant du mois de janvier.

Cet isolement lui pesa, en lui révélant le vide de son cœur. A vingt ans, le cœur a besoin d'aimer ; il faut qu'il pratique l'amour ou l'amitié. Et puis, il n'était pas auprès d'elle une intelligence d'élite avec laquelle il lui fût possible d'échanger ses pensées, et les soirées, quelque effort qu'elle fit pour en abrégier la durée, lui semblaient démesurément longues.

Elle conçut vaguement le projet de faire un voyage en Italie ; mais elle ne pouvait le faire seule. Elle fut ainsi amenée à souhaiter d'avoir auprès d'elle une compagne, une amie. Elle désirait trouver une femme respectable, ayant dépassé la première jeunesse, libre de tout lien, pouvant se consacrer à elle, prendre en main au besoin ses intérêts, les surveiller et les défendre.

Elle écrivit à son notaire. Au bout de quinze jours, maître Rolland annonçait à la baronne une visite pour le lendemain. Un passage de sa lettre était ainsi conçu : « Je crois avoir découvert une véritable merveille. Elle se nomme madame de Brancourt. Elle est veuve d'un magistrat, et sa famille se compose d'un fils, sorti de l'École militaire il y a quelques années, et aujourd'hui commandant d'un bataillon de chasseurs de Vincennes. Il a obtenu ce grade, quoique très-jeune, à la suite de sa vaillante conduite pendant la guerre d'Italie. Madame de Brancourt, d'une santé frêle, ne peut le suivre dans les garnisons, et ni la modicité de sa fortune, ni son amour maternel ne lui laissent la faculté d'accepter les offres du commandant, qui est prêt à faire le sacrifice de son avenir pour se fixer à côté d'elle. Elle vit donc seule ; la solitude lui pèse autant qu'à vous-même. Quand j'ai exprimé devant elle votre désir, elle a paru disposée à s'offrir ; mais elle ne saurait accepter une situation d'infériorité ; elle désire que son rôle et sa position soient le rôle et la position d'une amie. Je l'ai rassurée, en lui disant que c'est bien ainsi que vous l'entendiez. Elle connaît votre histoire ; vous l'intéressez, et je la crois femme à se dévouer. Il s'agit maintenant qu'elle vous plaise. A cet égard, tout ce que je pourrais vous dire d'elle ne vaudra pas le plus court entretien. Je l'ai donc invitée, de votre part, à aller passer quelques heures à Brierville. Vous l'étudierez à l'aise, vous l'apprécierez ; vous aurez vite deviné si elle peut vous convenir ; elle-même apprendra à vous connaître, et vous causerez utilement. Elle quittera Paris demain. "

On doit bien penser que cette lettre fut un gros événement dans la vie de Charlotte. Ce que le notaire lui offrait n'était pas tout à fait ce qu'elle avait demandé. Elle cherchait une dame de compagnie, une femme à ses gages, à qui, par conséquent, elle aurait le droit de donner des ordres. La personne qu'on lui annonçait, élevant la prétention de s'installer dans sa maison, sur le pied de l'égalité, se croirait peut-être en droit d'offrir des conseils. Ne fallait-il pas, avant de consentir à accepter ses soins, s'assurer de son caractère ? C'était, en quelque sorte, un membre nouveau entrant dans la famille de Brierville. En une semblable circonstance, on ne saurait user de trop de prudence et de circonspection.

Le lendemain, vers onze heures, au moment où Charlotte, après une promenade dans les bois qui entouraient son parc, rentrait au château, une voiture envoyée par elle à la gare d'Isigny s'arrêtait devant le perron. Elle s'y trouva presque en même temps, assez tôt pour voir descendre une femme âgée d'environ cinquante ans, dont la taille un peu forte n'avait pas perdu toute jeunesse, et dont les manières révélaient la distinction. Vêtue de noir, non sans élégance, ses cheveux gris déjà, soigneusement coiffés, un sourire doux sur les lèvres, cette femme fit un pas au-devant de Charlotte.

– Madame de Brancourt ! dit celle-ci, je vous attendais.

Madame de Brancourt s'était inclinée, sans répondre.

– Vous devez être fatiguée, reprit Charlotte en lui prenant le bras, par un gracieux mouvement de déférence et de familiarité ; venez, je vous prie.

Elle l'entraîna dans un salon, tandis que les domestiques du château montaient la valise de la nouvelle venue dans l'appartement qu'elle devait occuper. Charlotte l'aida à se débarrasser de son manteau, de son chapeau.

– Vous êtes charmante, madame, dit alors madame de Brancourt, qui l'observait avec attention ; et puisque le but de mon voyage nous est connu à l'une et à l'autre, permettez-moi de vous dire qu'en arrivant à Isigny, j'ai éprouvé une impression de bien-être qui n'était qu'un pressentiment, puisqu'il est maintenant certain que nous nous conviendrons.

– Mais, vous ne me connaissez pas encore, répondit Charlotte, en souriant.

– Il y a des yeux qui ne trompent pas. La personne à qui je dois d'être ici m'a beaucoup parlé de vous ; elle n'a rien exagéré, j'en suis sûre. Je désire

avoir produit sur vous un effet pareil à celui que vous venez de produire sur moi.

Tout cela était dit simplement. Charlotte fut prévenue en faveur de madame de Brancourt, dont les traits exprimaient la bonté, la grâce, et dont l'intelligence élevée se manifestait dans un regard qu'eussent envié bien des femmes réputées pour leur beauté. Le charme de son visage était tout de douceur et de sérénité. On devinait une âme vaillante, éprouvée, mais résignée, honnête, habile à exercer la séduction sur les êtres qui vivaient auprès d'elle.

A la prière de Charlotte, elle monta dans sa chambre ; elle répara le désordre de sa toilette et descendit quand on annonça le déjeuner. Pendant le repas, l'entretien ne s'alimenta que de banalités. La présence des domestiques empêchait les confidences. Mais lorsque, ayant servi le café, ils se retirèrent, madame de Brancourt parla du but de son voyage. Elle avait déjà manifesté des qualités intellectuelles propres à frapper un esprit aussi élevé que celui de Charlotte. Elle s'exprimait en femme du monde instruite, discrète, sévère.

– Plus je vous vois, madame, dit-elle tout à coup, et plus je suis convaincue qu'on n'a rien exagéré, en me faisant votre éloge. Je ne crois pas m'avancer trop, en disant que je serais heureuse de rester auprès de vous. On a dû vous dire déjà que je m'accommoderais mal d'un état qui pourrait être assimilé à un service. Mais il ne faudrait pas vous effrayer de ces réserves, ni même vous en étonner. Laissez-moi vous les expliquer. Je ne veux pas être ici dans un rang subalterne. Cela ne convient ni à mon âge, ni à mes habitudes, ni à mon nom, et mon fils ne tolérerait pas que je fusse ainsi. Il faudra beaucoup d'habileté pour lui expliquer mon séjour ici et le lui faire accepter. Quant à moi, je saurai me souvenir en toute circonstance que vous êtes la maîtresse, et c'est en ne l'oubliant jamais que je m'efforcerai de conquérir votre amitié.

– On ne saurait dire mieux, madame ; et vous n'aurez pas besoin de me rappeler que vous m'obligez, en daignant vous consacrer à une recluse.

– Nous n'aurons pas tardé à nous entendre.

– Pourquoi oi n serions-nous pas d'accord, puisque je suis prête à faire en toute chose ainsi qu'il vous conviendra ?

Ainsi, il suffisait d'une première entrevue et de quelques mots échangés pour décider de cette affaire. On passa vite sur les détails matériels ; il ne pouvait y avoir aucune difficulté, puisque madame de Brancourt, séduite par la baronne Miroël, acceptait toutes ses conditions.

– Me voilà donc installée chez vous, dit-elle, au titre de conseil, de protectrice et d'amie. Je m'efforcerai de vous agréer en toutes choses. J'ai seulement une grâce à vous demander. Mon fils est actuellement en garnison à Alençon. M'autoriserez-vous à l'aller voir une fois par mois ?

– Vous ferez toujours ainsi que vous l'entendrez. En entrant dans ma maison, vous n'aliénerez pas votre liberté. D'ailleurs, si vous souhaitez vous assurer de fréquentes entrevues avec votre fils, accordez-moi la liberté de vous dire qu'il peut venir ici autant qu'il le désirera.

Ce mot, tout plein de bienveillance, enleva le consentement de madame de Brancourt. Le même jour, elle se fixait à côté de Charlotte, pour qui elle fut bientôt une amie. Dans la situation difficile qu'elle occupait et dont la bienveillance de la baronne s'efforça d'atténuer les difficultés, madame de Brancourt révéla des vertus simples qui lui donnèrent assez vite une grande influence sur l'esprit de Charlotte et sur les personnes qui l'entouraient.

Désormais associée à la vie de la jeune femme, recevant ses confidences, dirigeant sa maison, madame de Brancourt ne tarda pas à se rendre indispensable. Elle se montrait active, alerte, dévouée. Sa tâche était multiple ; mais la sollicitude de Charlotte en diminuait le fardeau ; elle fut en peu de temps, non pas une intendante, mais, ainsi qu'elle l'avait souhaité, une véritable amie.

Charlotte connut donc la bienfaisante douceur que procure le commerce d'un esprit supérieur, cultivé, doué de qualités naturelles, fortifiées par l'expérience. Madame de Brancourt, mariée de bonne heure, possédait au suprême degré la science de la vie, science qui ne s'acquiert, disait-elle, qu'au prix des épreuves les plus amères. Elle avait été malheureuse, en effet. Préparée à une destinée brillante, la ruine de son père l'avait jetée dans la maison d'un modeste magistrat de province, honnête et doux, mais notoirement inférieur à sa femme, à laquelle il ne sut jamais assurer le sort auquel elle avait le droit de prétendre.

Madame de Brancourt accepta son destin avec résignation. Elle consola ses regrets, en se consacrant à l'éducation de son fils, dont elle voulait faire un homme digne de son nom. La mort de son mari, survenue de la manière la plus soudaine, la médiocrité de la situation qui en résulta, les sacrifices et l'isolement qu'elle dut s'imposer pour assurer l'avenir de son fils, n'altérèrent pas l'égalité de son humeur. Chrétienne, elle subit les duretés du sort, sans en rendre responsable la société ni sans envier le sort des autres qu'elle voyait plus heureux qu'elle. La bienveillance, ou plutôt l'indulgence qui formait le fond de son caractère, ne fut pas diminuée. On ne s'étonnera pas des témoignages de confiance que la baronne Miroël donnait à madame de Brancourt. Elle ne crut pas les exagérer en ouvrant son cœur, en racontant ses peines. Ce fut une heureuse inspiration, car madame de Brancourt était merveilleusement apte à soigner les cœurs malades. Depuis son malheur, Charlotte n'avait pu verser son chagrin dans une âme sœur. Elle en portait tout le poids, et c'est là une souffrance plus aiguë encore que toutes les autres. Madame de Brancourt lui permit une vie plus heureuse, où la tendresse de Charlotte pour elle puisa un caractère tout filial.

A la fin de l'été, au déclin d'une après-midi que la baronne et son amie avaient passée en tête à tête, sous les marronniers plantés devant la terrasse du château, elles virent tout à coup, de la place où elles se trouvaient et qui dominait la route, un étranger franchir la grille du parc et se diriger vers elles.

– Voilà une visite qui vous arrive, dit madame de Brancourt.

– Je n'attends personne. N'est-ce pas plutôt pour vous ?

Elles attendirent quelques instants, durant lesquels le nouveau venu se rapprocha d'elles.

– Je crois bien que c'est pour moi, s'écria tout à coup madame de Brancourt, en se levant émue et pâle ; c'est mon fils.

Elle s'était précipitée, et Charlotte la vit tomber dans les bras d'un jeune homme vêtu de noir, grand, mince, au visage très-doux, dans lequel il eût été impossible de reconnaître le visage d'un soldat, sans la fine moustache brune qui courait au-dessus des lèvres. Après une ardente étreinte, madame de Brancourt prit le bras de son fils et le ramena du côté de Charlotte.

– Voici mon commandant, madame.

Xavier de Brancourt s'était incliné, silencieux. Charlotte lui tendit la main, en disant :

– Madame votre mère m'a si souvent parlé de vous, monsieur, qu'en effet, je vous connais.

– Je crains bien qu'elle ne m'ait présenté sous des couleurs trop favorables, objecta le commandant.

– Trop favorables ! Comme s'il était possible de faire de toi un éloge exagéré !

– Oh h ! ma mère !

– Madame pardonnera ce cri à mon amour maternel. N'est-ce pas la joie de ma vie ? N'est-il pas vrai qu'à toute heure, tu songes à mon bonheur ? Encore, en ce moment, cette surprise de te voir quand j'étais si loin de t'attendre, n'est-ce pas à ta sollicitude que je la dois ?

La baronne considérait avec émotion, le groupe que formaient la mère et le fils ; elle pensait, en les voyant ainsi, qu'ils étaient dignes l'un de l'autre, qu'il ne se peut de bonheur plus grand que celui dont ils lui offraient si simplement le spectacle. Un amer regret se glissa dans son cœur ; elle n'avait ni fils, ni frère, ni époux pour goûter avec lui ces joies saintes. Des larmes montèrent à ses yeux ; mais elle les refoula, préoccupée de remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

– Expliquez-moi, commandant, comment vous êtes venu ? Je ne vois ni voiture, ni bagage. J'espère bien que vous n'avez pas parcouru à pied la distance qui nous sépare de la gare.

– Je viens d'Isigny, madame. De la gare, on m'a conduit à l'hôtel ; puis, j'ai demandé le chemin du château, et quand j'ai su que la distance n'est que de deux kilomètres, je suis venu tranquillement.

– Mais pourquoi êtes-vous descendu à l'hôtel ? Il fallait arriver tout droit ici.

– Oh ! je ne me serais pas permis.

– Il a raison, s'écria madame de Brancourt.

– Permettez-moi d'être d'un autre avis, ma chère ; vous ne seriez pas pour moi une amie, si vous m'imposiez ce chagrin de ne pas exiger de votre

filis qu'il occupât une chambre dans votre appartement. Vous êtes chez vous, ici ; cela a été convenu entre nous, veuillez vous le rap peler.

Elle prononça ces paroles avec une grâce charmante. Et comme madame de Brancourt allait répondre, Charlotte ajouta :

– Vous ne me causerez pas cette peine, monsieur, de refuser mon hospitalité.

Elle s'éloigna, en souriant, afin de laisser la mère et le fils libres de s'entretenir. Xavier la regarda disparaître ; puis il dit à sa mère :

– Belle, bonne, pleine de cœur ; c'est une femme adorable.

– Elle est toujours ainsi, adorable, en effet. Ah ! mon fils, voilà comme j'en rêve une pour toi.

– Dame ! si elle n'était pas mariée, si elle était moins riche, si elle me voulait.

– Que sait-on ? Elle est jeune ; elle peut devenir veuve.

Le commandant rougit :

– Laissons cela, ma mère ; en aucun cas, je ne saurais prétendre à une telle alliance ; il n'y a pas lieu, d'ailleurs, de s'en occuper. Dites-moi seulement que vous êtes heureuse auprès d'elle.

– Très-heureuse ! quand je pense que tu ne voulais pas.

– Je redoutais qu'on ne vous offrît une situation indigne de vous.

– La chère créature en est incapable ; elle me témoigne son respect et sa tendresse dix fois par jour. D'ailleurs, toi-même, tu viens de le constater. Laisse-moi maintenant donner des ordres pour qu'on aille chercher tes bagages à l'hôtel.

– C'est inutile, ma mère ; je passerai la fin de la journée avec vous, mais je repartirai cette nuit.

– Cette nuit ! Et moi qui espérais que tu allais me rester quelques jours !

– Vous devez bien penser que si je suis arrivé brusquement ici, si je me suis présenté à l'improviste sans vous avoir prévenue, c'est que j'avais besoin de vous voir.

– Qu'est-il arrivé ?

– J'ai un conseil à vous demander.

– Un conseil ! Et tu as fait cinquante lieues, et il faut que tu partes tout à l'heure ! C'est donc bien grave ! Tu m'effrayes.

– Cela n’a rien d’effrayant ; c’est grave seulement, je le répète.

Madame de Brancourt regarda sa montre.

– On ne sonnera pas le dîner avant une heure d’ici ; nous avons le temps de causer. Viens, mon cher enfant.

Et le prenant par le bras, elle l’entraîna dans son appartement.

– Ma mère, dit Xavier dès qu’il se vit seul avec elle, certain que sa confidence ne serait pas troublée, l’affaire dont j’ai à vous entretenir est des plus délicates, et quand je vous l’aurai exposée, vous comprendrez pourquoi je suis venu vous surprendre.

– Parle vite, mon enfant.

– Il s’agit de l’honneur du nom que porte la baronne Miroël.

– La baronne !

– Vos lettres m’ont, à diverses reprises, parlé de cette aimable femme et m’ont raconté son histoire. Sans la connaître, j’ai conçu pour elle une sympathie profonde, inspirée sans doute par l’affection qu’elle vous a témoignée. C’est en me parlant d’elle que vous m’avez appris à l’aimer. Mon imagination s’est excitée au récit de ses malheurs ; je la rêvais belle, charmante, séduisante ; et quoique je n’aie fait que l’apercevoir, j’ai bien compris que la réalité, en ce qui la touche, dépasse encore tout ce que je m’étais figuré.

– Mais, malheureux enfant, tu es amoureux !

– Cela n’est pas bien dangereux, ma mère, reprit le commandant en souriant, et n’a rien qui doive vous alarmer. Il est certain que j’ai pour elle des sentiments qui précèdent l’amour, l’annoncent et l’expliquent ; que si je vivais auprès d’elle, mon cœur ne tarderait pas à être pris. Mais il n’est pas moins certain qu’à cette heure, l’imagination seule est occupée.

– Ne va pas être malheureux, au moins, mon enfant, s’écria madame de Brancourt, se rapprochant de son fils, avec un geste qui exprimait la sollicitude.

– Soyez sans inquiétude, je vous le répète ; au surplus, j’ai tort de vous parler de la sorte. Ce n’est point de mes sensations que je voulais vous entretenir, mais d’un accident autrement grave.

– Tu m’as dit qu’il s’agissait de l’honneur du nom de Miroël.

– Jugez-en. J’ai découvert que le baron Miroël est un faussaire.

- Un faussaire !
- J'en ai la preuve.
- La preuve ! quelle preuve ? Dis vite, mon enfant.
- La voici.

Le commandant, tout en parlant, avait pris un portefeuille dans la poche de son vêtement. Il ouvrit ce portefeuille et en retira un papier plié en quatre qu'il remit à sa mère. Elle le déplia ; c'était une feuille timbrée à l'effigie de l'enregistrement et sur laquelle était rédigée la formule ordinaire des lettres de change. Elle lut : « A huit jours de vue, vous payerez à mon ordre la somme de vingt-cinq mille francs, valeur en compte. » – Frantz Miroël. –

Au-dessous de la signature se trouvait l'adresse suivante : « Monsieur Jacques Duvisard, capitaine au 25^e bataillon de chasseurs de Vincennes, Alençon. » Enfin, en travers de la lettre de change, on lisait ce seul mot : « Accepté », et au-dessous une signature, celle de Jacques Duvisard.

– Je ne comprends pas, dit madame de Brancourt, après avoir tourné et retourné ce papier.

– M. Jacques Duvisard, capitaine de mon bataillon, est un jeune homme très-riche, membre d'un cercle de Paris, dont le baron Miroël fait également partie. Il y a quelques semaines, le baron lui écrivit que, pressé de payer une dette de jeu et se trouvant pour l'heure, dénué de ressources, il avait fait traite sur lui pour une somme égale au montant de sa dette, soit vingt-cinq mille francs. Après s'être excusé, le baron ajoutait : « Vous n'avez d'ailleurs pas à vous préoccuper. Les fonds vous parviendront avant l'échéance ; vous n'aurez qu'à payer. . » Duvisard n'éprouva aucune surprise. Le baron était de ses amis, et c'est là un service qu'on se rend entre amis. Il oublia cette affaire et n'y aurait plus songé, si la lettre de change ne lui eût été présentée la semaine dernière. Il n'avait pas reçu l'argent pour la payer et constata, non sans surprise et colère, que son acceptation, suivie de sa signature, figurait sur la traite. N'ayant jamais signé rien de semblable, il reconnut que sa signature était contrefaite. On s'était servi de son nom pour donner une valeur à ce chiffon de papier. Ses soupçons se portèrent naturellement sur le baron Miroël, qui seul avait intérêt à agir de la sorte. Ses soupçons furent confirmés le lendemain par une lettre du baron lui-même qui lui faisait l'aveu du procédé déshonnête auquel, dans une heure de désespoir et

d'égarement, il s'était laissé entraîner. Il le suppliait de ne pas le perdre, de payer la traite, en lui donnant l'assurance d'un remboursement à bref délai. Tant de monstruosité et de bêtise, loin de calmer Jacques Duvisard, accrurent son ressentiment, et résolu à ne pas faire grâce, il est venu me demander un congé, afin de se rendre à Paris, pour tirer cette affaire au clair. Son irritation était extrême. Il ne parlait de rien moins que de traduire le baron devant les tribunaux. Il m'a fait le récit de cet incident, afin de justifier la demande qu'il m'adressait. Que vous dirai-je ? En entendant le nom du baron Miroël, tout ce que vous m'avez écrit sur lui m'est revenu en mémoire ; j'ai songé à sa femme, dont le nom serait mêlé à ce scandale. J'ai prié Duvisard d'ajourner toute poursuite ; je lui ai demandé cette lettre de change, en m'engageant sur l'honneur, soit à lui en remettre le montant sous huit jours, soit à la lui rendre, dans le cas où je ne parviendrais pas à la lui payer.

– C'est bien, ce que tu as fait là, mon enfant, s'écria madame de Brancourt, c'est bien ; oui, il faut à tout prix, éviter à madame Miroël la douleur d'un scandale autour de son nom.

– Seulement, reprit Xavier, voici où gît la difficulté. Je n'ai pas la somme. En hypothéquant nos biens, je pourrais l'emprunter ; mais votre consentement est nécessaire. En outre, un emprunt n'exigera pas moins de trois semaines ou un mois, et le temps presse.

– Mais la somme qui est nécessaire me fait défaut comme à toi, objecta madame de Brancourt, sans chercher à dissimuler son inquiétude.

– Je le sais, ma mère, et c'est bien pour cela que je suis venu u ; il ne nous reste qu'un moyen d'étouffer cette affaire et de sauver le baron Miroël d'un procès en cour d'assises et d'une condamnation infamante.

– Quel est ce moyen ?

– Tout avouer à sa femme ; elle ne voudra pas laisser son mari sous le coup d'une accusation de faux.

– Lui dire la vérité ! je n'oserai jamais.

– Il le faut cependant.

– Et puis, quand le baron connaîtra l'intervention de sa femme, ne prendra-t-il pas le parti d'avoir fréquemment recours au même moyen, en

s'arrangeant de manière à ce que les traites revêtues de signatures fausses soient signalées à la baronne ?

– On pourra lui taire que c'est celle-ci qui a fait honneur à sa signature.

– Il en concevra le soupçon.

– Nous aurons alors à trouver un autre procédé ; mais, pour le moment, il s'agit d'empêcher – que le nom des Miroël soit déshonoré.

Madame de Brancourt reconnut que les conseils de son fils étaient sages ; elle résolut de dévoiler sur-le-champ à la baronne ce qu'elle venait d'apprendre. Laissant son fils dans sa chambre, elle se rendit auprès de Charlotte.

L'entretien fut long. Au bout d'une heure, Xavier, qui se promenait dans le parc, s'entendit appeler. C'était la voix de sa mère. A cet appel, il se retourna. Appuyée au bras de madame de Brancourt, la baronne Miroël s'avancait vers lui.

– Monsieur, votre mère vient de me révéler à l'instant le service que vous voulez me rendre, dit-elle. J'en suis touchée jusqu'aux larmes, et je ne l'oublierai jamais. Je viens d'écrire à mon banquier, à Paris, afin qu'il vous adresse demain la somme que vous avez pris l'engagement de payer. Votre mère vous expliquera le service que j'attends encore de vous après celui-là. Permettez-moi de ne pas vous en entretenir moi-même.

Le commandant s'inclina, et jusqu'au moment de son départ, il ne fit aucune allusion à l'événement qui l'avait attiré au château. Il dîna avec la baronne, et, plus d'une fois, il surprit le mystérieux regard de Charlotte fixé sur lui. Leur mutuel embarras était visible ; il n'échappa point à l'œil clairvoyant de madame de Brancourt.

– Il est bon qu'il parte ce soir, se disait-elle, éclairée par les confidences de son fils, et surtout qu'il ne revienne pas souvent. Ils s'aimeraient et seraient malheureux l'un et l'autre.

La vérité, c'est que le commandant se sentait troublé plus qu'il n'aurait voulu. Sa mère lui avait parlé de Charlotte, dans ses lettres, en des termes tels, qu'il l'aimait sans la connaître. Quand il l'eut vue, il subit l'influence de cette beauté radieuse et sereine : la soirée qui s'écoula après le dîner, en attendant l'heure où il devait partir, acheva de l'enivrer. Il a dit depuis que,

frappé soudainement, il fut tenté dix fois de céder à l'amour par lequel il se sentait envahi. A onze heures, il fallut partir.

– J'ai fait atteler, commandant, dit Charlotte ; votre mère sera enchantée de vous ramener jusqu'à la gare.

– Comment vous remercier, madame ? fit-il d'un accent ému, grave.

– Ne viendrez-vous pas avec nous ? demanda madame de Brancourt.

– Je n'ose ; vous devez avoir tant de choses à vous dire.

– Oh ! nous n'avons pas de secrets pour vous !

La baronne consentit à les accompagner. On monta en voiture. Xavier était assis en face d'elle. Pendant tout le trajet, elle profita de l'obscurité dans laquelle elle sentait sa tête plongée, pour rester immobile, les yeux clos et silencieuse, écoutant le commandant qui, désireux de cacher son trouble, parlait avec volubilité. Elle jouissait avec délices du son de sa voix, de chacune des phrases qu'il prononçait. Elle ne le voyait pas ; mais elle s'était si bien gravé ses traits dans la mémoire qu'elle le portait en quelque sorte dans son imagination. Elle se figurait qu'il était son mari, qu'elle avait le droit d'appeler madame de Brancourt du nom de mère et puisait dans ces rêveries une volupté infinie. C'est ainsi que dans l'isolement où elle vivait depuis plusieurs mois, l'amour vint la surprendre et s'empara d'elle. Elle le devina par l'émotion qu'elle ressentit au moment où, prêt à monter en wagon, Xavier s'inclina devant elle, par la peine qu'elle éprouvait à le voir partir.

Elle lui tendit la main ; il la prit, et ils subirent à ce contact un tressaillement magnétique. Dans cette étreinte, ils venaient d'échanger un aveu muet, mais éloquent.

– Adieu, madame, dit-il doucement.

– Non pas adieu, mais au revoir, répondit-elle.

Puis elle s'éloigna, afin de laisser la mère et le fils libres d'échanger les derniers baisers. Madame de Brancourt expliqua brièvement à Xavier que la baronne entendait laisser ignorer à son mari qu'elle était intervenue pour réparer l'action indélicate qu'il avait commise, et pour lui épargner des poursuites.

– Elle te confie, en cette affaire, le soin de son repos, dit madame de Brancourt.

– Elle peut être tranquille, ma mère ! elle n’aura pas à se repentir de sa confiance en moi !.

– Ah ! je devine, et je suis épouvantée. Tu l’aimes !

– Soyez rassurée, au contraire ; cet amour fait ma joie.

En disant ces paroles, Xavier pressa fiévreusement sa mère contre lui, et, l’ayant tenue longtemps embrassée, il s’élança dans un wagon ouvert devant lui. Madame de Brancourt et la baronne montèrent tristement en voiture. Durant la route, elles n’échangèrent pas un seul mot ; tout à coup, comme on venait de dépasser Isigny, madame de Brancourt entendait un sanglot gonfler la poitrine de Charlotte.

– Vous souffrez ! lui dit-elle avec sollicitude.

Charlotte ne répondit pas. Elle se pencha sur sa vieille amie, se suspendit à son cou, et, le front appuyé sur son épaule, elle donna un libre cours à ses larmes.

– Oui ! oui ! ma chère, pleurez ! répétait doucement la mère de Xavier.

Elle avait compris la vérité. Charlotte aimait son fils. A dater de ce jour, la baronne Miroël vécut sous l’empire d’une préoccupation dont elle n’avait jamais connu les effets, et qui lui apporta tour à tour des heures de joie et des heures de désespoir. Son cœur malade s’était ouvert à l’amour, et, longtemps sevrée des émotions qu’il entraîne à sa suite, elle les goûtait maintenant dans toute leur plénitude. On objectera peut-être que ce sentiment avait été bien soudain. Oui ; brusquement, il s’était abattu sur cette âme délaissée ; il avait suffi qu’elle vît une fois Xavier de Brancourt pour l’aimer. Qui donc pourrait s’en étonner ? L’amour n’a-t-il pas de ces coups subits ? Est-ce la première fois que deux cœurs s’unissent éternellement en une minute ?

D’ailleurs, Charlotte traversait une crise qui la rendait facilement accessible aux rapides sensations. On n’a pas vingt ans impunément, et quand on est belle, quand on se sait digne d’être aimée, quand on est encore toute pénétrée de l’enthousiasme et des illusions de la jeunesse, on supporte difficilement les vicissitudes dont vous accable le destin. Elles vous inspirent la révolte, et s’il arrive un jour où l’on puisse s’y soustraire, on s’abandonne, sans résister, au courant qui vous en éloigne. C’est ainsi que Charlotte, tenue au courant des faits et gestes de Xavier par madame de

Brancourt, ayant appris par les récits que celle-ci faisait de la vie de son fils à le connaître avant de l'avoir vu, l'aima sinon passionnément d'abord, assez cependant pour prévoir qu'elle n'échapperait pas à la passion. Elle en fut heureuse, car désormais il y avait un intérêt dans sa vie. Il était un être sur lequel sa pensée pouvait s'arrêter, vers lequel ses aspirations pouvaient s'envoler, et que dans ses rêves, sinon dans la réalité, elle associait à sa destinée.

Mais à sa joie, se mêla un remords qui en altéra la douceur. Elle n'était pas libre, voilà ce que sa conscience lui répétait sans cesse ; elle était mariée, c'est-à-dire liée à des devoirs déterminés à l'avance et qu'elle avait juré d'observer fidèlement. Ce serment compris sous sa véritable signification, dans sa pureté, ne lui permettait même pas de donner sa pensée à un homme qui n'était pas son mari, et alors même qu'elle avait à se plaindre si cruellement de ce dernier, alors même qu'elle était en droit de lui reprocher l'injure inoubliable qu'il lui avait faite, elle ne devait, elle ne pouvait lui être infidèle, même par la pensée ; c'est du moins sa conscience qui le disait ainsi, et elle comprenait bien que la sagesse et la raison disaient de même. Et puis, quand blessée, humiliée par les infâmes procédés de son mari, elle l'avait éloigné, elle s'était engagée à ne pas user de représailles envers lui, à porter son nom, sinon en femme aimante, du moins en épouse fidèle.

Mais, il suffit de quelques semaines pour lui faire comprendre, au fur et à mesure qu'elle raisonnait ses sentiments, qu'elle n'était pas coupable, et que le fait d'aimer dans le silence de son cœur, Xavier de Brancourt, ne constituait pas un crime. Le crime, en effet, ne commencerait que si elle cédait à l'amour, et si des liens adultères se formaient entre elle et Xavier. Elle se rassura et goûta un véritable bonheur à penser qu'elle était l'objet d'une adoration et qu'un homme digne de sa tendresse avait fait d'elle le but de ses pensées et de sa vie.

Il n'est pas de cœur en qui l'espérance meure jamais ; même aux heures les plus cruelles, quand elle paraît morte, elle sommeille, prête à s'éveiller. L'espérance est une flamme divine qui ne s'éteint jamais, et, dans ses rêves les plus intimes, Charlotte s'avouait qu'elle avait vingt ans et qu'elle était

assez jeune pour voir mourir l'homme aux mains duquel elle avait été odieusement livrée, et pour conquérir le droit d'épouser celui qu'elle aimait.

Le temps passa de la sorte, sans introduire aucun changement dans la vie extérieure de Charlotte, mais modifiant sa vie intime. L'abattement de son regard disparut, la tristesse de ses traits s'atténua. Elle ne parlait de son secret à personne, mais on devinait, sans peine, que la jeune baronne portait dans le cœur une de ces tendres préoccupations qui suffisent à lui donner la joie. Elle en faisait mystère à sa vieille amie, ne voulant pas jeter le trouble dans l'existence de celle-ci, et comprenant qu'elle ne pouvait lui demander ni encouragements ni conseils.

Madame de Brancourt, en effet, se trouvait en quelque sorte paralysée pour exercer en ces circonstances, utilement, son influence. Si elle détournait Charlotte d'aimer son fils, elle rendait ce dernier malheureux. Si elle excitait au contraire cette affection, ce ne pouvait être que par de coupables conseils, qui eussent été à la fois une injure pour Charlotte et un péril pour Xavier. Elle se taisait donc, s'efforçait de parler peu de ce dernier et n'y faisait allusion que lorsqu'elle était interrogée par la baronne.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Xavier écrivit deux fois à Charlotte. La négociation dont il s'était chargé, afin de désintéresser Jacques Duvisard, lui fournissait un prétexte. Ses lettres n'étaient que des lettres d'affaires, et il ne semblait pas qu'il y eût place entre les lignes, pour l'expression d'un sentiment romanesque. C'était le langage respectueux d'un galant homme envers une femme honorable ; mais c'était aussi le tendre intérêt d'un ami fidèle et peut-être quelque chose de plus, la timide expression de sentiments qui avaient le droit de tenter de se faire deviner, sinon le droit de s'affirmer.

Mais il suffisait de ces lettres pour rendre Charlotte heureuse. Son amour contenu, renfermé, trouvait une force nouvelle dans l'isolement où elle vivait. Elle s'y abandonnait avec une ivresse d'autant plus grande que l'éloignement de Xavier ne lui permettait pas d'en voir le danger. Depuis son mariage, elle n'avait pas connu des heures aussi fortunées que ces heures durant lesquelles son cœur, au souvenir de Xavier, se gonflait d'une émotion puissante et où son sang courait plus vite sous sa peau brûlante.

Elle vivait ainsi, au jour le jour, n'osant, le plus souvent, envisager l'avenir, et lorsqu'elle essayait d'en pénétrer les mystères, formant des

plans qui ne changeaient rien à sa vie, sinon qu'ils y introduisaient Xavier de Brancourt.

C'est au milieu des événements que nous venons de raconter que plus d'une année s'écoula sans que la baronne Miroël reçût de son mari d'autres nouvelles que celles que lui donnaient ses hommes d'affaires. Elle le savait à ce point absorbé dans ses plaisirs qu'elle ne redoutait pas de le voir apparaître, ni qu'il vint troubler sa vie. Aussi, à certaines heures, parvenait-elle à oublier jusqu'au souvenir de l'homme qui avait fait son malheur, et c'est alors surtout qu'en songeant à Xavier, elle espérait dans l'avenir.

Pour la seconde fois, depuis son mariage, l'automne allait finir, et l'hiver s'approchait. Depuis plusieurs mois, la baronne rêvait pour ce moment un voyage en Italie. Elle redoutait de passer une seconde fois la mauvaise saison en Normandie, sous ce climat froid, pluvieux et humide, où le soleil ne se montre guère que durant l'été. Et puis, la santé de madame de Brancourt avait souffert des rigueurs de l'hiver précédent, et c'est pour sa vieille amie autant que pour elle-même que Charlotte projetait son voyage.

Elle y songeait déjà avec la joie naïve d'un enfant, s'arrêtait complaisamment à tout ce qui pouvait modifier l'uniformité de sa vie. Déjà elle avait écrit à Nice, où elle comptait séjourner plusieurs semaines, nourrissant secrètement l'espérance que Xavier s'y rendrait en même temps qu'elle, afin de rester quelques jours auprès de sa mère.

Un événement inattendu troubla ses projets. Madame de Brancourt subit brusquement l'influence des premiers froids. Ce fut d'abord une indisposition sans gravité. Mais son état s'aggrava vite, et le médecin d'Isigny, mandé par la baronne Miroël, déclara qu'une fluxion de poitrine était imminente. La maladie, en effet, éclata peu de jours après. Bien que madame de Brancourt n'eût encore ni la physionomie, ni les faiblesses, ni les infirmités d'une vieille femme, son âge cependant donnait à son mal un caractère particulier de gravité. Charlotte s'alarma et son premier mouvement la poussa à écrire à Xavier. Elle hésita d'abord, craignant de lui causer inutilement une émotion cruelle. Cependant, sur l'avis même du médecin, elle se décida à prévenir le fils de madame de Brancourt pour lui signaler l'état de sa mère.

Ce n'est pas sans une grande émotion qu'elle traça les lignes de cette lettre. Elle était délicieusement troublée par la pensée que Xavier, qu'elle avait à peine entrevu et qu'elle aimait plus encore par ce qu'elle savait de lui que par ce qu'elle avait pu apprécier elle-même, allait vivre, pendant plusieurs jours, sous son toit. Il arriva le lendemain dans la soirée et fut pénétré de gratitude, lorsqu'en entrant dans la chambre de sa mère, il vit la baronne assise aux pieds du lit. Elle n'avait voulu laisser à personne le soin de veiller sur la mère de Xavier, goûtant un plaisir infini à se dévouer à quelqu'un qui tenait de si près à celui qu'elle aimait. Avec cet instinct particulier aux amoureux, Xavier de Brancourt avait compris, lorsque pour la première fois il s'était trouvé en présence de la baronne, l'impression qu'il produisait sur elle ; et comme il l'aimait, il vivait depuis ce temps dans la contemplation de son visage, dont les traits s'étaient gravés dans son cœur. En la voyant auprès de sa mère, il devina le rôle qu'elle y remplissait, les soins qu'elle avait prodigués, le dévouement dont elle avait fait preuve.

– Ah ! madame, dit-il, comment vous exprimer ma reconnaissance ? Comment pourrai-je vous l'exprimer jamais ?

Il était très ému, en parlant de la sorte et son émotion se communiqua à Charlotte. Elle n'eut même pas la force de lui répondre et ne put que poser un doigt sur ses lèvres, en lui montrant madame de Brancourt assoupie et dont le bruit de sa voix pouvait troubler le repos. Xavier garda le silence jusqu'au moment où Charlotte l'entraîna dans une chambre voisine et lui parla longuement de la maladie de madame de Brancourt, des circonstances dans lesquelles elle s'était déclarée et des complications qu'elle avait traversées. Néanmoins, elle put le rassurer. Le médecin venu dans la journée constatait un mieux sensible et espérait annoncer le lendemain qu'un dénouement fatal n'était plus à redouter.

Charlotte racontait ces choses d'un accent doux qui allait au cœur de Xavier. Il dévorait du regard celle qu'il appelait déjà son amie et qui l'enveloppait, en lui parlant, du rayonnement un peu attristé de ses yeux profonds.

Ils restèrent une heure, l'un auprès de l'autre, dans cette chambre et aux pieds de ce lit, attendant le réveil de madame de Brancourt et veillant sur

elle. Quand la malade ouvrit les yeux, elle éprouva, en voyant son fils, un doux saisissement.

– Toi ! toi ici ! dit-elle.

Et, dirigeant vers la baronne son regard affaibli, mais pénétré de reconnaissance, elle ne put que murmurer un court remerciement.

– C’est madame la baronne, lui dit son fils, qui a eu la bonté de m’appeler.

– J’étais donc bien malade ?

– Non, certes, mais j’ai pensé que les soins de votre fils mettraient rapidement un terme à votre état.

A dater de ce moment et tant que dura le séjour de Xavier au château, la vie de Charlotte fut comme un rêve de bonheur. Elle trouvait auprès de celui qu’à part soi, et timidement émue et rougissante, elle nommait son amant, la preuve constante d’une tendresse qu’il ressentait au même degré qu’elle. Ces heures furent enivrantes, et cependant, ils restèrent plusieurs jours sans se dire un seul mot qui fût l’expression de leur mutuel sentiment. Mais, un soir, l’amour fut plus fort que leur résolution, et l’aveu que l’un désirait faire, que l’autre désirait entendre, tomba de la bouche de Xavier. Voici dans quelles circonstances.

La santé de madame de Brancourt s’améliorait sensiblement ; elle était maintenant hors de danger et pouvait se tenir dans sa chambre, levée quelques instants, dans la journée. On ne la laissait jamais seule. Charlotte et Xavier se succédaient auprès d’elle, et les soins intelligents et dévoués qu’elle avait reçus d’eux contribuaient pour beaucoup à sa rapide guérison. Puis, le soir, la malade endormie, on plaçait une femme de chambre à son chevet ; Charlotte et Xavier descendaient pour dîner ensemble et restaient réunis pendant la soirée. C’était un moment fortuné, après lequel ils soupiraient pendant tout le jour et qu’ils trouvaient trop court, quand il touchait à son terme. Après le repas qu’ils prenaient en commun et qui leur donnait l’illusion du mariage, dont ils caressaient le projet dans leurs rêves, ils se rendaient dans le salon de Charlotte. Assis autour d’une table, elle laissait courir ses doigts sur une broderie, tandis que Xavier dessinait distraitement ou lisait à haute voix une belle page de littérature.

Mais, il faut bien le dire, ni l'un ni l'autre n'étaient à cette occupation, et ils ne s'y livraient avec activité que pour éloigner une tentation périlleuse. - Ce soir-là, comme il faisait déjà froid, on avait allumé un grand feu qui brillait joyeusement et éclairait leur visage, où se révélaient la sérénité et le repos. Ils avaient lieu d'être heureux, en effet ; la convalescence de madame de Brancourt touchait à sa fin.

Charlotte, penchée sur sa broderie, sous le rayon lumineux de la lampe, semblait absorbée dans son travail ; par-dessus le journal qu'il feignait de lire, Xavier la regardait, la caressant amoureusement de son regard qu'il ne pouvait détacher d'elle. Sa tête brune, son fier profil, les pures lignes de sa taille, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses mains, tout les attraits qui faisaient d'elle une créature accomplie, se fondaient dans un ensemble harmonieux. Xavier goûtait à la contempler le même plaisir qu'il eût pris à vider une coupe remplie d'un breuvage délicieux, et il se disait que sa vie était manquée puisque la seule femme qu'il eût aimée ne pouvait être à lui.

Tout à coup, elle releva brusquement le front et surprit le regard ainsi fixé sur elle. Une légère rougeur colora ses joues, et d'une voix un peu émue, elle dit :

– A quoi pensez-vous ?

– Je pense, madame, que le terme de mon séjour approche ; ma mère est guérie, ma présence ici n'a plus aucune raison d'être, et je vais bientôt rejoindre mon régiment.

– Est-ce cela qui vous attriste ?

– Ce qui m'attriste, c'est de quitter de nouveau ma mère ; c'est, permettez-moi cet aveu, de m'éloigner de vous, dont le fraternel accueil a fait le temps le plus heureux de ma vie, du temps que je viens de passer ici.

– Si vous y êtes heureux, pourquoi partez-vous ? demanda-t-elle, sans le regarder.

– Je pars – il devenait pâle et se leva – parce que ma carrière n'est pas ici, parce que ici, je ne suis bon à rien et que je ne peux y demeurer oisif ; et puis, à supposer que l'occasion de m'y fixer me fût offerte, croyez-vous donc que j'oserais l'accepter ? Avez-vous réfléchi aux calomnies auxquelles ma présence dans ce château peut donner lieu ?

– Des calomnies ! On me respecte et on m’estime, et quelles que soient les difficultés de ma situation, personne n’oserait me soupçonner. D’ailleurs, la présence de votre mère me protège.

– Je sais toutes ces choses, madame ; mais je sais aussi que le monde est méchant et que votre mari aurait intérêt à vous trouver en faute. Aussi, je le répète, ma mère n’ayant plus besoin de mes soins, je songe à m’éloigner, et comme vous l’avez deviné, cela m’attriste.

– Cependant, objecta Charlotte, qui céda à un mouvement impérieux de son cœur, en se laissant entraîner dans un entretien si plein de périls, voilà longtemps que vous êtes accoutumé à vivre éloigné de votre mère, et cette habitude doit atténuer quelque peu la tristesse d’une séparation.

– Le moment où il faut se quitter n’en est pas moins cruel ; et puis vous m’aviez fait, madame, une vie si douce qu’il me semble, en m’éloignant, que je perds quelque chose qui m’était bien cher.

Il prononça ces mots avec une émotion qui pénétra l’âme de Charlotte, et l’enveloppa tout entière dans le chaud rayonnement de l’amour qui venait de se déclarer. Elle leva les yeux et vit Xavier qui reprenait sa place en face d’elle, et qui, les coudes sur la table, cachait son front dans ses mains.

– Je vous suis donc chère ? murmura-t-elle.

– Nous sommes seuls, répondit-il sans changer d’attitude et d’un accent très-doux ; jamais peut-être, l’occasion ne s’offrira à moi de vous avouer quels sentiments, respectueux et tendres à la fois, remplissent mon cœur. Laissez-moi vous les exprimer, je partirai plus heureux quand je vous aurai confié le secret qui me pèse et quand vous saurez que vous avez quelque part un ami fidèle pour la vie, dévoué jusqu’à la mort. Eh bien, oui, je vous aime. Si j’ose vous le dire, c’est qu’il me semble que vous n’en pouvez être courroucée et que si vous aviez la liberté de vous prononcer, je pourrais espérer de vous convaincre de mon amour. Mais je connais les difficultés et les périls de votre existence, la chaîne odieuse qui tient captive votre destinée, et je sais aussi que vous n’êtes pas femme à trahir un seul devoir. Ce n’est donc pas pour tenter de séduire que j’ouvre mon cœur, c’est pour me soulager, c’est pour vous donner confiance, c’est pour vous expliquer ma tristesse. Oui, je vais partir, mais j’emporte votre image comme je l’ai

emportée la dernière fois que je vous vis, et vivant plus encore que je n'ai vécu depuis, de l'amour que vous m'avez inspiré.

Comment exprimer le trouble de Charlotte, en entendant ces paroles qui la ravissaient et la jetaient en même temps dans des transes cruelles ? Sa broderie était tombée de ses mains inertes ; elle restait immobile, écrasée sous le charme de ce langage que nul jusqu'à ce jour ne lui avait fait entendre, si ce n'est son mari, la veille du jour où il devait la tromper odieusement.

Elle cherchait vainement à répondre, elle n'en avait ni l'inspiration, ni la force. Répondre ! Mais, si elle eût répondu, c'eût été pour dire à Xavier :

– Et moi aussi je vous aime !

Mais ce cri se refusait à sortir de sa bouche. Elle le retenait, obéissant à l'instinct du péril qu'il pouvait faire naître, et aussi parce qu'elle comprenait bien que, tant qu'elle aurait un mari, elle ne devait pas, quelque coupable qu'il fût envers elle, écouter son cœur.

– Vous ne me répondez pas ?

A cette phrase que Xavier, inquiet de son silence qu'il ne comprenait pas, prononça doucement, elle s'écria :

– Que puis-je vous dire ? Que vous avez trouvé le chemin de mon cœur ? Vous le savez bien ; mais vous savez aussi qu'un tel langage m'est interdit. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas mettre entre nous les émotions brûlantes que vous venez de soulever. Nous avons conçu l'un et l'autre une espérance dont il ne nous est pas permis de faire hautement l'aveu. Conservons-la dans notre cœur.

Elle s'arrêta suffoquée. C'est en vain qu'elle s'était efforcée de se montrer forte ; la situation la dominait, et la déclaration que Xavier venait de faire entendre la trouvait faible, désarmée. Elle fondit en larmes.

Xavier quitta sa place, s'approcha d'elle et se mit à ses pieds.

– Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il. M'en voulez-vous du langage que j'ai tenu ?

Et comme elle secouait la tête, il ajouta :

– Est-ce la crainte du péril auquel nous expose notre mutuelle faiblesse qui vous arrache ces larmes ? Ah ! soyez sans crainte.

Il n'acheva pas. La baronne posa la main sur sa bouche pour l'interrompre, et, en même temps, elle prêtait l'oreille.

Toujours agenouillé, il la regardait avec surprise, cherchant à pénétrer sa pensée. Soudain, la porte du salon s'ouvrit, Charlotte se rejeta brusquement en arrière, en poussant un cri étouffé ; Xavier se releva, non avec la précipitation d'un homme qui a peur, mais avec la rapidité qu'exigeait la situation compromettante où il plaçait Charlotte. Malheureusement, il était trop tard ; le nouveau venu avait tout vu.

C'était le baron Frantz Miroël.

III

L'année qui venait de s'écouler, depuis que le baron Miroël s'était éloigné de sa femme, avait apporté peu de changements dans sa personne. C'était toujours la même jolie tête blonde, le même sourire railleur, et cette expression d'impertinence et de scepticisme, qui révélait aux yeux les moins prévenus, une nature dégradée.

Nous ne raconterons pas ce qu'avait été sa vie. Ce qui a été dit de lui déjà, l'épisode que nous avons raconté et auquel Xavier de Brancourt avait été mêlé, le fait deviner. Désespéré d'avoir, par sa faute, perdu le bonheur placé sous sa main, mettant sottement son amour-propre à ne vouloir faire aucune tentative pour le reconquérir, et à humilier par le spectacle de ses désordres la femme qui portait son nom, il s'était jeté dans la débauche avec une ardeur plus grande qu'avant son mariage. Sans respect pour l'hôtel de sa femme, dans lequel il s'était installé à Paris, lui prenant autant d'argent qu'il lui en pouvait prendre, exposant l'honneur des Miroël, dont il était le dernier et indigne héritier, aux périls les plus graves, il menait une grasse existence, toute faite de jeu, de soupers, de galanterie, ayant pour ainsi dire cessé de vivre dans le monde, et passant tout son temps au club, dans les villes d'eaux, dans les salles d'armes, au Tattersall ou chez les filles.

Ce n'est point ainsi qu'il pouvait élever son esprit, réformer son caractère, ni préparer aux yeux de sa femme sa réhabilitation. Quelque résolue qu'elle fût à ne plus le revoir, lorsque le lendemain du jour où il l'avait outragée, elle l'éloignait, il aurait encore pu, par une conduite meilleure, et avec le temps, conquérir son pardon. Mais il semblait n'avoir eu d'autre volonté que celle de rendre ce pardon de plus en plus impossible. Les jours écoulés, au lieu de combler l'abîme, l'avaient creusé davantage, et Charlotte, on l'a vu, ne le jugeait plus que comme un homme digne de son mépris.

Tout était donc fini entre eux. Il n'y avait pas même lieu d'espérer un de ces rapprochements qu'imposent les nécessités d'une situation ; il était clair, au contraire, pour tous ceux qui suivaient les péripéties de cette aventure, que l'heure approchait où Charlotte serait obligée de demander aux tribunaux de mettre sa fortune à l'abri des convoitises de son mari et de consacrer la séparation qui existait entre eux de leur plein gré, mais qu'une des deux volontés pouvait faire cesser.

Cependant, au bout de cette première année, Frantz Miroël fut pris du désir soudain de revoir sa femme. Au milieu des fiévreuses émotions qu'il su bissait, il n'avait pu éloigner de ses yeux l'image chaste et charmante de cette vierge, dont la beauté fine et pénétrante devait exercer une puissante influence sur Un libertin tel que lui. Longtemps il avait hésité à la revoir ; il redoutait l'accueil qui l'attendait. Mais un matin il se décida, avec la rapidité d'impression qui lui était propre ; à aller surprendre Charlotte au château de Brierville. Il faut ajouter que ce n'est pas seulement un désir grossier, conçu à l'improviste, qui jeta Frantz sur le chemin de la maison de sa femme, mais une pensée intéressée qu'il caressait depuis longtemps.

Ainsi qu'on l'a compris, il avait épuisé toutes les ressources pécuniaires dont il pouvait disposer. La partie de la fortune de Charlotte que le contrat avait laissée entre ses mains, était dissipée ou engagée. Il avait emprunté de toutes parts, en donnant pour garantie ses revenus personnels et, fait argent de tout ce qui pouvait, autour de lui, être monnayé. Il se trouvait maintenant à bout d'expédients, endetté, poursuivi par ses créanciers, lesquels comptaient encore sur la générosité de sa femme et espéraient qu'elle ne voudrait pas laisser son mari insolvable. Frantz avait donc résolu de tenter un effort auprès d'elle et d'implorer son secours. Elle pouvait le sauver. Ses propriétés étaient estimées à plusieurs millions ; il suffisait qu'elle consentît à laisser prendre hypothèque sur l'une d'elles, pour que Frantz eût dans les mains, non-seulement de quoi satisfaire ceux qui le poursuivaient, mais encore un capital libre de tout engagement et qui lui permettrait de poursuivre la fortune au jeu ou dans des spéculations qui n'en différeraient guère.

C'est dans ce but qu'il quitta Paris. Ses plans étaient arrêtés, combinés savamment, avec l'adresse qu'il savait apporter dans les entreprises qu'il

tentait. Il commencerait son œuvre par la douceur et la persuasion ; il s'efforcerait d'inspirer l'amour à Charlotte. Il la supposait lassée de l'isolement où elle vivait, meurtrie par la douleur et accessible facilement au langage doré qu'il comptait lui tenir. Il jouerait la comédie au besoin, afin de lui faire oublier le passé, de la rendre confiante dans l'avenir et docile à ses vœux. S'il ne réussissait pas par ces moyens, il lui restait encore une ressource, celle d'inspirer la crainte et d'obtenir par la terreur ce qu'on aurait refusé à ses supplications. Il s'installerait au château ; il s'imposerait à toute heure ; il revendiquerait dans toute leur étendue ses droits de mari, auxquels il avait renoncé jusque-là, et comme il se savait haï, il ne doutait pas que pour se débarrasser de lui, Charlotte ne cédât à ses exigences et ne lui comptât les secours pécuniaires qu'il réclamerait.

Tel était son plan, longuement prémédité, dont l'exécution permettrait à son habileté de s'exercer, à ses sens de recevoir une satisfaction qu'ils voulaient impérieusement. Ce plan était digne de l'homme pour qui les lois de l'honneur n'étaient la suprême loi que quand leur violation aurait pu le conduire devant les tribunaux, et qui n'avait pas hésité dans un moment d'imprudence folle et d'entraînement à imiter une signature d'autrui.

Il avait quitté Paris dans l'après-midi. L'heure était avancée, quand il arriva à la station d'Isigny. N'ayant prévenu personne de son arrivée, il monta dans l'omnibus qui fait le service entre la station et la ville ; puis il se dirigea à pied vers le château. La nuit était sombre, le froid pénétrant. Il subissait un cruel malaise autant par suite de son émotion qu'en raison de la température et de sa fatigue. Il franchit rapidement la distance qui sépare Isigny du château de Brierville, et se trouva dans le parc, sur le perron, à la place même où, une année avant, la Floriani l'avait arraché à ses devoirs.

Devant lui, se développait la façade du château, noyée dans l'ombre. Il comprit que les serviteurs étaient couchés. Toutefois, à travers les persiennes d'une pièce située au rez de chaussée, passait une lueur qui lui prouva qu'on veillait encore là. Sa femme devait être là, seule sans doute. L'occasion lui parut bonne pour avoir sur-le-champ une entrevue. Il avait préparé un récit propre à émouvoir Charlotte. Il feindrait de lui revenir humilié, repentant, prêt à tous les sacrifices pour expier sa faute et obtenir son pardon. Il espérait ainsi trouver le chemin de son cœur.

Il se dirigea vers la porte vitrée qui donnait accès dans le château. Il avait déjà enveloppé sa main droite dans son mouchoir, résolu à briser un carreau afin d'ouvrir cette porte. Mais elle était ouverte. Il n'eut que la peine de la pousser et pénétra de la sorte dans la place. Une minute après, il entra dans le salon où il espérait trouver Charlotte.

Elle y était en effet, mais, non seule. Assise devant une table, elle écoutait un jeune homme agenouillé. Elle se jeta en arrière en poussant un cri. Xavier se leva et, sans arrogance, demeura debout, le visage pâle, appuyé sur une chaise qui se trouvait sous sa main.

– Mon mari ! s'était écriée Charlotte épouvantée.

Ce cri avait révélé à Xavier le danger de la situation. Il fallait sauver Charlotte et son amour lui dicta sa résolution. Il attendit. Quant à Frantz, deux sentiments se firent jour en son cœur et s'y succédèrent. Tout d'abord, ce fut le plaisir, ce fut ensuite la jalousie. Elle mordit cruellement son orgueil et, en voyant sa femme, dont la beauté brûlait son regard, plus séduisante que lorsqu'il l'avait quittée, en se disant qu'il avait volontairement perdu ses droits à l'amour de cette admirable créature et qu'un autre occupait sa place, il éprouva une rage véritable. Puis, ayant rapidement constaté que sa situation de mari trahi et outragé, la mettait à sa discrétion, il se dit que tout le plan qu'il avait conçu devenait inutile. Il pouvait formuler ses exigences, dicter ses lois. Sa puissance était illimitée. Le code à la main, il était libre de tuer la femme adultère, de tuer l'amant, assuré en quelque sorte de l'impunité.

Si une arme se fût trouvée à sa portée, il n'eût pas hésité, et Xavier aurait payé de sa vie le mouvement qui l'avait mis aux pieds de Charlotte. Mais Frantz était désarmé et il fallait chercher un autre dénouement à cette situation. Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'aucun des acteurs de cette scène prît la parole. Enfin Charlotte dit :

– D'où venez-vous, monsieur ? Comment êtes-vous là ? Qui vous a donné le droit de pénétrer chez moi ?

– Ne suis-je pas votre mari ?

– Mon mari ! Il est vrai que la loi vous a donné ce titre. Mais vous savez bien que je ne vous en ai pas accordé les privilèges. Vous n'avez pas le droit d'être ici.

– C’est vous qui le dites, mais vous êtes seule à le dire. Quand vous profitez de mon absence pour chercher des consolations dans un amour adultère, quand vous compromettez l’honneur de mon nom, j’ai le devoir d’accourir pour le défendre. Je suis venu. Monsieur est votre amant.

Xavier fit un pas en avant, ouvrant la bouche pour protester. Mais Charlotte se précipita devant lui, et d’un accent rempli d’indignation et de sincérité :

– Vous mentez, monsieur ; vous savez que je n’ai pas d’amant. Je reconnais que les apparences sont contre moi ; mais, j’affirme sur l’honneur que monsieur n’est autre chose pour moi qu’un ami cher et tendre.

– Très-tendre, en effet, interrompit Frantz avec ironie.

– Oh ! ne raillez pas, monsieur, j’ai dit un ami cher et tendre, mais rien qu’un ami.

– A qui le ferez-vous croire ? Quand je surprends cet homme à vos pieds, je ne peux croire qu’il y soit pour vous parler en frère.

– Rien n’est plus vrai, cependant.

– Libre à vous de l’affirmer. Je le tiens, moi, pour votre amant.

– Pourquoi le nierais-je, si cela était ? s’écria impétueusement Charlotte. Qui donc oserait me blâmer d’avoir à vingt ans, trahie, délaissée, cherché une consolation dans une tendresse digne de moi ? Et vous qui manifestez tant d’indignation, auriez-vous l’audace de la manifester publiquement ? Non, car si j’avais trahi mes devoirs, comme vous m’en accusez, je n’aurais fait que suivre votre exemple et ce serait ma défense devant les tribunaux où il vous conviendrait de me conduire. Si j’étais coupable, donc, je l’avouerais, résolue à me justifier par le récit du mal que vous m’avez fait. Mais ce serait mentir. M. Xavier de Brancourt est le fils d’une femme honorable, respectable, qui me tient lieu de mère et dont la présence sous mon toit proteste contre vos soupçons injurieux.

Tandis qu’elle parlait, Frantz l’avait écoutée le sourire aux lèvres ; il s’était débarrassé de son chapeau, de ses gants, de sa canne ; puis, assis dans un fauteuil et les bras croisés sur la poitrine, il promenait son regard de sa femme, dont l’émotion semblait le divertir, à Xavier, toujours debout et silencieux.

– Vos protestations sont inutiles, dit-il, quand elle eut cessé de se faire entendre ; ma conviction est faite. Mais vous reconnaîtrez avec moi que cette explication ne saurait être poussée plus loin, en présence d'un tiers. J'espère que monsieur voudra bien nous laisser à nos épanchements. Après une année d'absence, nous avons des confidences de toutes sortes à échanger.

Un nuage passa devant les yeux de Xavier. Dans une vision, rapide comme un éclair, il vit Charlotte, ce trésor de grâce et de pudeur, contrainte de se donner à cet homme qui avait des droits sur elle et parlait en maître. Il eut envie de le tuer. Il adorait Charlotte, il se savait aimé, et la jalousie surexcitait son émotion. Puis, il se disait qu'il lui appartenait de la défendre, et il cherchait vainement par quel moyen il la mènerait à l'abri des dangers qui venaient d'éclater autour d'elle.

Par un violent effort, il parvint à se contenir. Il s'avança vers Frantz et lui dit :

– Je ne saurais contester, monsieur, la légitimité du désir que vous exprimez de rester seul avec votre femme. Je me retire. Vous me permettrez seulement de joindre ma protestation à la sienne, et de vous dire que mon respect pour elle est tel que je n'ai jamais songé à l'entraîner hors de ses devoirs.

– Eh ! monsieur, je ne vous ai pas adressé la parole, s'écria le baron insolemment.

Xavier tressaillit.

– Mais je vous parle, moi, monsieur, et quand un honnête homme vous fait cet honneur de se justifier à vos yeux, vous lui devez de l'écouter avec déférence.

– Est-ce une leçon ?

– Oui, si elle est nécessaire.

Frantz se leva, et toujours souriant.

– Si c'est un duel que vous voulez, je serai votre homme, mais à la condition de choisir mon heure. C'est bien le moins que vous fassiez pour celui qui pouvait, il n'y a qu'un instant, vous tuer, et qui vous a épargné.

– Me tuer !

– N'étiez-vous pas aux pieds de ma femme ?

– Ah ! je comprends ; vous auriez assimilé l’attitude où vous nous avez trouvés à un flagrant délit. Mais c’eût été un assassinat ; oui, reprit Xavier avec force, un assassinat, car je lis dans vos yeux que vous êtes convaincu de notre innocence.

Il était si menaçant, si terrible, que le baron recula devant lui. Mais Xavier fit encore un pas et baissant la voix, de façon à n’être pas entendu par Charlotte, qui assistait tremblante à cette scène, il ajouta :

– Un tel acte eût été digne de vous. Celui-là peut bien devenir assassin qui a commencé par être faussaire.

Frantz devint blême et son regard méchant et épouvanté interrogea Xavier, qui continua sur le même ton :

– Rappelez-vous le capitaine Jacques Duvisard, dont vous avez contrefait la signature ; rappelez-vous une lettre anonyme qui vous a fait savoir que, par les soins d’une main amie, cette traite, qui pouvait vous conduire aux assises, était payée.

– C’est vous ! quoi, c’est vous ! mais je ne vous connais pas.

– Je vous connaissais, moi, monsieur. Je suis officier, je commande le bataillon où Jacques Duvisard est capitaine. Il m’a demandé conseil et vous me devez votre salut, en cette circonstance. J’ai voulu sauver de l’infamie un nom honorable.

Frantz baissa la tête sans répondre.

– Maintenant, ajouta Xavier, je ne saurais vous cacher que la preuve du faux est restée dans mes mains et que si vous persécutez cette femme, dont, je vous le jure, je ne suis pas l’amant, je saurai la défendre.

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte. S’il avait pu voir le regard chargé de haine qui l’accompagna, il aurait compris la nécessité de veiller sur lui autant que sur Charlotte. Celle-ci le rejoignit comme il allait sortir.

– J’ai un service à vous demander, fit-elle, sans oser l’interroger sur ce qui venait d’être dit par lui au baron Miroël.

– Lequel ?

– Quittez le château, partez sur-le-champ.

– Vous m’éloignez !

– Votre présence ici ne peut qu’aggraver la situation. Seule, j’aurai raison de mon mari ; il retournera dès demain à Paris, tandis que si vous êtes

encore là, il prétextera de votre présence et de ses soupçons pour rester. Si vous m'aimez, accordez-moi cette grâce. Votre mère n'a plus besoin de vous. Je lui expliquerai votre départ précipité. Quant aux soins qui lui sont nécessaires, vous savez bien que ceux qu'elle recevra de moi seront dévoués autant que si elle les recevait d'une fille aimée.

– Oui, je le sais, répondit Xavier avec effusion, mettant tout son amour dans sa voix ; mais je ne peux partir. Je suis seul à vous défendre ; je serais un lâche si je vous abandonnais ; j'ai jugé cet homme, il ne reculera pas devant le crime ; il est guidé par de méchantes pensées. Je ne vous quitte pas. Je rentre dans ma chambre, et je n'en sortirai que pour aller dans celle de ma mère. M. Miroël ne me rencontrera donc pas. Mais vous saurez que si mon secours vous est nécessaire, vous pouvez y faire appel.

Sur ces mots, il sortit, afin de ne pas laisser à Charlotte le temps d'insister davantage pour obtenir de lui une décision qu'il était décidé à ne pas prendre. La baronne se trouva seule avec son mari dans cette vaste pièce, très-émue, toute tremblante, redoutant avec raison les conséquences de cette visite inattendue. Il fit un pas au-devant d'elle.

– Vos confidences sont-elles finies ? demanda-t-il.

– Oh ! ne vous plaignez pas ; je suppliais M. de Brancourt de quitter le château.

– Partira-t-il ?

– Sur-le-champ, fit-elle, avec effort.

– Tant mieux, répliqua le baron sans chercher à dissimuler sa joie ; je vois avec plaisir que votre influence sur lui est toute puissante.

Sans relever ce que cette insinuation contenait d'injurieux, Charlotte se plaça en face de son mari, et lui dit :

– J'ai lieu de supposer, monsieur, que ce n'est pas pour une cause futile que vous êtes venu à Brierville ; votre voyage a un but. Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de me le faire connaître sur-le-champ ?

– Oh ! nous avons le temps ; le but de mon voyage est multiple et je l'exposerai à loisir. Seulement, en route depuis huit heures, je suis à jeun et je meurs de faim.

– Je trouverai sans doute à l'office de quoi vous composer une collation, et je vais m'en occuper. Les domestiques doivent être couchés.

Elle se dirigeait vers la porte. Son mari l'arrêta :

– Quoi ! ma chère, vous vous abaisseriez à me servir de vos belles mains blanches ! J'en suis touché, très-touché ; je vous sais gré de l'intention, mais il n'est pas convenable que, lorsque le maître arrive, les domestiques ne soient pas là pour le recevoir. Sonnez, je vous prie.

Elle hésita ; puis, prenant son parti, elle tira le cordon d'une sonnette, placé à sa portée. Le maître d'hôtel n'était pas encore couché ; il accourut et resta stupéfait, en voyant auprès de sa maîtresse, un personnage qu'il ne reconnut pas d'abord.

– Monsieur le baron arrive, dit Charlotte ; il désire souper. Servez-le dans la salle à manger.

– Non, ma chère, ici, je vous prie ; là, sur ce bout de table.

Le domestique s'éloigna. Frantz se mettait de plus en plus à l'aise. Il souriait, allait, venait, roulait des cigarettes entre ses doigts. Puis il regardait sa femme à la dérobée, et se considérant comme en bonne fortune, il cherchait le moyen de réussir, dès le même soir, à rentrer en grâce auprès d'elle.

– Savez-vous, dit-il, tout à coup, que la solitude et la douleur dont vous parlez à vos amis, n'ont pas altéré votre beauté ? Je vous trouve adorable.

– Je vous assure, monsieur, que vos compliments ne sauraient me plaire et que vous feriez mieux de m'apprendre ce qui me vaut ce soir l'honneur de votre visite.

– Vous désirez le savoir sur-le-champ ?

– Assurément.

– Soit ; en attendant mon souper, je peux vous le dire. Ma chère femme, je suis dans une situation pécuniaire absolument lamentable, indigne de vous et de moi. Les dettes m'étreignent, mes revenus sont engagés, et je ne vois plus rien dont je puisse faire argent. Je n'ai pas besoin d'en dire plus long, convaincu que vous connaissez aussi bien que moi ma position. Il ne me reste plus rien. J'ai pensé que vous ne refuseriez pas de me venir en aide et que vous favoriseriez le repentir très-sincère dont je suis animé, en me tirant de ce borborygme. Voilà dans quelles idées j'étais venu ; j'avais préparé beaucoup de choses que je voulais vous répéter, mais j'avoue que la scène qui m'attendait ici.

– Assez, monsieur, fit Charlotte. Il ne s’agissait donc que d’une question d’argent ?

Elle reprenait ses avantages et retrouvait sa fermeté.

– Vous me blessez, ajouta-t-elle, en ne tenant aucun compte de la parole que je vous ai donnée. M. de Brancourt ne m’est rien qu’un ami.

Et comme il secouait la tête :

– Vous venez de parler d’argent. Combien vous faut-il ?

– Cinq cent mille francs ! répondit-il, audacieusement.

– Avez-vous pensé à l’énormité de cette somme ?

– Elle m’est indispensable pour me tirer d’affaire. D’ailleurs, c’est à peine le sixième de votre fortune.

Charlotte réfléchit quelques minutes.

– Je veux bien vous la donner. Dès demain j’écrirai à mon notaire ; il traitera cette question avec vous, car vous ne trouverez pas mauvais que je ne vous rende service qu’à certaines conditions.

– Oh ! toutes les conditions que vous voudrez.

Il était un peu étonné d’avoir si vite réussi ; il ne lui restait plus qu’à partir ; mais sa femme était belle et il subissait, en sa présence, un charme irritant qui le grisait. Et puis, en constatant la facilité avec laquelle elle venait de céder à sa prière, il se figurait qu’elle était coupable, que Xavier vivait près d’elle au titre d’amant, et qu’ayant peur pour elle, peur pour lui, elle accordait à son mari ce qu’il souhaitait, afin de le disposer à fermer les yeux et à être indulgent.

Ce raisonnement accrut son audace. Sa femme était assise contre la cheminée ; il s’approcha, et se penchant amoureusement :

– J’étais aussi venu pour une autre raison ; je voulais vous dire que j’éprouve du mal que je vous ai fait un regret sincère, profond, que je vous aime et que si vous vouliez pardonner.

L’expression de son visage, où se reflétaient les désirs que la contemplation à laquelle il se livrait depuis quelques instants, déchaînait en lui, épouvanta Charlotte. Elle repoussa son fauteuil et fut rapidement debout. Frantz l’imita. Elle ouvrait déjà la bouche pour lui répondre, mais, on entendit un bruit ; c’était le domestique qui revenait, portant sur un plateau le souper du baron. Frantz témoigna sa satisfaction, en voyant un

perdreau froid, de la gelée de fruits et un flacon de cristal dans lequel un vieux vin de Bordeaux venait d'être versé. Il s'assit et commença à manger, tout en interrogeant le domestique sur le château, la chasse, la pêche, le parc, et divers détails, tout comme s'il en était le maître. Pendant ce temps, Charlotte essayait de dominer son émotion. Elle ne pouvait mesurer dans toute leur étendue les dangers auxquels elle était exposée ; mais elle les pressentait et cherchait à s'y soustraire.

Quand le baron eut fini son repas, il alluma une cigarette. Le domestique se retira, et de nouveau, le mari et la femme restèrent seuls, elle toujours émue, lui se promenant de long en large, en fumant. Il demeurait silencieux, mais, au frémissement de son corps, il était facile de deviner l'exaltation et le travail de son cerveau. Son sang, courait dans ses veines, brûlant et fiévreux. La pensée qu'il était, à minuit, seul avec cette merveilleuse créature, qu'il avait sur elle d'incontestables droits, à l'aide desquels il pouvait impunément recourir à la violence pour obtenir qu'elle fût à lui, cette pensée allumait un brasier dans son corps.

Il admirait les bras et les épaules que la robe dessinait parfaits et charmants. Il devinait les trésors de beauté ; ce regard passionné plein de promesses, ces traits fins tout pénétrés d'une grâce sensuelle. Le désir, en un mot, se déchaînait impérieux et entraînant.

– Monsieur, fit enfin Charlotte, dont le malaise et l'effroi augmentaient dans ce grand silence, je vous ai dit ce que je voulais vous dire. Je pense que vous partirez demain ; rentrez à Paris, vous irez trouver mon notaire ; il vous exposera les conditions que je mets au service que vous me demandez et que je consens à vous rendre. Maintenant, voulez-vous qu'on vous conduise à votre chambre ?

– Oh ! je la trouverai seul, surtout si vous me guidez jusque-là ; d'ailleurs, je dois vous dire, – sa voix tremblait, – que pour vous plaire, je suis tout disposé à partir demain ; mais, moi aussi, j'y mets une condition..

– Laquelle ?

– C'est que vous m'apprendrez ce soir le chemin qui va de mon appartement dans le vôtre.

La pudeur blessée mit sur le visage de Charlotte une rougeur brûlante.

– Vous êtes fou !

– Fou ! oui, d’amour. Ecoutez-moi, ma chère, et tâchez de ne rien perdre de mes paroles. Je vous adore follement et j’ai la douleur , de savoir que vous me détestez. Or, cela suffit à exciter mon amour et à le rendre tel qu’il doit être satisfait. Je ne reculerai donc pas, même devant la violence, pour avoir raison de vous. Remarquez que je suis votre mari, c’est-à-dire que je suis dans mon rôle et dans mon droit. Je sais ce que vous allez dire ; que ce droit je l’ai perdu par ma conduite ; c’est vous qui l’avez décidé, l’année dernière, presque à pareil jour ; j’ai eu la faiblesse d’accepter cette interprétation, et je me suis éloigné. Mais, tout a un terme, et je suis las de la vie errante qui m’est faite. J’ai une femme, elle est belle, elle est jeune, et je la veux.

– Oh ! c’est odieux ! murmura Charlotte.

– Si demain, vous voulez que je parte, je partirai ; mais ce soir, non ; je vous dirai, quand vous me permettrez de vous aimer, tant de belles et bonnes choses, que vous comprendrez que vous pouvez encore faire de moi un honnête homme.

– Soit, monsieur, mais alors n’exigez rien avant qu’en réparant vos torts, vous ayez mérité qu’on vous aime.

– Ne comprenez-vous donc pas que je ne peux attendre ? s’écria-t-il, en se rapprochant d’elle. Vous devriez me savoir gré de mon indulgence. Tout à l’heure, ne vous ai-je pas trouvée là, avec votre amant ?

Elle voulut protester. Il l’en empêcha, répétant :

– Oui, voire amant. Oh ! je n’ai pas le droit de vous adresser des reproches ; je n’ai pas le droit de me plaindre. Mais est-ce trop demander que de vous demander d’obtenir les mêmes privilèges que lui ?

– J’ai juré, monsieur, que je ne méritais pas cette odieuse accusation.

– Eh bien, soit, que m’importe ? Maintenant, je ne me préoccupe plus de savoir si quelque autre tient de vous le bonheur d’être aimé. Je veux l’être.

Ses traits s’étaient décomposés, et tout à coup il s’avança vers Charlotte. Elle s’éloigna devant lui.

– Je t’aime ! je t’aime ! s’écria-t-il, je suis ton mari, tu m’appartiens.

Ce déchaînement d’une passion inconnue la terrifiait ; mais le danger lui donnait des ailes. Elle s’était mise à courir autour du salon, bousculant les

chaises, les tables, les jetant dans les jambes de Frantz, prête à fuir pour lui échapper.

Tout à coup une porte s'ouvrit. Xavier apparut.

Elle se précipita vers lui.

Sauvez-moi ! fit-elle, d'une voix étouffée.

Il la prit entre ses bras, et, l'entourant, comme pour la protéger, il regarda Frantz, qui s'était arrêté, frémissant d'ivresse et de colère.

Puis, il dit :

– Madame, veuillez rentrer chez vous. Aucun danger ne vous menace. Je suis là.

Elle lui envoya un remerciement dans un regard, et obsédée par la terreur, elle s'enfuit. Frantz Miroël ne put retenir un mouvement de rage. Il avança furieux, les poings fermés vers le commandant, avec une expression telle dans les yeux, que ce dernier dut le menacer d'un revolver dont il s'était muni, en disant :

– J'espère que vous ne m'obligerez pas à faire usage de cette arme.

– Lâche ! lâche ! s'écria Frantz.

Le commandant leva les épaules.

– Personne encore n'a prononcé ce mot devant moi. Ceux qui me connaissent savent bien que je ne suis pas un lâche. Le lâche est celui qui veut violenter une femme.

– C'est la mienne.

– Vous savez bien que vous n'avez plus aucun droit sur elle.

– Est-ce parce que vous êtes son amant ?

– Vomissez la calomnie, monsieur, à votre aise. Vous connaissez la vérité. Je ne suis pas l'amant de votre femme et je n'ai d'autre tort à vos yeux que de m'être trouvé ici pour la défendre.

– Que prétendez-vous faire ?

– Lui assurer une nuit tranquille, c'est-à-dire, vous empêcher d'arriver jusqu'à elle.

– Je vous tuerai.

– Je vous devancerai, monsieur, et j'agirai sans remords. Quand on trouve sur son chemin une bête venimeuse, on l'écrase pour l'empêcher de mordre.

Frantz ne répondit pas. Il se sentait vaincu, il roulait des yeux féroces, cherchait s'il ne lui * restait pas un suprême moyen pour avoir raison de son adversaire. Mais, ce dernier le tenait au bout du canon de son pistolet.

Ecoutez-moi, dit Xavier, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, et tâchez de me comprendre. Je suis ici pour protéger votre femme contre vos fureurs. Je ne reculerai devant aucune des nécessités que cette tâche m'imposera. Mais, je ne suis pas un assassin, et je ne vous brûlerai la cervelle que si vous me mettez dans le cas de considérer la baronne ou moi-même comme en état de légitime défense. Jusque-là, voici les armes dont je compte me servir. Vous n'ignorez pas que vous avez commis un faux. Il est en mon pouvoir. Je vous jure sur l'honneur que si demain, dès l'aube, vous n'avez pas quitté cette maison, à dix heures, les magistrats d'Isigny, entre les mains de qui j'aurai remis la preuve de votre crime, vous auront fait arrêter.

Après cette déclaration, il s'attendait à voir son adversaire terrifié. Mais celui-ci répondit à sa menace par un éclat de rire.

– Vous êtes par trop naïf, commandant, dit-il. Vous croyez m'épouvanter ; mais je vous mets au défi de faire usage du faux que vous m'imputez.

– Vous me défiez.

– Assurément, car si, comme vous le dites, vous osez m'aller dénoncer, une heure après, toute la ville saura que vous êtes l'amant de ma femme. Vous l'aimez, à ce qu'il paraît. Oseriez-vous la compromettre ?

– Elle est votre femme, elle porte votre nom ; si vous l'accusez, c'est de vous qu'on rira.

– Je ne crains pas le ridicule.

Ce fut au tour de Xavier de demeurer interdit.

– Tenez, lui dit Frantz, agissons loyalement, en hommes. Nous sommes deux ici à aimer la baronne. Le droit est pour moi, car je suis le mari ; le fait est pour vous, car c'est vous qu'elle aime. Je vous ai trouvé à ses pieds. En vain, vous prétendez que vous ne lui parliez pas d'amour. Vous reconnaîtrez au moins que c'est mon privilège de mari de vous demander raison et que tout homme, dans votre situation, doit une réparation à un mari qui se croit outragé.

– Vous voulez vous battre !

– Je le veux, répondit Frantz, dont les traits grimaçaient un sourire.

– Je suis à vos ordres.

– Demain, à l’aube.

– Nos témoins ?

– Je ne suis pas fier ; nous appellerons les domestiques.

– J’accepte, mais j’y mets une condition.

– Laquelle ?

– C’est que jusque-là, vous n’adresserez pas la parole à votre femme.

Frantz ne répondit pas sur-le-champ. L’obligation qu’on exigeait de lui, lui pesait. Peut-être avait-il rêvé d’arriver jusqu’à la chambre de Charlotte.

– Soit, dit-il enfin ; au surplus, je ne demande qu’à dormir.

– Je vais vous conduire à votre appartement ; mais je crois devoir vous prévenir que si vous essayez d’entrer dans celui de la baronne, vous me trouverez sur votre route.

– C’est décidément le monde renversé, s’écria Frantz. L’amant dictant des ordres au mari ! Enfin, je consens à tout. Faites votre testament, monsieur ; demain, je vous tueraï.

Une demi-heure après, le baron enfermé dans une des chambres du château, dormait d’un sommeil profond. Xavier de Brancourt veillait, afin de secourir Charlotte, si de nouveau, elle – était menacée. Quelle nuit ! Il s’était jeté sur un canapé placé dans le couloir du premier étage. De là, il pouvait tout entendre et tout voir. Mais il lui fut impossible de goûter le moindre repos. Il entra dans la chambre de sa mère, à qui son état n’avait pas permis de faire connaître le drame qui se déroulait si près d’elle. Puis il venait se placer à la porte de la chambre occupée par Frantz, redoutant à toute minute de le voir apparaître et d’être obligé de soutenir un combat pour l’empêcher d’aller troubler le repos de Charlotte. Les heures s’écoulèrent ainsi. Pendant ce temps, Charlotte pleurait. Elle était rentrée tremblante chez elle, s’était jetée tout habillée sur son lit ; mais, n’ayant pu trouver le sommeil, elle subissait les angoisses les plus cruelles. Les obsessions violentes dont elle avait été l’objet de la part de son mari, laissaient son être entier sous l’empire d’une terreur insurmontable. Elle avait fui et ne savait ce qui s’était passé après son départ. Elle tremblait pour les jours de Xavier, car, elle savait Frantz capable des crimes les plus

odieux. Elle craignait aussi le scandale résultant du drame qu'elle prévoyait, et toute bouleversée par des émotions si poignantes et si peu prévues, elle s'agitait sur son lit, la tête perdue, passant d'un rêve à un autre, tantôt se voyant la femme de Xavier, tantôt se croyant assassinée par Frantz.

La nuit se passa de la sorte. Il était environ six heures ; le jour venait de naître, et ses premières lueurs blanchissaient le ciel, quand elle entendit la porte de sa chambre s'ouvrir. Elle se dressa sur son séant, obéissant à un effroi qu'elle ne pouvait dominer. C'était sa femme de chambre.

– Que voulez-vous ? demanda Charlotte.

– M. le baron fait demander madame la baronne. Il dit que c'est une affaire qui ne souffre aucun retard.

Charlotte obéissant à un pressentiment mystérieux, se leva, s'habilla en toute hâte. Elle apprit par la femme de chambre la querelle qui avait eu lieu entre Frantz et Xavier. Cette querelle et le duel qui devait la dénouer étaient déjà connus dans le château. Ces nouvelles ne l'impressionnèrent pas autant qu'on pourrait le croire. Elle avait tant souffert pendant la nuit et rêvé d'aventures si dramatiques, qu'aucune péripétie ne pouvait plus l'émouvoir. Toutefois, quand l'idée d'un duel entre son mari et Xavier se présenta nettement à sa pensée, elle se surprit à former des vœux ardents afin que ce dernier sortît sain et sauf du péril qui le menaçait.

Cependant, elle s'était habillée. Plus belle encore qu'elle ne l'était la veille, et toute pâle de l'insomnie de la nuit, elle descendit dans le salon où Frantz l'attendait. Dès qu'il la vit, il s'avança vers elle et dit, en lui désignant un siège :

– Mettez-vous là, et prêtez-moi une oreille attentive. Cette nuit, après que vous m'avez eu quitté, M. Xavier de Brancourt m'a provoqué. Nous nous battons dans une heure. J'ignore s'il est votre amant ou s'il ne l'est pas ; mais, j'ai le devoir de vous annoncer que je le tuerai. Ne vous récriez pas ; il m'a fait une offense inoubliable et je ne saurais lui pardonner. Donc, je le tuerai, et si vous n'avez d'autre défenseur que lui, vous pouvez vous préparer à vous défendre vous-même.

– Vous le tuerez ! murmura Charlotte impressionnée par la sinistre prédiction de son mari.

– Comme un chien. Je suis sûr de mon coup. Vous vivez depuis un an si loin de moi que vous n’êtes pas obligée de savoir qu’on me fait l’honneur de me compter parmi les premiers tireurs de Paris. A l’épée ou au pistolet, tout homme qui se mesure avec moi est un homme mort. Ne croyez pas à une fanfaronnade. J’ai touché les maîtres d’armes les plus réputés, et si je vous racontais quelques-unes des affaires où j’ai été mêlé, vous seriez convaincue. Croyez-moi, vous pouvez faire creuser la fosse de votre amant.

– Est-ce pour m’injurier ou pour vous railler de moi que vous m’avez fait appeler ?

– Nullement ! C’est pour vous prévenir qu’un homme auquel vous paraissez porter quelque intérêt, est en danger de mort et qu’il ne tient qu’à vous de le sauver.

– Le sauver, moi ! comment, puisque vous vous dites assuré de l’issue du combat ?

– En l’empêchant. Je ne tiens pas du tout à me battre ; je ne tiens pas à couper la gorge à ce monsieur ni à vous mettre en deuil ; j’y tiens si peu que je suis tout prêt à lui adresser des excuses.

– Des excuses ! vous ?

– Aux conditions que voici : Vous me promettez d’abord d’obtenir de lui qu’il vous rende une lettre de change, qui est dans ses mains. Il suffira que vous la lui réclamiez pour qu’il comprenne ce que cela veut dire. Vous vous engagerez ensuite à me faire remettre la somme que vous m’aviez promise cette nuit, et enfin.

– Enfin ? demanda Charlotte pliée en deux par l’angoisse qui déchirait son cœur.

– Vous irez attendre votre mari chez vous.

En l’état où elle se trouvait, aucune exigence de son mari ne pouvait lui être plus cruelle. Peut-être allait-elle se révolter ; mais il reprit d’un accent où se devinait l’inflexibilité de sa résolution :

– Voilà mes conditions. Si vous ne les acceptez pas toutes sur Je champ, j’affirme que dans une heure, M. Xavier de Brancourt aura cessé de vivre.

Elle aurait voulu se convaincre que son mari faisait acle de forfanterie ; mais elle savait bien qu’il n’exagérait pas son adresse. A diverses reprises, en lisant les journaux, elle avait vu son nom cité parmi ceux des tireurs les

plus renommés. Sans doute, elle pouvait croire que Xavier de Brancourt, fortifié par la noblesse de sa cause, aurait raison d'une adresse aussi dangereuse. Mais, comment aurait-elle pu, sans que son cœur se brisât, l'exposer à un péril dont elle connaissait l'étendue ?

– Vos conditions sont cruelles, monsieur, fit-elle, doucement. Ne pourriez-vous les adoucir ?

– J'ai dit les choses telles qu'elles sont, telles qu'elles doivent être, répliqua brutalement le baron Miroël. N'essayez pas ; de me fléchir. Je n'ai rien à changer aux paroles que j'ai prononcées.

Son attitude disait qu'il était résolu à ne pas se laisser émouvoir. C'est durant la nuit qui venait de s'écouler qu'il avait arrêté ce plan ; il en poursuivait rigoureusement l'exécution. Aussi, quand Charlotte vit qu'elle ne pouvait rien espérer de sa pitié, elle alla lentement à l'une des extrémités du salon, s'agenouilla, et, le front dans les mains, se demanda quelle conduite elle devait tenir. Son mari exigeait d'elle le plus odieux sacrifice qu'elle pût faire. Elle l'abhorrait, et la pensée qu'elle devrait se livrer à lui déchaînait en elle une sensation aussi douloureuse que si elle eût été condamnée à presser un serpent contre sa chair. Mais alors que le salut de Xavier de Brancourt serait le prix de son sacrifice, pouvait-elle hésiter ? En songeant que c'est pour lui qu'elle s'immolerait, elle goûtait une âpre joie. C'est avec l'ardeur d'une vierge allant au martyre qu'elle se releva. Revenant vers le baron qui attendait impassible sa résolution, elle dit :

– Vous êtes disposé, monsieur, à écrire des excuses qui donneront satisfaction à M. Xavier de Brancourt ?

– A les lui faire même de vive voix, s'il le désire.

– Veuillez alors les rédiger, monsieur ; j'accomplirai votre volonté.

Un éclair de plaisir et d'orgueil victorieux traversa le visage de Frantz. Il se plaça devant une table sur laquelle se trouvaient du papier, de l'encre et des plumes, et traça quelques lignes. Pâle et brisée, Charlotte le regardait faire avec une résignation mêlée de désespoir. A chaque mot qu'il écrivait, il semblait à la jeune femme qu'on broyait un morceau de son cœur. Quand il eut fini, il lut à haute voix ce qui suit :

« Dans un moment de colère et d'égarement 5' que je regrette, j'avais accusé M. Xavier de " Brancourt de s'être rendu coupable à mon » égard d'un acte qui blessait mon honneur et » constituait un outrage. Je l'avais provoqué.

Mais j'ai reconnu mon erreur, et je n'hésite » pas à rétracter les paroles que j'ai prononcées » et à adresser des excuses à l'homme loyal que » j'ai eu le tort de soupçonner.

« Baron FRANTZ MIROEL. "

– Etes-vous satisfaite ? demanda-t-il.

Elle répondit affirmativement. Il ajouta :

– Faut-il que je vous aime pour avoir écrit ces lignes et pour les signer !

– Veuillez me les donner, monsieur, dit Charlotte. Dans quelques instants, M. Xavier de Brancourt sera parti.

Elle tendit la main. Frantz hésitait.

– Donnez donc, monsieur, répéta-t-elle.

– Mais, c'est que je me livre sans avoir rien reçu ! Vous n'allez pas partir avec lui, au moins ?

Ce soupçon frappa Charlotte comme une injure.

– Eh Eh ! monsieur, s'écria-t-elle, je tiendrai mes promesses. Je n'ai qu'une parole ; vous aurez la lettre de change, vous aurez l'argent.

– Ce n'est pas tout ! objecta-t-il.

– Je tiendrai toutes mes promesses.

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix étranglée. Frantz, honteux de ses soupçons, lui remit le papier. Elle le prit convulsivement et s'éloigna.

– Enfin ! murmura-t-il, tandis que les convoitises ardentes se révélaient sur son visage, et qu'il regardait Charlotte s'enfuir.

Elle monta rapidement au premier étage et entra dans la chambre de madame de Brancourt. La convalescente avait passé une excellente nuit. Elle était éveillée, et son fils, s'efforçant de dissimuler ses préoccupations, s'entretenait paisiblement avec elle.

– Déjà levée, chère baronne ! dit madame de Brancourt.

– Je suis matinale, en effet, répondit Charlotte avec un sourire ; c'est qu'il m'arrive un petit accident. J'ai besoin de votre fils pour deux ou trois

jours, ma tendre amie ; il s'agit de la défense de nos intérêts, et vous ne refuserez pas de me le prêter.

– Mon fils sera charmé de se mettre à vos ordres.

– Venez alors, monsieur ; je vais vous expliquer les motifs qui m'obligent à vous prier de partir sur-le-champ. Je ne veux pas parler devant votre mère. C'est un entretien trop grave pour une malade.

Elle disait ces choses plaisamment, d'un ton qui écartait l'idée de toute préoccupation. Xavier inquiet s'était levé et suivit Charlotte dans une chambre voisine.

– Il faut partir, lui dit-elle Je vous prie de m'obéir ; ne m'obligez pas à exiger. Votre présence constitue un péril pour moi ; votre départ me sauve.

– Mais je ne peux m'éloigner ainsi, répondit-il, sans chercher à connaître la cause de l'injonction soudaine qu'on lui adressait.

– Oui, je sais tout ; vous deviez vous battre ce matin ; mais l'affaire est arrangée ; vous ne vous battez plus.

– L'affaire est arrangée ?

– Voici les excuses que vous envoie votre adversaire.

Elle lui remit alors le papier sur lequel Frantz avait tracé les lignes que l'on connaît. Il les lut à deux reprises, pâlit et rougit tour tour. Puis, il s'écria :

– Ah ! pauvre femme, de quel prix avez vous payé l'horrible chose que voilà !

– Partez ! partez ! fit-elle. Si, pour adoucir les rigueurs de cet adieu, il vous faut la ceinture que vous avez su m'inspirer l'intérêt ! plus tendre, je vous la donne. Ne m'obligez pas à vous dire que, moi aussi, je vous aime.

– Vous m'aimez, reprit-il, et vous voulez que je m'éloigne ! Eh bien ! je vous le jure vous n'obtiendrez pas que je vous obéisse. L'place est ici, où vos jours sont en danger. Je refuse de partir. Reprenez ces excuses. Je n'en veux pas et entends vous sauver malgré vous.

– Mais il vous tuera ! et moi, je ne veux pas vous perdre !

– Je vivrai ; je vivrai pour vous. Mais je reste prêt à courir à votre secours.

En même temps, il remettait entre les mains de la baronne le papier qui portait la signature de Frantz Miroël, et disparaissait. Elle revint affaissée et

sans courage dans sa chambre, qu'éclairait la veilleuse suspendue au plafond, qui avait brûlé toute la nuit.

Cette chambre était simple, virginale. C'était celle où Charlotte avait vécu jeune fille, qu'elle avait quittée la veille de son mariage, croyant n'y plus rentrer, et où elle était venue le lendemain après avoir été trahie, – une vaste pièce avec deux croisées ouvrant sur le parc, et par lesquelles, pendant les belles matinées d'été, l'odeur vigoureuse des arbres et le parfum des fleurs entraient à profusion.

Les murs étaient tendus d'étoffe claire ; un tapis blanc couvrait le plancher, et les meubles, groupés avec un goût exquis, sans que celui qui les avait rassemblés se fût piqué de n'avoir choisi que des chefs-d'œuvre, s'harmonisaient à merveille avec la physionomie générale de l'appartement.

Charlotte aimait les belles choses. Grâce à ses soins, depuis un an, le château était devenu un musée ; sa chambre se ressentait de ce goût. On y voyait quelques tableaux signés de noms illustres, des gravures choisies, des livres reliés avec art, des porcelaines de Sèvres et du Japon, posées sur des étagères, et enfin, sur un guéridon, une collection de bronzes anciens et modernes, statuettes, vases, poignards, lampes, et mille objets propres à exciter la curiosité ou l'admiration.

Les cheveux épars, négligemment enveloppée dans un peignoir, Charlotte s'était assise au bord d'une chaise, devant la table sur laquelle ces bronzes restaient exposés. Les coudes sur cette table, elle soutenait de sa main droite son front alourdi par des émotions si violentes, tandis que la gauche jouait distraitement avec les objets épars autour d'elle. Cette main se posait de préférence sur un poignard, véritable bijou de ciselure, et qui portait, dans les feuilles d'acanthé qui se tordaient autour de son manche, la signature d'un grand artiste florentin. La lame en était triangulaire, courte, acérée, de manière à transformer ce joyau si charmant en une arme capable de donner la mort aussi sûrement qu'une épée bien affilée.

A deux ou trois reprises, Charlotte prit le poignard et le regarda ; mais à l'air de ses yeux, il eût été facile de deviner qu'elle ne savait ni ce qu'elle tenait ni ce qu'elle regardait. C'est qu'en ce moment, son imagination était assaillie par un flot de pensées cruelles et désespérantes. Elle attendait son mari, puisque, pour sauver Xavier, elle avait dû subir toutes les conditions

imposées par Frantz, au nombre desquelles se trouvait celle qu'il formulait ainsi :

– Dans une heure, vous m'attendrez.

C'est cet ordre qui jetait le trouble et la terreur dans l'âme de Charlotte. Celle qui n'aime pas, et à qui s'impose un homme haï ou méprisé, n'a-t-elle pas lieu d'être épouvantée ? C'était le cas de la baronne Miroël. Aux angoisses qu'on peut subir en un tel-moment se mêlait un désespoir inconsolable et profond.

Dans les instants qui s'écoulèrent ainsi, sa vie passée se déroulait tout entière devant ses yeux. Elle se rappelait le temps où, jeune fille, heureuse et fière de sa beauté, elle voyait autour d'elle, lorsque son tuteur la conduisait dans quelque salon, un flot de jeunes courtisans qui ne demandaient qu'à lui former une cour. Elle se rappelait comment, parmi eux, elle avait distingué le baron Frantz Miroël et quel enivre. ment avait été le sien, quand son oncle lui annonça que Frantz était le mari qu'on lui destinait.

A dater de ce moment, elle s'était mise à l'aimer avec toutes les ardeurs de son âme, rêvant de le rendre heureux, de lui faire une maison honorable et d'être pour lui une femme de laquelle il serait amoureux et fier. On sait comment ce beau rêve avait été détruit et de quelle odieuse action Frantz avait payé le dévouement de ce jeune cœur rempli de lui. Froissée, blessée dans sa pudeur et dans son orgueil, Charlotte l'avait éloigné, en se jurant de ne l'aimer jamais. Et cependant s'il avait manifesté quelque repentir, s'il s'était efforcé, en s'y appliquant avec persistance, de retenir cette âme qui ne se retirait de lui qu'à regret, assurément il est une heure où Charlotte, touchée par ses prières et disposée à la clémence par l'isolement de sa vie, eût tendu la main et accordé le pardon.

Mais il n'avait manifesté aucun sentiment qui ressemblât au repentir. Après avoir fait accepter son nom par Charlotte, après l'avoir traîné au jeu, chez les usuriers, chez les filles, il avait eu recours, pour battre monnaie, à des procédés criminels, et enfin, ces procédés eux-mêmes devenus impuissants, il était accouru auprès de sa femme, afin d'obtenir qu'elle lui vînt en aide. On sait le reste, avec quel cynisme, profitant de la faiblesse et de l'effroi de Charlotte, il dictait ses conditions, cruellement, comme un

barbare entrant victorieux dans une place sans défense. Et c'est ainsi que, dans le cœur de Charlotte, à l'amour avaient succédé, d'abord le mépris, puis l'effroi et maintenant la haine.

– Eh quoi, se demandait-elle, tandis que l'aiguille de la pendule marchait vers l'heure fatale, faudra-t-il que je sois à lui ?

Cette phrase revenait sans cesse dans le discours qu'elle se tenait à elle-même ; et chaque fois, elle sentait ses joues se colorer de toutes les rougeurs de la honte.

– J'ai promis, se disait-elle. Il fallait sauver Xavier, et j'ai donné ma parole ; mais cet engagement que j'ai dû prendre, contrainte et forcée, pour éviter un grand crime, suis-je obligée de le tenir envers celui que j'ai vu sur le point de devenir assassin ?

Tandis qu'elle s'adressait ces paroles, toutes les fautes dont son mari s'était rendu coupable envers elle depuis, un an lui revinrent en mémoire ; il lui sembla que c'était la réponse à la question qui venait de se poser dans sa pensée. Et puis, plus elle y réfléchissait et plus il lui paraissait impossible de se donner volontairement. Un moment arriva où la possibilité de se défendre se présenta nettement à son imagination.. Elle tenait dans ses mains le poignard dont nous avons parlé, et ce fut un trait de lumière. Elle le pressa contre elle convulsivement, en se disant :

– Je suis dans mon droit.

Elle se leva. Elle était maintenant décidée à faire acte d'énergie, à avoir raison des exigences qui s'étaient exprimées devant elle et dont on voulait la rendre victime. Qu'on ne s'étonne pas de la soudaineté et de la vigueur de cette résolution chez une femme. L'indignation souffle dans les âmes exaltées ces inspirations, qui font d'une créature faible, un jour, une héroïne de courage, un autre jour une héroïne d'assassinat, une Jeanne d'Arc ou une Charlotte Corday. Là où une femme expérimentée se fût résignée à subir la volonté de l'homme, la vierge se révoltait, et l'esprit de révolte qui grondait en elle mettait un poignard dans ses mains.

Une fois résolue à se défendre par la ruse d'abord, par la violence ensuite s'il le fallait, la baronne Miroël se sentit plus calme. Elle eut même assez de sang-froid pour se demander si le parti le plus simple et le plus facile ne serait pas la fuite. Elle y renonça presque aussitôt ; la fuite, en effet, n'était

qu'une solution provisoire, mettait les torts de son côté et laissait Frantz régner en maître au château de Brierville. Elle en revint à son premier plan. Elle jeta le poignard sur la table où elle l'avait pris et se plaça devant une glace pour réparer le désordre de sa chevelure et de ses vêtements.

Mais elle n'en eut pas le temps. Une porte s'ouvrit ; son mari entra. Il était sept heures. Il avait le sourire sur les lèvres et la grâce insolente d'un libertin en bonne fortune, entrant chez sa maîtresse. Il ferma la porte derrière lui, et Charlotte, qui s'était jetée en arrière toute pâle malgré sa fermeté, le vit pousser un verrou qui la mettait à sa discrétion.

– Je constate avec plaisir, dit-il, que vous êtes devenue raisonnable, et je vous en félicite.

Charlotte contint sa colère, fit appel à tout le calme dont elle était capable, et répondit :

– Tout à l'heure, vous m'avez arraché une promesse que je vous ai faite pour vous épargner de devenir assassin.

– Dites plutôt pour sauver les jours de M. Xavier de Brancourt.

– Libre à vous d'interpréter ma conduite ainsi. Quoi qu'il en soit, cette promesse, je ne peux la tenir.

Le baron sourit méchamment de l'air tranquille d'un homme qui sait, connaissant sa force et son droit, ce que vaut une semblable déclaration dans la bouche d'une femme frêle et délicate.

– Vous me prouvez que j'ai été ridicule d'avoir confiance en vous.

– Nullement, monsieur, car s'il est un point sur lequel je refuse de vous satisfaire, vous serez content quant aux autres. Voici d'abord les excuses que vous avez signées tout à l'heure. M. de Brancourt les refuse, et je vous les rends. La lettre de change que vous ne voulez pas laisser dans des mains étrangères vous sera également rendue. Quant à la somme que vous m'avez demandée, elle vous sera remise dès votre retour à Paris.

– Ce sont là des faveurs que vous ne pouviez me refuser et qui n'ont pour moi qu'un prix médiocre. Il en est une autre à laquelle je tiens plus encore.

– Renoncez-y, et je doublerai la somme que je vous ai promise.

– Décidément vous avez une triste opinion de moi. Comment pouvez-vous croire que je renoncerai, pour de l'argent, au bonheur sans nom après lequel depuis si longtemps je soupire ? Vous ne pouvez refuser ;

réfléchissez. Je suis votre mari ; aucun tribunal n'a prononcé notre séparation, et je vous reviens amoureux. Pourquoi me chasseriez-vous ? Le passé ! allez-vous dire ; oublions-le, je vous en prie, et vous me verrez à votre égard comme s'il n'avait jamais existé. Vous pouvez encore être heureuse, et moi aussi.

– Ces démonstrations sont inutiles.

– Ah ! vous m'exaspérez à la fin, s'écria Frantz, en changeant tout à coup d'accent, et de doux qu'il se faisait devenant terrible. C'est trop de résistance.

Ayant prononcé ces mots, il s'avança vers sa femme, qu'il saisit brutalement par la taille. Elle bondit comme si elle eût été blessée. En une seconde, elle fut à l'autre extrémité de la chambre. Il y fut aussitôt qu'elle, et de nouveau l'enveloppa de ses bras.

– Ayez pitié de moi ! murmura-t-elle.

– Si je vous écoutais, vous ririez de votre mari avec votre amant.

– Laissez-moi, ou j'appelle ! Laissez-moi, par pitié ! Au secours !

Un éclat de rire répondit à ce cri de désespoir. Elle se sentit perdue, tuée par les baisers odieux qui brûlèrent ses lèvres. Elle jeta ses mains crispées sur le visage de Frantz, et par un suprême effort parvint à se dégager. Elle fut matée presque aussitôt, et le sourire du baron lui fit comprendre qu'il était sûr de sa victoire. Mais elle avait eu le temps de s'emparer du poignard, et comme son mari se penchait, elle lui enfonça brusquement la lame acérée dans la poitrine, sans dire d'autre mot que celui-ci :

– Misérable !

Le baron Frantz Miroël tomba sans pousser un cri. Quand, à l'appel de sa femme, on vint pour lui porter secours, il était mort.

Deux mois plus tard, Charlotte Miroël, arrêtée pour crime d'assassinat sur la personne de son mari, comparut devant la cour d'assises de la Manche, siégeant à Saint-Lô. C'est un des plus illustres avocats du barreau de Paris qui présenta sa défense. Il émut singulièrement le jury en racontant les cruelles douleurs de cette jeune femme et comment la nécessité avait armé son bras. Il plaida la légitime défense. Le retentissement de ce procès fut considérable.

Invitée par le président à s'expliquer, la baronne Miroël prononça quelques paroles. Ceux qui les ont entendues se souviennent encore de l'inimitable accent avec lequel elle fit le récit de la lutte où son mari avait trouvé la mort. Elle fut acquittée à l'unanimité. Quand le verdict fut connu, il y eut des applaudissements dans l'auditoire, rallié à la cause de la baronne par ses malheurs et sa beauté.

Quelques jours après, elle partait, suivie de sa fidèle amie, madame de Brancourt, pour l'Italie, où elle voulait se fixer. Xavier de Brancourt les rejoignit à Rome, au commencement de l'année suivante.,

Novembre 1872.

F I



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les Persécutées. Séverine Realti, la baronne Miroël, par Ernest Daudet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64911981>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LES PERSÉCUTÉES
 1. SEVERINE REALTI
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
 2. LA BARONNE MIROËL
 1. I
 2. II
 3. III
3. À propos de cette édition numérique